



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

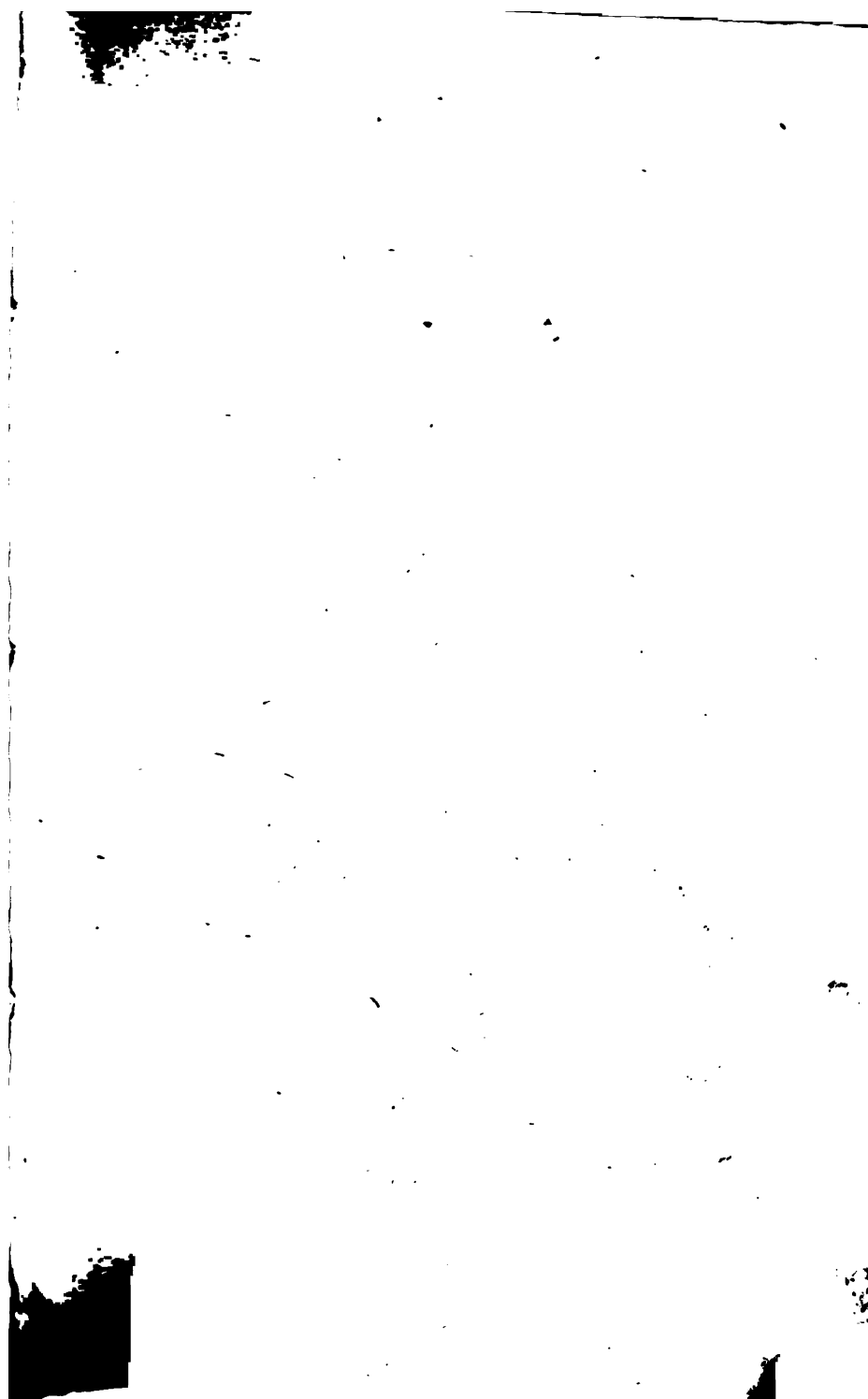
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





4
Touffroy.





HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

**DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.**

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIÈME.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

**DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.**

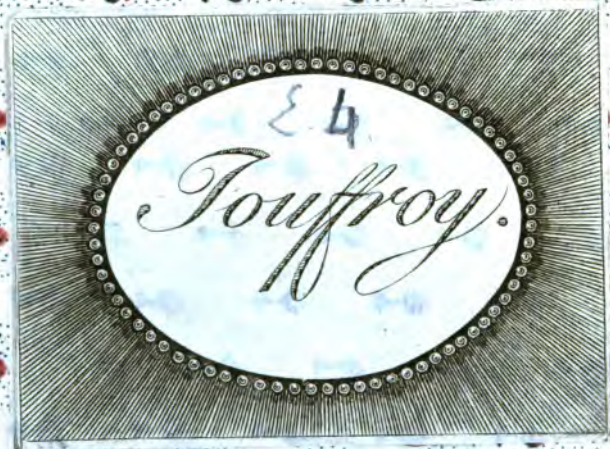
Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

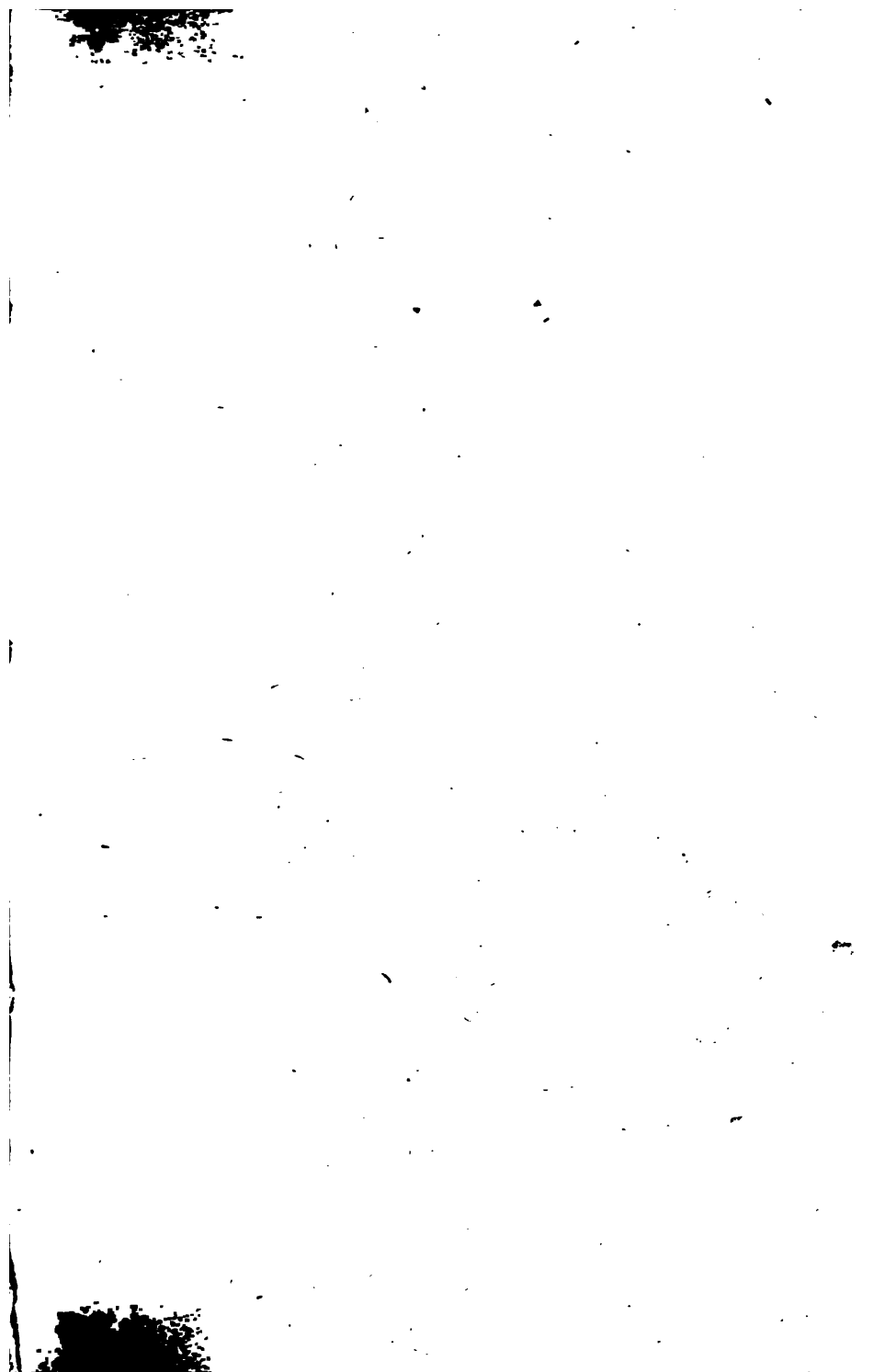
TOME QUATRIÈME.

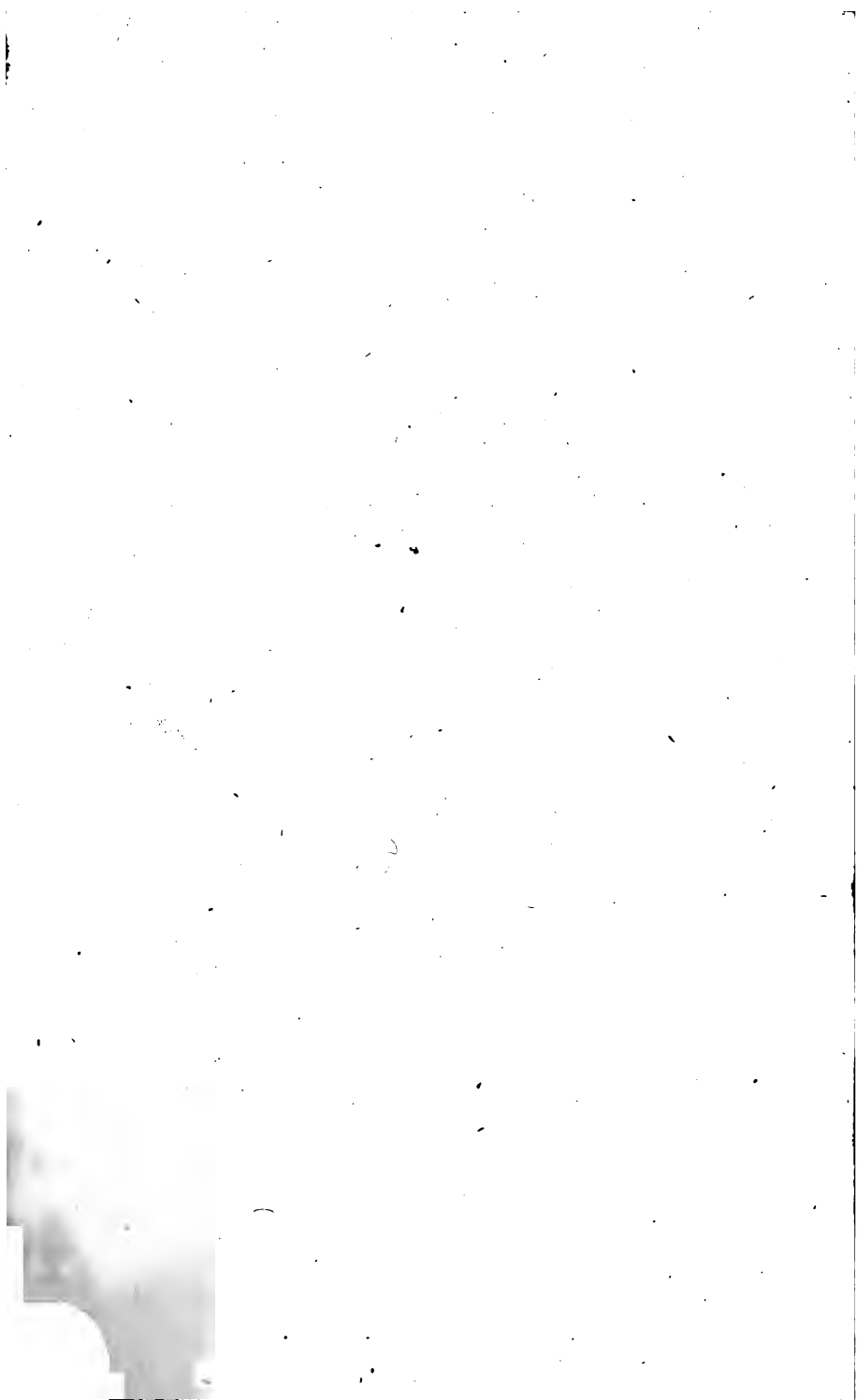


A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXIII.







HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

**DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.**

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIÈME.

A HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

mais juste vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuisant à la fois d'habitans les deux hémisphères, à la destruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1409 qu'Ojeda & Nicuesa formèrent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides & durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées qui, commençant au cap de la Vela, finissent au golfe de Darien, & au second de tout l'espace qui s'étend depuis ce golfe fameux jusqu'au cap Gracias à Dios. L'un & l'autre devoient, en débarquant, annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, & les avertir du don que le pontife de Rome avoit fait de leur pays au roi d'Espagne. Si ces sauvages refusoient de courber un front docile sous ce double joug, on étoit autorisé à les poursuivre par le fer & par le feu, & à réduire à l'esclavage les nations entières.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas? & c'est un souverain chrétien qui l'accepte ce don? & ces conditions stipulées entre eux sont la soumission au monarque Européen ou l'esclavage; le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contract inoui, on est saisi d'une telle horreur que l'on prononce que celui qui ne la partage pas, est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abominable; & si ces contrées dont tu disposes ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille? si elles ont un légitime souverain, ton avis est donc que ses sujets lui soient infidèles? si elles ont des dieux, ton avis est donc qu'elles soient impies? Prince stupide, & tu ne lens pas que les droits qu'on te

confère, on se les arroege? & qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton sceptre & ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste, du machiaveliste le plus dangereux?

Mais il étoit plus aisé d'accorder ces absurdes & atroces privilèges que d'en faire jouir les superstitieux, les barbares aventuriers qui les avoient sollicités. Les Indiens se refusèrent à toute liaison avec des étrangers avides qui menaçoient également leur vie & leur liberté. Les armes ne furent pas plus favorables aux Espagnols que leurs perfides caresses. Les peuples du continent, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les isles qu'on avoit si facilement conquises. Des flèches empoisonnées pleuvoient sur eux de toutes parts; & aucun de ceux qui en étoient percés n'échappoit à une mort plus ou moins affreuse. Aux traits lancés par l'ennemi se joignirent bientôt d'autres causes de destruction; des naufrages inévitables dans des parages inconnus; un défaut de subsistances presque continuel sur des contrées entièrement incultes; les maladies particulières à ce climat le plus mal-sain de l'Amérique. Le peu qui avoient échappé à tant de calamités & qui ne purent pas regagner Saint-Domingue, se réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivoient dans l'anarchie, lorsque Vasco-Nuñez de Balboa parut au milieu d'eux. Cet homme, qui fut honoré du surnom d'Hercule par les compagnons de ses forfaits, avoit un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire. Ces qualités le firent choisir pour chef; & toutes ses actions prouvèrent qu'il étoit digne de commander aux scélérats qui lui avoient donné leur suffrage. Jugeant qu'il devoit se trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que sur la côte, d'où des rapines répétées l'avoient ar-

6 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

raché il s'enfonça dans les montagnes. Le pays lui offrit, dit-on, d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'espèce en Afrique & dans quelques isles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages, s'il est vrai qu'ils aient existé, étoient en petit nombre : mais il s'en trouva d'une espèce différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leurs droits. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris, à la mort de leurs femmes, les femmes, à la mort de leurs maris, se coupoient le bout d'un doigt ; enforte que la seule inspection de leurs mains indiquoient s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit jusqu'ici, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer ce renversement de la raison. Si les femmes avoient été seules obligées à cette bizarre & cruelle cérémonie, il seroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir l'imposture d'une veuve qui auroit voulu se donner pour vierge à un nouvel époux. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impossibilité de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, la nation les faisoit périr pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la

plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa, soutenu par l'opiniâtreté de son caractère poussé par l'infatigable cupidité de ses soldats, aidé par les meutes de ces dogues impitoyables qui avoient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitans du Darien, à les disperser ou à les soumettre.

Un jour que les conquérans se disputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences, un jeune Cacique renversa la balance où on le pesoit. „ Pourquoi, leur dit-il, du ton du dédain, pourquoi vous brouiller pour si peu de chose. Si c'est pour cet inutile métal que vous avez quitté votre patrie, que vous égorgez tant de peuples, je vous conduirai dans une région où il est si commun qu'on l'y emploie „ aux plus vils usages „. Pressé de s'expliquer plus clairement, il assure qu'à peu de distance de l'océan qui baigne le Darien il est un autre océan qui conduit à ce pays si riche. L'opinion s'établit aussi-tôt généralement que cette autre mer est celle que Colomb a si vivement cherchée ; & partent, le premier septembre 1513, pour l'aller reconnoître, cent. quatre-vingt-dix Espagnols, suivis de mille Indiens, qui doivent leur servir de guides, porter leurs vivres & leur bagage.

Du lieu d'où s'élançoit la troupe jusqu'au lieu où elle vouloit se rendre, il n'y a que soixante milles : mais il falloit gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivières si larges, traverser des marais si profonds, pénétrer dans des forêts si épaisses, dissiper, gagner ou détruire tant de nations féroces, que ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls, aux fatigues & aux privations se trouvèrent au terme de leurs espérances.

8 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Sans perdre un moment, Balboa, armé de toutes pièces, à la manière de l'ancienne chevalerie, avance assez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémisphères*, s'écrie ce barbare, *vous êtes témoin que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille. Ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déjà la croix étoit plantée sur la terre ferme, & le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnoient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvoient porter leurs pas sanglans. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avoit été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appelé Pérou, & les brigands qui en méditoient la conquête, reprirent la route du Darien où ils devoient rassembler les forces qu'exigeroit une entreprise si difficile.

Balboa s'attendoit à conduire ce grand projet. Ses compagnons avoient placé en lui leur confiance. Il avoit fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte qu'il venoit de faire le plaçoit presque à côté de Colomb. Mais par un exemple de cette injustice & d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection; où un grand général est remplacé, au milieu de ses triomphes, par un homme inepte; où une favorite dissipatrice & rapace dépose un ministre économe de la finance; où le bien général & les services rendus sont également oubliés, & où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie & de plaisanterie; Pedrarias fut choisi pour le

remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux & cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna, qu'on lui fit son proces, & lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres ou de son aveu, ses subalternes pilloient, brûloient, massacroient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis ; & ce ne fut qu'après avoir détruit trois cens lieues de pays, qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'Océan pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de Panama.

Quelques années s'écoulèrent sans que cet établisserment pût remplir les hautes destinées auxquelles il étoit appelé. Enfin trois hommes nés dans l'obscurité entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Esramadour. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice & son ambition lui donnèrent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart ; & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever ; mais sur-tout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il

I V.
Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement.

avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs ; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetèrent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état ; & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise ; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consumma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés : jurant tous trois par le sang de Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices avec un vaisseau, cent douze hommes & quatre chevaux, vers le milieu de novembre 1524, ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder ; & dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyoit que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro qui lui menoit un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant ; & il perdit même un œil dans un

combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avoient péri par la faim, par le fer ou par le climat; lorsque los-Rios, qui avoit succédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux qui avoient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize qui, fidèles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouvèrent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avoit encore été, puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entiers dans l'île de la Gorgonne, le lieu le plus mal-sain, le plus stérile & le plus affreux qui fût peut-être sur le globe. Mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire que la pitié seule avoit déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation, ils continuèrent leur navigation & abordèrent à Tumbez, bourgade assez considérable de l'empire qu'ils se proposoient d'envahir un jour. De cette rade où tout portoit l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route de Panama où il arriva dans les derniers jours de 1527 avec de la poudre d'or, avec des vases de ce précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plutôt ou plus tard d'interprètes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avoit éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Mais il falloit des soldats, il falloit des subsistances; & on leur refusoit l'un & l'autre secours dans la colonie. Le ministère, dont Pizarre lui-même étoit venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve, la levée des hommes, l'achat des approvisionnemens; & il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtoient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins & trente-six cavaliers. C'étoit bien peu pour les grandes vues qu'il falloit remplir: mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendoient tout de leurs armes ou de leur courage; & Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de février de l'an 1531. La connoissance qu'il avoit acquise de ces mers, lui fit éviter les calamités qui avoient traversé sa première expédition; & il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'étoit proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte qui étoit très-difficile, en forçant les habitans à donner leurs vivres; en les dépouillant de l'or qu'ils avoient, en se livrant à cet esprit de rapine & de cruauté qui formoit les mœurs de ces tems barbares. L'île de Puna qui défendoit la rade fut forcée; & la troupe entra victorieuse à Tumbes, où des maladies de tous les genres l'arrêtèrent trois mois entiers. L'arrivée de deux renforts qui lui venoient de Nicaragua la consolèrent un peu du chagrin que lui causoit ce séjour forcé. Ils n'étoient, à la vérité, que de trente hommes chacun: mais ils étoient conduits par Sébastien Bernalcazar & par Fernand Soto qui tous deux jouissoient d'une réputation brillante. Les Espagnols ne furent pas inquiétés dans leur première conquête, & il faut en dire la raison.

V. L'empire du Pérou qui, comme la plupart des autres dominations, n'avoit dans l'origine que peu d'étendue, s'étoit successivement agrandi. Il avoit en particulier reçu un accroissement considérable du onzième empereur Huyana-Capac, qui s'étoit emparé par la force du vaste pays de Quito, &c.

Comment
Pizarre, chef
de l'expédition,
se rend
maître de
l'empire.

qui pour légitimer, autant qu'il étoit impossible, son usurpation, avoit épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les loix & les préjugés réprouvoient également, étoit sorti Atabaliba qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère Atahualpa qui étoit d'un autre lit & dont la naissance n'avoit point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrents. L'un avoit pour lui la faveur des peuples & l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire : mais l'autre s'étoit assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avoit pour lui les armées fut vainqueur, jeta son rival dans les fers, & plus puissant qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entièrement calmés, lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où étoit encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche ; & ils arrivèrent sans obstacle à Caxamalca. Atabaliba, que des circonstances particulières avoient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur le champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il desiroit de les voir sortir de son territoire ; & il annonça qu'il iroit concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue ; l'infanterie étoit dans la cour, & son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabaliba vint avec confiance au rendez-vous.

Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or , & ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers , & il leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux ; gardez-vous de les offenser.*

On étoit assez près du palais , occupé par Pizarre , lorsqu'un dominicain , nommé Vincent Valverde , le crucifix d'une main , son breviaire dans l'autre , pénétre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince , & lui fait un long discours , dans lequel il lui expose la religion chrétienne , le presse d'embrasser ce culte , & lui propose de se soumettre au roi d'Espagne , à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur , qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience , lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Espagne , mais non son tributaire ; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême , pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre ; & si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix , j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre* , répond le moine , en présentant son breviaire à l'empereur. Atabaliba prend le livre , le regarde de tous les côtés , se met à rire , & jettant le breviaire : *Ce livre* , ajoute-t-il , *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne alors vers les Espagnols , en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance , mes amis , vengeance. Chrétiens , voyez-vous comme il méprise l'évangile ? Tuez-moi ces chiens , qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols , qui , vraisemblablement , avoient peine à retenir cette fureur , cette soif de sang , que leur inspiroit la vue de l'or & des infidèles , obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impres-

tion que durent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasèrent, le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie qui les terrassèrent comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entourait le trône, fit le monarque prisonnier, & poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabaliba, fut égorgé. On ne fit point grâce à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étoient venus des environs pour voir leur maître. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le déterminà à leur en offrir pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds & large de seize, en pourroit contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais, tandis que ceux de ses ministres, qui avoient le plus sa confiance étoient occupés à rassembler ce qu'il falloit pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avoit promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avoient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentoient à le rétablir sur le trône de ses pères. Ce commencement de négociation l'effraya ; & dans

ses craintes, il se décida à faire étrangler un rival qui lui paroissoit dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devoit donner à ses geoliers, Atabaliba pressa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivoit de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvoient le permettre. Dans peu, rien n'y auroit manqué : mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritoient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-tems la distribution. On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'étoit réservé. Cent mille piastras ou 540,000 liv. furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venoit de mener & qui étoit encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 liv. chaque fantassin 21,600 liv. & le général, les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie de ces Espagnols. Atabaliba avoit donné son or, on s'étoit servi de son nom pour subjuguier l'esprit des peuples : il étoit tems qu'il finit son rôle. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. L'interprète Philipillo, qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes, auroit pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignoit que tant qu'on le laisseroit vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avoit été méprisé par lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savoit pas lire. Ces causes, peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On osa lui faire son procès dans
les

les formes , & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique , les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette soif de sang & de rapine qui dirigeoit toutes leurs actions. Vraisemblablement ils se seroient trouvés , sans tirer l'épée , les maîtres de ce vaste empire , s'ils avoient montré de la modération , de l'humanité. Une nation naturellement douce , depuis long-tems accoutumée à la plus aveugle soumission , constamment fidèle aux maîtres qu'il avoit plu au ciel de lui envoyer , étonnée du terrible spectacle qui venoit de frapper ses yeux : cette nation auroit subi le joug sans trop murmurer. L'expoliation de ses maisons & de ses temples ; les outrages faits à ses femmes & à ses filles ; des cruautés de tous les genres qui se succédoient sans interruption : tant d'infortunes disposèrent les peuples à la vengeance ; & il se présenta des chefs pour conduire ce ressentiment.

Des armées nombreuses remportèrent d'abord quelques avantages sur un petit nombre de tyrans perdus dans des régions immenses : mais ces foibles succès même ne furent pas durables. Plusieurs des aventuriers , enrichis par la rançon d'Atabaliba , avoient quitté leurs drapeaux pour aller jouir plus paisiblement ailleurs d'un bien acquis si rapidement. Leur fortune échauffa les esprits dans l'ancien , dans le Nouveau-Monde ; & de tous côtés on accourut au pays de l'or. Il arriva de-là que les Espagnols se multiplièrent , en moins de tems , au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt , ils s'y trouvèrent au nombre de cinq ou six mille ; & alors cessa toute résistance. Ceux des Indiens qui étoient les plus attachés à leur liberté , à leur gouvernement , à leur religion , se réfugièrent au loin dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux loix du vainqueur.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'osa pas même disputer un terrain dont la nature devoit lui être si connue, à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venoient de vomir sur ses rivages ?

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes ; ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui renfermés dans une voiture publique continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul & qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous ; parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril est moins attendu, que la sécurité étoit plus entière, & qu'elle avoit duré plus long-tems. Or c'étoit le cas des Péruviens. Ils vivoient sans inquiétude & sans trouble depuis plusieurs siècles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement ; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devoit être subjugué, quand même les dissensions domestiques qui le bouleversoient n'auroient pas préparé ses fers.

VI. C'est empire qui, selon les historiens Espagnols, fleurissoit depuis quatre siècles, avoit été fondé par Origine, religion, sou- Manco-Capac & par sa femme Mama Ocello, qui su-

rent appelés Incas ou seigneurs du Pérou. On a ^{vernement ,} soupçonné que ces personnages pouvoient être les ^{mœurs & arts.} descendans de quelques navigateurs d'Europe ou ^{du Pérou, à} des Canaries jettés par la tempête sur les côtes ^{l'arrivée des} du Brésil. ^{Espagnols.}

Pour donner une base à cette conjecture , l'on a dit que les Péruviens divisoient , comme nous , l'année en trois cens soixante jours & qu'ils avoient quelques notions astronomiques , telles que les points de l'horizon où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes , bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe : or on sait qu'il y a des traits , ou difformes ou réguliers , qui se conservent dans quelques races , quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge , qu'un jour il viendrait par mer des hommes barbus , avec des armes si supérieures que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée , ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de tems entre le naufrage & la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immense , le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit quelque notion de l'écriture , quand lui-même il n'auroit pas su lire ? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos méthodes ? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion ? Ou ce n'est pas une Européen qui a fondé le trône des Incas , ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une

époque assez reculée , pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

Les législateurs se dirent enfans du soleil , envoyés par leur père pour rendre les hommes bons & heureux. Ils pensèrent sans doute , que ce préjugé enflammeroit l'ame des peuples qu'ils vouloient civiliser , élèveroit leur courage & leur inspireroit plus d'amour pour leur patrie , plus de soumission aux loix.

C'étoit à des êtres nus , errans , sans culture , sans industrie , sans aucune de ces idées morales , qui sont les premiers liens de l'union sociale , que ces discours étoient adressés. Quelques-uns de ces barbares , que beaucoup d'autres imitèrent depuis , s'assemblèrent autour des législateurs dans le pays montueux de Cusco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre , à semer des grains & des légumes , à se vêtir , à se loger. Ocello montra aux Indiennes à filer , à tisser le coton & la laine ; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe , tous les arts de l'économie domestique.

L'astre du feu , qui dissipe les ténèbres qui couvrent la terre , qui tire le rideau de la nuit & étale subitement aux regards de l'homme étonné la scène la plus vaste , la plus auguste & la plus riante ; que la gaieté des animaux , le ramage des oiseaux , le cantique de l'être qui pense , saluent à son lever ; qui s'avance majestueusement au-dessus de leurs têtes , qui embrasse un espace immense dans sa marche à travers les espaces du ciel ; dont le coucher replonge l'univers dans le silence & la tristesse ; qui caractérise les saisons & les climats ; qui forme & dissipe les orages ; qui allume la foudre & qui l'éteint ; qui verse sur les campagnes les pluies qui les fécondent , sur les forêts les pluies qui les nourrissent ; qui anime tout par sa chaleur ,

embellit tout par sa présence, & dont l'absence jette par-tout la langueur & la mort : le soleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet quel être dans la nature est plus digne des hommages de l'homme ignorant que son éclat éblouit, de l'homme reconnoissant qu'il comble de bienfaits ? Son culte fut institué. On lui bâtit des temples, & on abolit les sacrifices humains. Les descendans des législateurs furent les seuls prêtres de la nation.

Les loix prononcèrent la peine de mort contre l'homicide, le vol & l'adultère. Cette sévérité ne s'étendit guère à d'autres crimes.

La polygamie étoit défendue. Il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choissoit parmi les vierges consacrées au temple de Cusco, qui étoient toutes de son sang.

Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettrait une faute seroit légèrement puni ; mais que son père en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avoit point d'indulgence pour l'oïveté, regardée avec raison comme la source de tous les désordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avoient mis hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais avec l'obligation de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Tous les citoyens étoient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maisons, de fabriquer leurs instrumens d'agriculture. Chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par les officiers

de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit regner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul, tomboient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire : tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté; & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvés dans les Temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poèmes composés par la famille des Incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poème utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & peut-être ailleurs, des tragédies & des comédies. Les premières donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs & des modèles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cens, sur mille.

Les décurlions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millénaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte au ministre de l'Inca.

Rarement avoit-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étoient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement étoit regardé comme un sacrilège, les règles ne devoient guère être transgressées. Lorsque ce malheur arrivoit, les coupables alloient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secrètes, demander à les expier. Ces peuples disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'Inca & celle des peuples. Les premières se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit & on le continuoit au son des instrumens & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levait aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à

l'entretien des prêtres & des temples, à tout ce qui concerne le culte religieux. Elles étoient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'élèveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nus, vivant misérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même. Le genre humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité font entreprendre de durable. Lesystême de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés & sur-tout les propriétés héréditaires comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir languí quelque tems dans la dépopulation & dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée, ce fut vraisemblablement parce que les Incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant pour sub-

venir aux besoins du gouvernement que des denrées en nature, ils durent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De-là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain : mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrèrent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoient très-légers. Mais malgré tous ces avantages, malgré la vigilance, toujours active du magistrat, malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'élevèrent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncières, commercables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnaie. Ils n'avoient pas proprement de commerce, & les arts de détail qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infaillible, & les magistrats inté-



gres comme le prince , puisque non-seulement le monarque , mais un décurion , un centenaire , un millenaire , tous les préposés pouvoient changer à leur gré la destination des peines & des récompenses. Chez ce peuple , privé de l'avantage inappréciable de l'écriture , les loix les plus sages n'ayant aucun principe de stabilité , dévoient s'altérer insensiblement , sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire , qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain . en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus , toujours faciles à satisfaire , & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses , qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des Incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain & les peuples ; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince , de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets , & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrronisme , quelquefois outré , qui a succédé à une crédulité aveugle , a voulu depuis quelque tems jeter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix , des mœurs , du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde , y avoit-il quelque brigand assez éclairé , pour inventer une fable si bien combinée ? Y

avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'univers entier ? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de désirer.

† Cessons donc, cessons de regarder comme une imagination folle cette succession de souverains sages, ces générations d'hommes sans reproché. Déplorons le sort de ces peuples, & ne leur envions pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissoient, sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plutôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérans du Pérou publièrent sur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voudroient-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangères ? Les premiers témoignages, qui même se contrariaient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célèbre du nouvel hémisphère.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pour quoi, s'il y avoit tant de

cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites ? D'où vient qu'on ne retrouve guère que dans les vallées de las Capillas & de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des descriptions si exagérées ? Les peuples étoient donc dispersés dans les campagnes ; & il étoit impossible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers, ni artistes, ni commerçans, ni grands propriétaires, & où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables, ces majestueux palais destinés à loger les Incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Autant qu'il est possible d'en juger à travers des décombres cent fois bouleversés par l'avarice qui comptoit trouver des trésors, les maisons royales n'avoient ni majesté ni décoration. Elles ne différoient que par l'étendue & par l'épaisseur des bâtimens ordinaires, construits avec des roseaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes sans ciment, selon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvroient l'empire. Il en existoit sans doute quelques-unes. Le bas-Pérou offre encore les débris de deux situées sur des montagnes, l'une construite avec de la terre & l'autre avec des troncs d'arbre. On soupçonne qu'elles avoient des fossés & trois murailles, dont l'une dominoit sur l'autre. C'en étoit assez pour contenir les peuples subjugués & pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvoient servir de rien contre la valeur & les armes de l'Europe. Les forteresses du haut-Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étoient pas plus propres. M. de la Condamine qui visita, avec l'a-

tention scrupuleuse qui lui étoit propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable après celui de Cusco, ne lui trouva que peu d'étendue & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avoit que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignoroit l'usage des leviers & des poulies, pouvoit-il exécuter de plus grandes choses ?

Il faut reléguer au rang des fables, ces aque-ducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique. La nécessité avoit enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux & des fossés dans les vallées, pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisoient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avoient jamais imaginé de creuser des puits : mais ces ouvrages de terre ou de pierre sèche, n'avoient rien de remarquable, rien qui fît soupçonner la plus légère connoissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose, que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des Incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entièrement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auroient-ils pu construire de bois, eux qui ne savoient pas le travailler ? Comment en auroient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoroient la construction des cintres & des voûtes, & qui ne connoissoient pas

la chaux ? Cependant le voyageur étoit continuellement arrêté au passage des torrens si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle , on imagina d'assembler sept ou huit cables d'osier ou un plus grand nombre , de les lier ensemble par des cordages plus petits , & de les couvrir par des branches d'arbre & par de la terre , & de les attacher fortement aux deux rives opposées. Par ce moyen , les communications se trouvèrent facilement & sûrement établies. Les rivières , plus larges & moins rapides , étoient traversées sur de petits bâtimens à voile qui viroient de bord avec assez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables , les merveilles attribuées à ces *quipos* qui remplaçoient , chez les Péruviens , l'art de l'écriture qui leur étoit inconnu. C'étoient , a-t-on dit , des registres de corde , où des nœuds variés & des couleurs diverses retraçoient les faits dont il étoit important ou agréable de conserver le souvenir , & qui étoient gardés par des dépositaires de confiance établis par l'autorité publique. Il seroit peut-être téméraire d'affirmer que ces espèces d'hyéroglyphes , dont nous n'avons jamais eu que des descriptions obscures , ne pouvoient donner aucune lumière sur les événemens passés. Cependant , en voyant les erreurs qui se glissent dans nos histoires , malgré tant de facilités pour les éviter , on ne sera guère porté à croire que des annales aussi singulières que celles dont il s'agit ici , aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus , quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or ; de ces jardins remplis d'arbres , dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or , & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature ; de ces champs de maïs , dont les tiges étoient d'argent & les épis

d'or ; de ces bas-reliefs , où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes ; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle , & dont les plus habiles orfèvres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés , parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux , il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grèce seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé , on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans le dessin. Les vases échappés au ravage du tems pourroient bien servir de preuve de la patience des Indiens , mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux , d'insectes d'or massif , long-tems conservées dans le trésor de Quito , n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740 , pour secourir Carthagène assiégé par les Anglois ; & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux , pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit , que les Péruviens n'étoient guère avancés dans les sciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts , & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siècles , & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité , nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent & à les mettre en œuvre. Avec ces métaux , ils faisoient des ornemens , la plupart très-minces , pour les bras , pour le cou , pour le nez , pour les oreilles ; & des statues creuses , sans

soudure , qui sculptées ou fondues , n'avoient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matières étoient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étoient d'une argille très-fine , facilement travaillée , & de la grandeur , de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étoient destinés. Les poids n'étoient pas inconnus , & l'on découvre de tems en tems des balances dont les bassins sont d'argent & ont la figure d'un cône renversé. Deux espèces de pierre , l'une molle & l'autre dure , une entièrement opaque & l'autre un peu transparente , l'une noire & l'autre couleur de plomb , servoient de miroir : on étoit parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine , le coton , les écorces d'arbres recevoient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins ferré , plus ou moins grossier , dont on s'habilloit , dont on faisoit même quelques meubles. Ces étoffes , ces toiles étoient teintées en noir , en bleu & en rouge par le moyen du rocou , de différentes herbes & d'une fève sauvage qui croît dans les montagnes. On donnoit aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire assez souvent des tombeaux , la plupart fort élevés , où les citoyens distingués se faisoient enterrer avec ce qu'ils possédoient de plus rare , prouve que ces pierres précieuses avoient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. Des heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge , des ouvrages de cuivre jaune & d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs ; d'où l'on a conclu que les Péruviens connoissoient le mélange des métaux. Une chose plus importante , c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé , qu'il ne s'y attache jamais de verd-de-gris ; ce qui paroît prouver que ces Indiens faisoient entrer dans sa préparation quelques matières qui le préservoient de ces inconvéniens funestes. Il faut regretter que l'art utile
de

de le tremper ainsi ait été perdu, ou par le découragement des naturels du pays, ou par le mépris que les conquérans avoient pour tout ce qui n'avoit point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instrumens s'exécutoient tous ces ouvrages, chez un peuple qui ne connoissoit pas le fer, regardé, avec raison, comme l'ame de tous les arts ? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulières, & l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumières qu'il faudroit pour résoudre ce problème. Peut-être les marteaux, les maillets dont on se servoit étoient-ils de quelque matière que le temps aura pourrie ou défigurée ? Si l'on se refusoit à cette conjecture, il faudroit dire que tout s'opéroit avec des haches de cuivre qui servoient aussi d'armes à la guerre. En ce cas, il falloit que le travail, le repos, la patience tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquoient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou & un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir, à les rendre parallèles, à leur donner la même hauteur & à les joindre sans ciment. Malheureusement, ces instrumens n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes, qui travailloient le granit, qui forroient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles ; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage. Ils ne prenoient de jour que par la porte, & n'avoient que des pièces détachées sans communication.

VII.
La sou-
mission du
Pérou est
l'époque
des plus
sang'antes
divisions
entre les
conqué-
rants.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou, ces barbares ne se virent pas plutôt les maîtres de ce vaste empire qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçoient leurs premiers exploits. Les semences de cette division avoient été jetées par Pizarre lui-même qui, dans son voyage en Europe pour préparer une seconde expédition, dans les mers du Sud, s'étoit fait donner par le ministère une grande supériorité sur Almagro. Le sacrifice de ce qu'il devoit à une faveur momentanée l'avoit un peu réconcilié avec son associé justement offensé de cette perfidie : mais le partage de la rançon d'Atabaliba aigrit de nouveau ces deux brigands altiers & avides. Une dispute qui s'éleva sur les limites de leurs gouvernemens respectifs, mit le comble à leur haine ; & cette extrême aversion eut les suites les plus déplorables.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Dans l'anarchie, le peuple se divise par pelotons. Chaque petite faction a son démagogue ; chacune a ses prétentions sages ou folles, unanimes ou contradictoires, sans qu'on le sache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup est suivi de mille autres ; & l'on s'entrégorge sans s'entendre. Les intérêts particuliers & les haines personnelles font durer les troubles publics ; & l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guère que trois partis, celui de la cour, celui de l'opposition & les indifférens, citoyens froids, sans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité & par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, & il n'en coûte la vie à personne. Sous la tyrannie, le calme est suivi de la chute de plusieurs têtes ou d'une seule.

Quoique les intérêts qui divisoient les chefs des Espagnols ne fussent pas de cette importance, les effets n'en furent pas moins terribles. Après quelques négociations de mauvaise foi d'un côté au moins, & par conséquent inutiles, on eut recours au glaive pour savoir lequel des deux concurrens régirait le Pérou entier. Le 6 avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cusco, le sort se décida contre Almagro qui fut pris & décapité.

Ceux de ses partisans qui avoient échappé au carnage se seroient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'osât pas se fier aux soldats de son rival, soit qu'il ne pût pas surmonter un ressentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluait pas seulement des grâces que l'acquisition d'un grand empire faisoit prodiguer; on les dépouilloit encore des récompenses anciennement accordées à leurs services; on les persécutoit, on les humilioit.

Ces traitemens en conduisent un grand nombre à Lima. Là, dans la maison du fils de leur général, ils concertent dans le silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent, l'épée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, tems de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent, sans résistance, dans le palais de Pizarre; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des ca-

d'avres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro, qu'on a revêtu de l'autorité, paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent des loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui, dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus par Pedro Alvarès, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd, à

débrouiller des ruses , le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances , un événement que personne n'avoit pu prévoir , vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro , envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro , arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus , tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran , s'empresèrent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie , qui les avoient tenus trop long-tems épars , ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro , aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque , ne fit pas languir leur impatience ; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542 , avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire , après avoir long-tems balancé , se décida sur la fin du jour pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices , provoquoient les vainqueurs à les massacrer , & crioient en désespérés : *C'est moi qui ai tué Pizarre*. Leur chef fait prisonnier , périt sur un échafaud.

Ces scènes d'horreur venoient de finir , lorsque Blasco Nunnez-Vela arriva , en 1544 au Pérou , avec le nom & les pouvoirs de vice-roi. La cour avoit cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant & d'une autorité très-étendue , pour que les décrets dont il étoit chargé trouvaient moins d'opposition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppression sous laquelle succomboient les Indiens , & plus particulièrement pour rendre utiles à la couronne d'immenses conquêtes , étoient-elles judicieusement conçues ? on en jugera.

Elles portoient que quelques Péruviens seroient libres dans le moment , & les autres à la mort de leurs oppresseurs : qu'à l'avenir , on ne pour-

28 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ne soit pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail sans les payer : que leurs corvées & leurs tributs seroient réglés : que les Espagnols, qui parcouroient les provinces à pied, n'auroient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq s'ils étoient à cheval : que les Caciques seroient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur & à son cortège.

Par les mêmes réglemens étoient annexés au domaine de l'état tous les départemens ou commanderies des gouverneurs, des officiers de justice, des agens du fisc, des évêques, des monastères, des hôpitaux de tous ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres qui pouvoient appartenir à d'autres maîtres, devoient subir la même loi, après que les possesseurs actuels auroient terminé une carrière plus ou moins longue ; sans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfans en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution, n'auroit-il pas fallu adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, ramener à des principes d'équité l'injustice même, lier à l'intérêt général ceux qui n'avoient connu que des intérêts privés, rendre citoyens des aventuriers qui avoient comme oublié le pays de leur origine, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du désordre même ; & par un tableau frappant des maux que l'anarchie venoit de causer, rendre cher & respectable un gouvernement régulièrement ordonné ? Comment, sans aucun de ces préliminaires, la cour de Madrid put-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposoit ?

La chose eût-elle été possible, employa-t-on l'instrument qu'il auroit fallu ? C'eût été toujours

un ouvrage de patience , de conciliation & qui auroit exigé tous les talens du négociateur le plus consommé. Nunnez avoit-il quelqu'un de ces avantages ? La nature ne lui avoit donné que de la droiture , du courage , de la fermeté , & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus , qui étoient presque des défauts dans la situation où il se trouvoit , il commença à remplir sa mission sans aucun égard aux lieux , aux personnes , aux circonstances. De l'étonnement , les peuples passèrent à l'indignation , aux murmures , à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur esprit des causes qui les ont fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main , s'ils sont victorieux , le calme qui succède à cette calamité passagère est l'époque du plus grand bonheur. Toute les âmes ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins & les instrumens de ces heureux troubles , réunissent plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme le plus capable est devenu le plus puissant , & chacun est étonné de se trouver à la place qui lui avoit été marquée par la nature.

Mais lorsque les dissensions ont une source impure ; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran , des ambitieux pour opprimer , des brigands pour partager les dépouilles ; la paix qui termine les horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes , ruinés par leurs profusions & par leurs désordres , insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient

écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé par le sang, l'adultère & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent, en quelques heures, les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide des nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort : ces matières & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'il avoit reçus dans l'ancien hémisphère. Il fut aussi-tôt dégradé, mis aux fers, & relégué dans une isle déserte d'où il ne devoit sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizare revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la rivière des Amazones, & l'avoit occupé assez long-tems pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se servir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser : mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencèrent. La fureur fut ex-

trême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Ils trainoient l'artillerie, ils applanissoient les chemins, ils portoient le bagage. Après des succès long-tems variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchaient à pied. Il avoit à ses côtés, quatre évêques. Les magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & des divers instrumens de musique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changèrent ces dispositions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, soupироient après un libérateur.

VIII.
Un vieux
Prêtre fait
enfin finir
l'effusion
du sang
Espagnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gasca, prêtre avancé en âge, mais prudent, désintéressé, ferme, & sur-tout très-délié. Il n'amenoit point de troupes, mais on lui avoit confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire, ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou de crimes, & de révoquer les loix sévères qui avoient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte & les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amnistie avoit été offerte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseilloient, les troubles se trouvoient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée; & il eut recours aux armes dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cusco où la Gasca rassembloit ses forces. Le 9 d'Avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Saesahuana. Un des lieutenans du général rebelle le voyant abandonné, dès la première charge, par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre & porter sa tête sur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ses officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accusent d'avoir massacré lui-même quatre cents hommes, d'avoir, par le ministère de ses bourreaux, immolé plus de mille Espagnols, & fait périr, dans des travaux excessifs, plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus étonnans dont l'histoire ait conservé le souvenir. Dans un tems où toutes les ames étoient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être

comparé. Il fut toujours fidèle à la faction qu'il avoit épousée, quoique l'usage de changer de drapeaux, selon les circonstances, fut généralement établi. Jamais on ne lui vit perdre la mémoire du plus léger service, & ceux qui l'avoient une fois obligé pouvoient lui manquer impunément. Sa cruauté étoit devenue proverbe; & dans ses plus atroces exécutions, il ne perdoit rien de sa gaieté. Fortement enclin à la raillerie, avec une saillie on le désarmoît, pendant qu'il insultoit au cri de la douleur qui lui paroissoit le cri de la lâcheté ou de la foiblesse. Ce cœur de fer se jouoit de tout. Pour rien il ôtoit, pour rien il conservoit la vie, parce qu'à ses yeux la vie n'étoit rien. Sa passion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de son corps, que la vigueur monstrueuse de son ame ne se maintinssent jusques dans l'âge le plus avancé. Dans la dernière vieillesse, il étoit encore le premier soldat, il étoit le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à sa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé, sans montrer aucun remords du passé, sans montrer aucune inquiétude sur l'avenir.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays & dans tous les siècles : mais au Pérou, elles devoient avoir un caractère particulier de férocité. Ceux qui les suscitoient, ceux qui s'y engageoient étoient la plupart des aventuriers sans éducation & sans naissance. L'avarice qui les avoient poussés dans le Nouveau Monde se joignit aux autres passions qui rendent les dissensions domestiques si durables & si violentes. Tous, tous sans exception ne voyoient dans le chef qu'ils avoient choisi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devoit se borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptoit de solde. Comme le pillage & la confiscation devoient être le fruit de la victoire, il n'y avoit jamais de quar-

tier dans l'action. Après le combat, tout homme riche étoit exposé aux accusations ; & il ne périffoit guère moins de citoyens par les mains du bourreau que de soldats dans les batailles. La plus basse crapule, le luxe le plus extravagant avoient bientôt épuisé cet or acquis par tant de forfaits ; & l'on se livroit de nouveau à tous les excès de la licence militaire qui n'a point de frein.

Heureusement pour cette opulente partie de l'autre hémisphère, les plus séditieux des conquérans & de ceux qui suivoient leurs traces, avoient misérablement péri dans les divers événemens qui l'avoient tant de fois bouleversée. Il n'avoit guère survécu aux troubles que ceux qui avoient constamment préféré des occupations paisibles au fracas & aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvoit encore rester de commotion dans quelques esprits, s'apaisa peu-à-peu, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête. Alors & alors seulement les rois Catholiques se purent dire avec vérité les rois des Espagnols fixés au Pérou. Mais il restoit un Inca.

Cet héritier légitime de tant de vastes états vivoit au milieu des montagnes dans l'indépendance. Des princesses de son sang asservies aux conquérans, abusèrent de son inexpérience & de sa jeunesse pour l'engager à se rendre à Lima. Les usurpateurs de ses droits incontestables poussèrent l'insolence jusqu'à lui donner des lettres de grace, & ne lui assignèrent qu'un très-modique domaine pour sa subsistance. Il alla cacher sa honte & ses regrets dans la vallée d'Yucay, où une mort encore trop tardive termina trois ans après sa malheureuse carrière. Une fille unique qui lui survécut, épousa Loyola ; & de ce mariage sont sorties les maisons d'Oropesa & d'Alcannizas. Ainsi fut consommée la conquête du Pérou, vers l'an 1560.

Lorsque les Castillans s'étoient montrés pour la première fois dans cet empire, il avoit plus de

quinze cens milles de côte sur la mer du Sud & dans sa profondeur il n'étoit borné que par les plus hautes des Cordelières. En moins d'un demi-siècle, ces hommes turbulens pousèrent à l'Est leurs conquêtes depuis Panama jusqu'à la rivière de la Plata, & à l'Ouest depuis le Chagre jusqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquisitions fussent la plupart séparées du Pérou par des déserts affreux ou par des peuples qui défendoient opiniâtement leur liberté, elles y furent toutes incorporées & en reçurent la loi jusques dans les derniers tems. Nous allons parcourir celles qui ont conservé ou acquis quelque importance ; & nous commencerons par le Darien.

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique Méridionale avec la Septentrionale, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes assez solide pour résister à l'impulsion des deux océans opposés. Le pays est si aride, si pluvieux, si malsain, si rempli d'insectes, que les Espagnols n'auroient jamais vraisemblablement songé à s'y fixer, s'ils n'eussent trouvé à Porto-Bello & à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique & la mer du Sud. Le reste de l'isthme les attira, si peu, que les établissemens de Sainte-Marie & de Nombre de Dios, qu'on y avoit d'abord formés, ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon déterminâ, en 1698, douze cens Ecoffois à s'y rendre. La société unie pour cette entreprise se proposoit de gagner la confiance du petit nombre de sauvages que le fer n'avoit pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avoient éprouvé la férocité, d'exploiter des mines qu'on croyoit plus abondantes qu'elles ne le sont, de couper le passage aux galions par des croisières habilement dirigées, & de combiner assez heureusement ses forces avec

IX.
Notions sur
le Darien.
Cette contrée étoit-elle digne de diviser les nations?

46 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

celles de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un projet si menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglois qui trafiquoient si utilement dans ses royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puissance déjà trop affoiblie, une escadre suffisante pour le faire échouer. Il déplut aux Hollandois, qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étoient seuls en possession. Il déplut au ministère Britannique même, qui prévit que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'île d'Or, où la nouvelle colonie avoit été placée.

Mais la crainte seule qu'avoient eue les Espagnols de se voir un pareil voisin, les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avoient jusqu'alors toujours dédaignée. Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenoit depuis cent cinquante jusqu'à deux cens sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissemens naissans commencèrent à décroître en 1716; & de nos jours, il n'en reste plus que trois, défendus par quatre petits forts & par cent soldats.

X.
Etendue,
climat, sol,
fortifica-
tions, port,
population,
mœurs,
commerce
de Cartha-
gène.

La province de Carthagène est bornée à l'Ouest par la rivière de Darien, & à l'Est par celle de la Magdelaine. Elle a cinquante-trois lieues de côte & quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides & très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace, sont séparées par des vallées larges, arrosées & fertiles. L'humidité & la chaleur excessives du

climat empêchent, à la vérité, que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer : mais le riz, le manioc, mais, le cacao, le sucre, toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton ; & encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y abordèrent après lui : mais les peuples que ces brigands se proposoient d'affervir, leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heridia parut enfin, en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla Carthagène.

Des corsaires François pillèrent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante & un ans après par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître vouloit illustrer. Les Anglois se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siège, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, & assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La méfintelligence de Vernon & de Wentworth ; les cabales qui divisoient le camp & la flotte ; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs & de soumission dans les subalternes : toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire & des avantages qu'elle s'étoit promise d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades Britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. Une garnison, plus ou moins nombreuse, selon les circonstances, défend tant d'ouvrages. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille âmes. Les Espagnols forment la sixième partie de cette population. Les Indiens, les nègres, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste..

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays, où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services ; leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se réfugier dans les campagnes & à s'y livrer à des travaux fatigans qu'un certain orgueil national & d'anciennes habitudes leur rendent également insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement & pour peu de tems.

Le

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & presque continuelles à Carthagène. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de Nord-Est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en aperçoit jusques dans leurs paroles toujours traînantes & prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent ensuite l'un & l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissemens accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonnade faite avec le suc de l'opuntia ou raquette est, selon Godin, le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie si meurtrière. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers tems, ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville & son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse qui attaque indifféremment les régnicoles & les étrangers. Les physiciens, qui ont

voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avoient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par le danger des communications, permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qui lui est marqué à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si puissamment au plaisir, dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs remèdes, & se reproduisent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent qui coule avec le sang, se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture ? Il est des peuples en Afrique, placés à-peu-près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable : mais, outre la propriété qu'elle a d'éloigner les insectes incommodes sous ce ciel ardent, elle sert à assouplir la peau, à conserver à cet organe si essentiel à la vie, ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a destiné ;

elle calme encore l'irritation que la sécheresse & l'aridité doivent causer à la peau qui devient alors si dure, que toute transpiration est interceptée. Qu'on essaie une méthode à-peu-près semblable à Carthagène; qu'on y joigne la propreté qu'exige le climat; & peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lèpre.

Malgré cette maladie dégoûtante; malgré les mices multipliés d'un climat incommode & dangereux; malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille. Deux canaux y conduisent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de sept à huit cens toises, avoit autrefois si peu de profondeur, que le plus léger canot y passoit difficilement. L'océan l'a successivement creusé au point, qu'on y trouve jusqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des tems amenoit des plus grands changemens, la place seroit exposée. Aussi la cour de Madrid s'occupe-t-elle sérieusement des moyens de prévenir un si grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera-t-on pas d'expédient plus simple & plus sûr que d'opposer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierres & enfoncés dans la mer. Le canal de Bocachique a été jusqu'ici le seul praticable. Il est si étroit qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau de front. Les Anglois ayant détruit, en 1741, les fortifications qui le défendoient, on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça; mais en-dedans du canal où elles assurent une défense plus opiniâtre.

Du tems que ces contrées étoient approvision-

nées par la voie si connue des galions, les vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble, passaient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello, & y repassaient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage, ils y déposaient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, & ils en recevoient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires qui, en échange des marchandises qu'ils avoient portées, reçurent, chaque année; en or 9,357,806 livres, en argent 4,729,498 livres en productions 851,765 livres, en tout 14,939,069 livres.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cents quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 livres. Par cinq cents quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 livres. Par dix-sept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 liv. Par un quintal & demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 livres. Par sept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de 4,698 livres. Par quinze quintaux de nacre de Perle, dont la valeur fut de 1701 livres. Par seize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 livres. Par deux mille trente quintaux de brésil, dont la valeur fut de 29,295 livres. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 livres. Par quarante-deux quintaux de sang de dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par six quintaux d'huile marie, dont la valeur fut de 2,700 livres. Par sept quintaux de false-paille, dont la valeur fut de 972 liv. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 388 livres. Enfin par cent quatre-

vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 livres.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, & où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagène n'entra que pour 93,241 livres. Le sol de Sainte-Marthe est encore moins utile.

Cette province, qui a quatre-vingts lieues du Levant au Couchant & cent trente du Nord au Midi, fut, comme les contrées de son voisinage, découverte malheureusement à l'époque désastreuse où les rois d'Espagne uniquement occupés de leur agrandissement en Europe, ne demandoient à ceux de leurs sujets qui passaient dans le Nouveau-Monde que le quint de l'or qu'ils ramassoient dans leurs pillages. A cette condition, des brigands que poussaient l'amour de la nouveauté, une passion déordonnée pour des métaux, l'espoir même de mériter le ciel, étoient les arbitres & les seuls arbitres de leurs actions. Ils pouvoient, sans qu'on les en punit ou qu'on les en blâmât, errer dans une région ou dans une autre, conserver une conquête ou l'abandonner, mettre une terre en valeur ou la détruire, massacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenoit à la Cour de Madrid, pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richesses. La source lui en paroïssoit toujours honnête & toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la suite nécessaire de ces principes abominables. La désolation fut universelle. On en voit encore par-tout les funestes traces : mais plus particulièrement à Sainte-Marthe. Après que ses destructeurs eurent dépouillé les peuplades de l'or qu'elles avoient ramassé dans leurs rivières, des perles qu'elles avoient pêchées sur leurs côtes, ils disparurent. Le peu d'entre eux qui s'y fixèrent, élevèrent une ou deux villes & quelques bourga-

XX.
Causes de
l'oubli où
est tombée
la province
de Sainte-
Marthe.

44 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

des qui sont restées sans communication jusqu'à ce qu'elle ait été ouverte par l'activité infatigable de quelques missionnaires capacins qui sont parvenus, de nos jours, à réunir dans huit hameaux trois mille cent quatre-vingt-onze Motilones ou Euagiras, les plus féroces des sauvages indépendans qui la traversoient. Là végète leur méprisable postérité nourrie & servie par quelques Indiens ou par quelques nègres. Jamais la métropole n'a envoyé un navire dans cette contrée, & jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'industrie & l'activité s'y réduisent à livrer en fraude des bestiaux, sur-tout des mulets, aux Hollandois & aux autres cultivateurs des isles voisines qui donnent en échange des vêtemens & quelques autres objets de peu de valeur.

La superstition perpétue cette funeste indolence. Elle empêche de voir que ce n'est point par des cérémonies, par des flagellations, par des *auto-da-fé*, qu'on honore la divinité, mais par des sueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux se persuadent qu'ils sont plus grands dans une église ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un atelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumières qui auroient pu les détromper, arrivaient jusqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur sera inconnu. Si quelque heureux hasard le faisoit tomber dans leurs mains, ils en auroient horreur, & le regarderoient comme une production criminelle dont il faudroit brûler l'auteur.

XII.
Premiers
événemens
dont le pays
de Vene-
zuela fut
le théâtre.

Alphonse Ojeda reconnut le premier, en 1499, le pays appelé Venezuela ou petite Venise, nom qu'il reçut, parce qu'on y vit quelques huttes établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le suivirent ne songeoient à y former des établissemens. Leur ambition étoit

de faire des esclaves pour les transporter aux isles que leur férocité avoit dépeuplées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa sur cette côte une colonie, & qu'il promit à sa cour une contrée abondante en métaux. Cette assurance donna lieu, l'année suivante, à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avoit réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête & concentré dans ses mains tant de puissance, se trouvoit engagé par son ambition ou par la jalousie de ses voisins dans des querelles interminables dont la dépense excédoit ses facultés. Dans ses besoins, il avoit emprunté des sommes considérables aux Velfers d'Aufbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, & ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

On devoit croire que des marchands, qui devoient leur fortune à l'achat & à la vente des productions territoriales, établiroient des cultures dans leur domaine. On devoit croire que des Allemands élevés au milieu des mines feroient exploiter celles qui se trouveroient sur la concession qui leur étoit faite. Ces espérances furent entièrement trompées. Les Velfers n'embarquèrent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cens de ces féroces soldats que leur patrie commençoit à vendre à quiconque vouloit & pouvoit payer leur sang. Ces vils stipendiaires portèrent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avoient contracté dans les différentes guerres où ils avoient servi. Sous la conduite de leurs chefs, Allinger & Sailler, ils parcoururent un pays immense, mettant les sauvages à la torture & leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où étoit leur or. Des Indiens, entraînés & chargés de vivres, qu'on maffacroit à l'instant où ils tomoient de fatigue, suivoient

cette troupe barbare. Heureusement la faim, la fatigue, les flèches empoisonnées délivrèrent la terre de cet odieux fardeau. Les Espagnols se remirent en possession d'un sol dont les Velfers ne vouloient plus ; & leur conduite ne fut guère différente de celle qui venoit de causer tant d'horreur. Leur commandant Carvajal paya, il est vrai, de sa tête ses atrocités : mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'on y avoit plongées. De leurs cendres sortirent avec le tems quelques productions dont le cacao fut la plus importante.

XIII.
Le cacao
a toujours
fixé les
yeux de
l'Espagne
sur Vene-
zuela

Le cacaoyer est un arbre de grandeur moyenne, qui pousse ordinairement de sa racine cinq ou six troncs. Son bois est blanc, cassant & léger ; sa racine rousâtre & un peu raboteuse. A mesure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles sont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur sur trois de largeur. Elles sont toutes portées sur des pédicules courts, aplatis & accompagnés à leur base de deux membranes ou stipules. Les fleurs naissent par petits paquets le long des tiges & des branches. Leur calice est verdâtre à cinq divisions profondes. Les cinq pétales qui composent la corolle sont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une lanière repliée en arc & élargie à son extrémité. Ils tiennent à une gaine formée par l'assemblage de dix filets dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires sont plus longs & en forme de languette. Le pistil, placé dans le centre & surmonté d'un seul style, devient une capsule ovoïde & presque ligneuse, longue de six à sept pouces, large de deux, inégale à sa surface, relevée de dix côtes, séparées intérieurement en cinq loges par des cloisons membraneuses. Les amandes qu'elle contient au nombre

de trente & plus sont recouvertes d'une coque cassante & enveloppées d'une pulpe blanchâtre.

Ces amandes sont la base du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuse qu'elles contiennent & conséquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capsule, lorsqu'après avoir passé successivement du verd au jaune, elle acquiert une couleur de musc foncé. On la fend avec un couteau, & l'on en sépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entasse dans des espèces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe & enlève l'humidité surabondante des amandes, que l'on expose ensuite au soleil sur des claies pour achever la dessiccation. Le cacao ainsi préparé se conserve assez longtemps, pourvu qu'il soit dans un lieu sec : mais il n'est pas avantageux de le garder, parce qu'il perd en vieillissant une partie de son huile & de sa vertu.

Le cacaoyer vient aisément des graines que l'on sème dans des trous alignés, à la distance de cinq ou six pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'élève assez promptement & commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes qui sont égales pour la qualité & pour l'abondance. Cet arbre veut un terrain gras & humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se dessèche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. Les champs des cacaoyers sont encore sujets à être dévastés par les ouragans, si l'on ne prend la précaution de les entourer d'une lisière d'arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent prospérer. Les soins qu'ils exigent d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il suffit

58. HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

d'arracher les herbes qui les priveroient de leur nourriture.

Le cacaoyer est cultivé avec succès dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde. Il croît même naturellement dans quelques-unes. Cependant son fruit n'est nulle part aussi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, si l'on en excepte Soconusco, il n'est d'aussi bonne qualité.

Mais, pendant deux siècles, les travaux de la colonie ne tournèrent pas au profit de sa métropole. Le commerce national étoit tellement surchargé de droits, tellement embarrassé de formalités, que la province trouvoit un grand avantage à recevoir des mains des Hollandois de Curaçao toutes les marchandises dont elle avoit besoin, & à leur donner en paiement sa production que ces infatigables voisins vendoient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrain où elle étoit récoltée. Ces haillons interlopes étoient si vives & si suivies, que, depuis 1700 jusqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Espagne pour Venezuela que cinq navires qui, sans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

XIV. Tel étoit l'état des choses, lorsque quelques négocians de la province de Guipuscoa jugèrent, en 1728, qu'il leur seroit utile de se réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva & encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie paieroit pour tout ce qu'elle voudroit envoyer, pour tout ce qu'elle pourroit recevoir, les impôts déjà établis, & qu'elle entretiendrait à ses frais un nombre de garde-côtes suffisant pour préserver le pays de la contrebande.

Il se fit successivement quelques changemens dans le régime de ce corps. On ne l'avoit d'a-

La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérité de la compagnie.

bord autorisé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendrait, lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers tems, la compagnie ne jouissoit pas d'un privilège exclusif. Le gouvernement le lui accorda, en 1742, pour le département de Caraque, & dix ans après pour celui de Maracaybo, deux territoires dont la réunion forme la province de Venezuela qui occupe quatre cens milles sur la côte.

Jusqu'en 1744, les vaisseaux, à leur retour du Nouveau-Monde, devoient tous déposer leur cargaison entière dans la rade de Cadix. Après cette époque, leurs obligations se réduisirent à y porter le cacao nécessaire à l'approvisionnement de l'Andalousie & des contrées limitrophes. On consentit que le reste fût débarqué à Saint-Sébastien, berceau de la compagnie.

C'étoit dans cette ville que se tenoit originaiement l'assemblée générale des intéressés. En 1751, on la transféra dans la capitale de l'empire, où tous les deux ans elle est présidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du conseil des Indes.

Les marchandises étoient livrées à l'acheteur qui en offroit un plus haut prix. Un mécontentement universel avertit la cour qu'un petit nombre de riches associés s'emparoisent du cacao, regardé en Espagne comme une denrée de première nécessité, & le vendoient ensuite tout ce qu'ils vouloient. Ces murmures firent régler, en 1752, que sans supprimer les magasins établis à Saint-Sébastien, à Cadix & à Madrid, on en établiroit de nouveaux à la Corogne, à Alicante, à Barcelone, & que dans tous ces lieux le cacao seroit distribué en détail aux citoyens, au prix fixé par le ministère.

La compagnie obtint, en 1753, que ses actions seroient réputées un bien immeuble, qu'on

pourroit les substituer à perpétuité , & en former ces majorats inaliénables & indivisibles qui flattent si généralement la fierté Espagnole.

On statua , en 1761 , que la compagnie avanceroit aux associés qui le desireroient la valeur de seize actions ; que ces effets seroient mis en dépôt , & qu'on pourroit les vendre , si après un tems convenu le propriétaire ne les retiroit pas. Le but de cette sage disposition étoit de secourir ceux des intéressés qui auroient quelque embarras dans leurs affaires , & de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'association.

Par des arrangemens faits en 1776 , les opérations de la compagnie doivent s'étendre à Cumana , à l'Orenoque , à la Trinité , à la Marguerite. On n'a pas , il est vrai , asservi ces contrées à son monopole : mais les faveurs qu'elle a reçues sont équivalentes à un privilège exclusif.

Pendant ces changemens , les hommes libres & les esclaves se multiplioient à Venezuela. Les sept cens cinquante-neuf plantations distribuées dans soixante-une vallées sortoient de leur langueur , & il s'en formoit d'autres. Les anciennes cultures faisoient des progrès & l'on en établissoit de nouvelles. Les troupeaux avançaient de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'étoit principalement dans le district de Caraque que les améliorations étoient remarquables. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitans , la plupart aisés. La Guayra qui servoit à la navigation , quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de cabannes , devenoit peu-à-peu une peuplade considérable & même une assez bonne rade par le moyen d'un grand mole construit avec intelligence.

Puerto Cabello , entièrement abandonné & cependant un des meilleurs ports de l'Amérique , voyoit s'élever trois cens maisons. Essayons de démêler les

causes de cette singulière prospérité sous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que ses succès seroient inséparables de ceux de la colonie, & elle avança aux habitans jusqu'à 3,240,000 livres sans intérêt. La dette devoit être acquittée en denrées, & ceux qui manquoient à leurs engagements étoient traduits au tribunal du représentant du roi qui jugeoit seul si les causes du retard étoient ou n'étoient pas légitimes.

Les magasins de la compagnie furent constamment pourvus de tout ce qui pouvoit être utile au pays, constamment ouverts à tout ce qu'il pouvoit livrer. De cette manière, les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devoit vendre, la valeur de ce qu'elle devoit acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ses agens. Le gouvernement de la province fixa toujours le prix de ce qui arrivoit d'Europe; & une assemblée composée des administrateurs, des colons & des facteurs décida toujours du prix des productions du sol.

Ceux des habitans du Nouveau-Monde qui n'étoient pas contens de ce qui étoit réglé, eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien, pour leur propre compte, la sixième partie de leurs récoltes & d'en retirer le produit en marchandises, mais toujours sur les navires de la compagnie.

Par ces arrangemens, le cultivateur fut mieux récompensé de ses sueurs qu'il ne l'avoit été au tems du commerce interlope. Ce nouvel ordre de choses ne fut réellement funeste qu'à un petit nombre d'hommes intrigans, actifs & hardis qui réunissoient à vil prix dans leurs mains les productions du pays pour les livrer à un prix beaucoup plus considérable à des navigateurs étrangers du même caractère qu'eux.

Le nouveau royaume de Grenade, le Mexique, quelques îles d'Amérique & les Canaries étoient dans l'usage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitans consommoient. Ces colonies continuèrent à jouir de leur droit sans gêne. Elles l'exercèrent même plus utilement, parce que la production qu'elles cherchoient à se procurer devint plus abondante & fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois Venezuela ne fournissoit rien au commerce de la métropole. Depuis son origine, la compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement. Depuis 1748 jusqu'en 1753, la compagnie porta tous les ans dans la colonie pour 3,197,327 livres en marchandises. Tous les ans elle en retira 239,144 livres en argent; trente-sept mille quintaux de cacao qu'elle vendit 5,332,060 livres; deux mille cinq cents quintaux de tabac qu'elle vendit 178,200 livres; cent-cinquante-sept quintaux d'indigo qu'elle vendit 198,990 liv. vingt-deux mille cuirs en poil qu'elle vendit 356,400 livres; du *dividi* qu'elle vendit 27,009 livres: de sorte que ses retours montèrent à 6,831,734 liv. Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 livres. Nous disons apparent, parce que sur cette somme les frais & les droits consommèrent 1,932,500 l. La compagnie n'eut de gain réel que 1,701,897 l.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du *dividi*, qu'il a fallu abandonner, depuis qu'on a reconnu qu'il n'étoit pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep, comme on l'avoit cru un peu légèrement. L'extension auroit été plus considérable, si l'on eût réussi à interrompre les liaisons interlopes. Mais malgré la vigilance de dix bâtimens croiseurs avec quatre-vingt-six canons, cent quatre-vingt-deux pierriers, cinq cents dix-huit

hommes d'équipage ; malgré douze postes de dix ou douze soldats chacun établis sur la côte ; malgré la dépense annuelle de 1,400,000 l. la contrebande n'a pas été entièrement extirpée ; & c'est à Coro qu'elle se fait principalement.

La nation s'est également bien trouvée de l'établissement de la compagnie. Elle ne lui paie le cacao que la moitié de ce que les Hollandois le lui vendoient. Le quintal qu'on obtient aujourd'hui en Espagne pour cent soixante livres, en coûtoit autrefois trois cens vingt.

Les avantages que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne sont pas moins sensibles. Antérieurement à cette époque, les revenus de la couronne à Venezuela n'y étoient jamais suffisans pour les dépenses de souveraineté. Depuis, elles ont beaucoup augmenté, & parce qu'on a construit la citadelle de Puerto Cabello qui a coûté 1,620,000 livres, & parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulières. Cependant, le fisc a un superflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité & sur l'Orenoque. Ce n'est pas tout. En Europe, les denrées de la colonie paient annuellement à l'état plus de 1,600,000 livres, & la navigation qu'elles occasionnent lui forme quinze cens matelots ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle prospéré ? tout, dans les premiers tems, portoit à douter si elle auroit jamais une existence heureuse. Quoique les colons eussent le droit d'en être membres, ils refusèrent d'abord de lui livrer leurs productions. En Espagne, où une association commercante étoit une nouveauté, on ne s'empressoit guère de s'y faire inscrire, malgré l'exemple qu'en avoient donné le souverain, la reine, l'infant Don Louis & la province de Guipuscoa. Il fallut réduire à quinze cens le nombre des actions qu'il avoit été

résolu de porter à trois mille ; & le capital qui devoit être de six millions fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêchèrent pas qu'on ne fit aux intéressés des répartitions considérables , même dans les premiers ans. Les sommes en réserve se trouvèrent pourtant suffisantes , en 1752 , pour doubler les fonds primitifs , & pour les tripler , en 1766 , avec un intérêt régulier de cinq pour cent , sans compter les dividendes extraordinaires. Au premier janvier 1772 , la compagnie , même en y comprenant la valeur des actions qui s'étoit élevée à 9,000,000, livres ne devoit que 15,198,618 livres 12 sols , & elle avoit 21,153,760 l. 4 s. C'étoit donc 5,955,141 l. 12 sols qu'elle avoit de plus qu'elle ne devoit.

Le mauvais esprit , qui règne généralement dans les sociétés exclusives , n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entreprises folles ne l'ont jamais jettée hors de ses mesures. Sa bonne-foi l'a préservée de tout procès , de la contestation même la plus légère. Pour ne pas exposer son sort aux caprices de l'océan , au malheur des guerres , elle a fait constamment assurer ses cargaisons. Une fidélité inviolable a suivi ses engagemens. Enfin , dans une région où la plupart des terres sont substituées & où il y a peu de bons débouchés pour l'argent , elle a obtenu à deux & demi pour cent tout celui que ses besoins demandoient.

Pour se ménager la bienveillance de la nation , généralement refusée par-tout au monopole , la compagnie a toujours voulu paroître animée d'un esprit public. Dès 1735 , elle se chargea des ateliers de Placencia qui fournissoient à peine huit mille fusils chaque année , & qui , sans compter quelques autres armes qu'on a commencé à y fabriquer , en donnent actuellement quatorze mille quatre cents avec leurs platines , qu'auparavant il
falloit

fallait tirer de Liège. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglois fix de ses navires richement chargés, elle ne laissa pas de consacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvoit avoir de crédit & de puissance. Les bois de construction périssoient dans la Navarre. Il fallait les couper. Il fallait pratiquer des routes pour les traîner sur les bords de la Vidassoa. Il fallait rendre cette rivière capricieuse propre à les porter à son embouchure. Il fallait les conduire ensuite à l'important port du Ferrol. Depuis 1766, la compagnie exécute toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cesse d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie. Il est douteux si on lui laissera le tems de les exécuter. Le parti que paroît avoir pris la cour de Madrid, d'ouvrir tous ses ports du Nouveau-Monde à tous ses sujets de l'ancien, doit faire présumer que la province de Venezuela cessera; un peu plutôt, un peu plus tard, d'être dans les liens du monopole. La dissolution de la compagnie sera-t-elle un bien, sera-t-elle un mal? Les bonnes ou mauvaises combinaisons que fera le ministère Espagnol résoudront le problème.

La côte de Cumana fut découverte en 1498, par Colomb. Ojeda, qui étoit embarqué avec ce grand navigateur, y aborda l'année suivante, & y fit même assez paisiblement quelques échanges avec les sauvages. Il parut plus commode aux aventuriers qui le suivirent, de dépouiller ces hommes foibles de leur or ou de leurs perles; & ce brigandage étoit aussi commun dans cette contrée que dans les autres parties de l'Amérique, lorsque Las Casas entreprit d'en arrêter le cours. Cet homme si célèbre dans les annales du Nouveau-Monde, avoit accompagné son père,

17.
La Cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las Casas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante.

à l'époque même de la découverte. La douceur & la simplicité des Indiens le frappèrent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bien-tôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contre eux, que de leurs folles superstitions. On le voyoit continuellement voler d'un hémisphère à l'autre pour consoler des peuples chers à son cœur, & pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ses efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendrait jamais rien dans les établissemens déjà formés; & il se proposa d'établir une colonie sur des fondemens nouveaux.

Ses colons devoient être tous cultivateurs, artisans ou missionnaires. Personne ne pouvoit se mêler parmi eux que de son aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcheroit qu'on ne les prit pour être de la race de ces Espagnols qui s'étoient rendus si odieux par leurs barbaries. Avec ces espèces de chevaliers, il comptoit réussir sans guerre, sans violence & sans esclavage, à civiliser les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines. Il ne demandoit aucun secours au fisc dans les premiers tems; & il se contentoit pour la suite du douzième des tributs qu'il y feroit tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires consomment les peuples comme une denrée, & traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impression que fit, sur le ministre Espagnol, le système de Las Casas. Les refus ne le rebutèrent point, & il réussit à se faire assigner Cumana, pour y réduire sa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt aussi-tôt toutes les pro-

vînces de la Castille, pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des ateliers. Mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur, pour s'expatrier, que des soldats ou des malots. A peine en peut-il déterminer deux cens à le suivre. Avec eux, il fait voile pour l'Amérique, & aborde à Porto-Rico en 1519, après une navigation assez heureuse.

Quoique Las Casas n'eût quitté le nouvel hémisphère que depuis deux ans, à son retour la face s'en trouvoit totalement changée. La destruction entière des Indiens dans les isles soumises à l'Espagne, avoit inspiré la résolution d'aller chercher dans le continent des esclaves, pour remplacer les infortunés que l'oppression avoit fait périr. Cette barbarie révolta l'ame indépendante des sauvages. Dans leur ressentiment, ils massacroient tous ceux de leurs ravisseurs que le hasard faisoit tomber dans leurs mains; & deux missionnaires que des vœux, vraisemblablement louables, avoient conduits à Cumana, furent la victime de ces justes représailles. Ocampo partit sur le champ de Saint-Domingue pour aller punir un attentat commis contre le ciel même, ainsi qu'on s'exprimoit; & après avoir mis tout à feu & à sang, il y éleva une bourgade qu'il nomma Tolède.

Ce fut dans ces foibles palissades que Las Casas se vit réduit à placer le petit nombre de ses compagnons qui avoient résisté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avoit pas réussi à lui débattre. Leur séjour n'y fut pas long. Les traits d'un ennemi implacable percèrent la plupart d'entre eux; & ceux que ces armes n'avoient pas atteints, furent forcés, en 1521, d'aller chercher ailleurs un asyle.

Quelques Espagnols se sont depuis établis à Cumana : mais cette population a toujours été fort bornée & ne s'est jamais éloignée des côtes. Pen-

dant deux siècles, la métropole n'eut pas des liaisons directes avec sa colonie. Ce n'est que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boissons & des marchandises d'Europe, reçoivent du cacao & quelques autres productions.

XVI.
Du fleuve
Orenoque.

Ce fut Colomb qui, le premier découvrit, en 1498, l'Orenoque, dont les bords furent depuis appelés Guyane Espagnole. Ce grand fleuve tire sa source des Cordelières, & ne se jette dans l'océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été grossi dans un cours immense par un nombre prodigieux de rivières plus ou moins considérables. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées & conserve la douceur de ses eaux douze lieues après être sorti du vaste & profond canal qui l'enchainoit. Cependant, sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité très-remarquable. L'Orenoque, commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reste le sixième dans son plus grand accroissement. En octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est régulière, invariable même.

Ce phénomène paroît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphère du Nouveau-Monde n'offre, pour ainsi dire, que des mers & presque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est alors moins soumise à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui,

n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte de neiges des Cordelières ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomène si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par Rionegro, connoître la situation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on, dans la différence de leur position, de leur source & de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le système du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés se seront portés sur les bords de l'Orenoque, on saura, du moins on cherchera les raisons des phénomènes de son cours. Mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent, par intervalle, le navigateur à porter ses bateaux & les denrées dont ils sont chargé.

Avant l'arrivée de Européens, les peuples qui traversent ou qui fréquentent ce fleuve voisin du brûlant équateur ne connoissoient, ni vêtemens, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de la pauvreté, ils vivoient la plupart de chasse, de pêche, de fruits sauvages. L'agriculture devoit être peu de chose, où l'on n'avoit qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres qui, après avoir été brûlés ou pourris, laissoient un terrain propre à former un champ.

Les femmes étoient dans l'oppression sur l'Orenoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe

XVII.
Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Orenoque, & quelle elle est encore.

que de la sûreté & de la subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque solidité, dans les forêts, si la tendresse paternelle & maternelle n'attachoit les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister; mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité : tout ôte la pensée & la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force & au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux, regardés comme abjects, sont leur partage. Des mains, accoutumées à manier des armes ou la rame, se croiroient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance & le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, & ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussi-tôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété qui n'existoit pas chez les peuples sauvages, qui étoit peu de chose chez les

peuples pasteurs commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité qui retarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors, les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire, & cette nécessité attire des égards aux femmes, & leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts & du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'affocier à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve & avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère & familière la pratique de toutes les vertus domestiques, L'autorité, le respect & l'attachement de tout ce qui les entoure, sont la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le tems où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, & pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature & pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jettées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaisirs, & le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, & la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît en-

72 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

tre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable que dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme & la femme à son époux, qu'au fond des forêts ; que les enfans confiés en naissant à des mercenaires ne sont plus un lien ; & que l'inconstance qui n'auroit aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique & sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale & de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie, exercée contre les femmes sur les rives de l'Orenoque encore plus que dans le reste du Nouveau-Monde, doit être une des principales causes de la dépopulation de ces contrées si favorisées de la nature. Les mères y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorragie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le Jésuite Gumilla qui, averti que l'une de ses néophytes venoit de commettre un pareil assassinat, alla la trouver pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre ; ce qu'elle fit en ces termes :

„ Plût à Dieu, père, plût à Dieu, qu'au moment où ma mère me mit au monde, elle eût
„ eu assez d'amour & de compassion pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout
„ ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours.
„ Si ma mère m'eût étouffée lorsque je naquis, je
„ serois morte, mais je n'aurois pas senti la mort,
„ & j'aurois échappé à la plus malheureuse des
„ conditions. Combien j'ai souffert, & qui sait
„ ce qui me reste à souffrir !

" Représente-toi, père, les peines qui sont ré-
 " servées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils
 " nous accompagnent dans les champs avec leur
 " arc & leurs flèches : nous y allons, nous, char-
 " gées d'un enfant que nous portons dans une
 " corbeille, & d'un autre qui pend à nos mamel-
 " les. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un pois-
 " son : nous bêchons la terre, nous ; & après avoir
 " supporté toute la fatigue de la culture, nous
 " supportons toute celle de la moisson. Ils revien-
 " nent le soir sans aucun fardeau : nous, nous leur
 " apportons des racines pour leur nourriture & du
 " maïs pour leur boisson. De retour chez eux,
 " ils vont s'entretenir avec leurs amis : nous, nous
 " allons chercher du bois & de l'eau pour prépa-
 " rer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment :
 " nous, nous passons la plus grande partie de la
 " nuit à moudre le maïs & à leur faire la chicha.
 " Et quelle est la récompense de nos veilles ? Ils
 " boivent, & quand ils sont ivres, ils nous traitent
 " par les cheveux & nous foulent aux pieds.
 " Ah ! père, plutôt à Dieu que ma mère m'eût
 " étouffée en naissant. Tu sais toi-même si nos
 " plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois
 " tous les jours : mais notre plus grand malheur,
 " tu ne saurois le connoître. Il est triste pour la
 " pauvre Indienne de servir son mari comme une
 " esclave, aux champs accablée de sueurs & au
 " logis privée de repos. Cependant il est plus af-
 " freux encore de le voir au bout de vingt ans
 " prendre une autre femme plus jeune qui n'a point
 " de jugement. Il s'attache à elle. Elle frappe nos
 " enfans. Elle nous commande. Elle nous traite
 " comme ses servantes ; & au moindre murmure
 " qui nous échapperoit, une branche d'arbre le-
 " vée..... Ah ! père, comment veux-tu que nous
 " supportions cet état ? Qu'a de mieux à faire
 " une Indienne que de soustraire son enfant à une

» servitude mille fois pire que la mort ? Plût à
 » Dieu, père ; je te le répète, que ma mère m'eût
 » assez aimée pour m'enterrer lorsque je naquis !
 » Mon cœur n'auroit pas tant à souffrir, ni mes
 » yeux à pleurer ».

XVIII.
 Etat de la
 colonie
 Espagnole,
 formée sur
 les rives de
 l'Orenoque.

Les Espagnols, qui ne pouvoient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvroient, perdirent de vue l'Orenoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le méprisèrent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avoit jetté se livrèrent à la culture du tabac avec tant d'ardeur qu'ils en livroient tous les ans quelques cargaisons aux bâtimens étrangers qui se présentoient pour l'acheter. Cette liaison interlope fut proscrite par la métropole, & des corsaires entreprenans pillèrent deux fois cet établissement sans force. Ces désastres le firent oublier. On s'en ressouvint en 1753. Le chef d'escadre, Nicolas de Yturiaga y fut envoyé. Cet homme sage établit un gouvernement régulier dans la colonie qui s'étoit formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771, on voyoit sur les rives de l'Orenoque treize villages qui réunissoient quatre mille deux cens dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou nègres ; quatre cens trente-une propriétés ; douze mille huit cens cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avoit réussi à détacher de la vie sauvage étoient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avoient été sous la direction des Jésuites comptoient quatorze cens vingt-six habitans, trois cens quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des cordeliers comptoient dix-neuf cens trente-quatre ha-

bitans, trois cens cinq propriétés, neuf cens cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des capucins Aragonois comptoient deux mille deux cens onze habitans, quatre cens soixante-dix propriétés, cinq cens sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des capucins de Catalogne comptoient six mille huit cens trente habitans, quinze cens quatre-vingt-douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'étoit en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cens vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cens quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers tems, les Hollandois de Curaçao trafiquoient seuls avec cet établissement. Ils fournissoient à ses besoins, & on les payoit avec du tabac, des cuirs & des troupeaux. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se conclusoient tous les marchés. Les noirs & les Européens faisoient les leurs eux-mêmes : mais c'étoient les missionnaires seuls qui traitoient pour leurs néophytès. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires Espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes & fertiles contrées sortiroient enfin de l'obscurité où elles sont plongées, & que les semences qu'on y a jetées produiront, un peu plutôt un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser : mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le tems, qui accroit les forces, abrège les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne.

XIX.

Courte description du nouveau royaume de Grenade.

Derrière les côtes très-étendues, dont nous venons de parler, & dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Cordelières qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture : mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent, offrent un sol fertile.

Même avant la conquête, le pays étoit fort peu habité. Au milieu des sauvages qui le parcouroient, s'étoit cependant formée une nation qui avoit une religion, un gouvernement, une culture ; & qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens s'étoit élevée beaucoup au-dessus de tous les autres peuples de l'Amérique. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous apprennent comment avoit été créé cet état : mais on doit croire qu'il a existé, quoiqu'il ne reste aucune trace de sa civilisation.

Ce royaume, s'il est permis de se servir de cette expression, se nommoit Bogota. Benalcazar, qui commandoit à Quito l'attaqua en 1526 du côté du Sud, & Quesada, qui avoit débarqué à Sainte-Marthe, l'attaqua du côté du Nord. Des hommes unis entre eux, accoutumés à combattre ensemble, conduits par un chef absolu : ces hommes devoient faire & firent en effet quelque résistance ; mais il fallut enfin céder à la valeur, aux armes, & à la discipline de l'Europe. Les deux capitaines Espagnols eurent la gloire, puisqu'on veut que c'en soit une, d'ajouter une grande possession à celles dont leurs souverains s'étoient laissés surcharger dans cet autre hémisphère. Avec le tems, les provinces plus ou moins éloignées de ce centre, se soumirent en partie. Nous disons en partie, parce que l'organisation du pays est telle qu'il

ne fut jamais possible d'en subjuguier tous les habitans, & que ceux d'entre eux qui avoient reçu des fers les brisoient aussi-tôt qu'ils avoient le courage de le bien vouloir. Il n'est pas même sans quelque vraisemblance que la plupart auroient pris cette détermination, si on les eût assujettis à ces travaux destructeurs qui ont causé tant de ravages dans les autres parties du Nouveau-Monde.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables, cette grande prospérité seroit consignée dans des registres publics, ainsi que celles de toutes les colonies véritablement intéressantes. D'autres monumens en auroient perpétué le souvenir. Dans aucun tems, ces trésors n'existèrent donc que sur la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules ou qui se laissoient entraîner par l'espoir d'ajouter à l'éclat dont déjà brilloit leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte & qui n'a guère plus de dureté que le cristal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imp parfaites & peu recherchées. On a cru long-tems que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'est pour cela qu'on les appelloit orientales. Cette opinion a été abandonnée, lorsque ceux qui la défendoient se sont vus dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Actuellement, il est établi que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierres que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouvel hémisphère.

XX.

Ce qu'a été
le nouveau
royaume de
Grenade,
ce qu'il est,
& ce qu'il
peut deve-
nir.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouvèrent beaucoup qu'ils brisèrent sur des enclumes, dans la persuasion où étoient ces aventuriers qu'elles ne devoient pas se briser, si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible, par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas les avoient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vuide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, soit qu'elles soient devenues plus rares, soit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or qui en vient est plus abondant ; & ce sont les provinces du Popayan & du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers & sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, se trouve presque à la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle, mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisoient périr très-rapidement ; les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux sont en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils lèvent leurs yeux jusqu'aux Espagnols. Alors, ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérans superbes.

La cour de Madrid étoit mécontente qu'une région, dont on lui exaltoit sans cesse les avantages naturels, lui envoyât si peu d'objets, & lui envoyoit si peu de chacun. L'éloignement où étoit ce vaste pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale, devoit être une des principales causes de cette inaction. Une surveillance plus immédiate pouvoit lui communiquer plus de mouvement & un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-royauté du Pérou fut coupée en deux. Celle, qu'en 1718, on établit dans la Nouvelle-Grenade, fut formée sur la mer du Nord de tout l'espace qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'à l'Ofenogue, & sur la mer du Sud de celui qui commença à Veragua, & qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique sage, quoique nécessaire, ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en étoit promis. Il faut beaucoup de tems pour former de bons administrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre & pour rappeler au travail des générations énervées par deux siècles de fainéantise & de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer; & l'Espagne en retire déjà quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passoit en fraude à l'étranger; & c'étoit principalement par les rivières d'Atrato & de la Hache. On s'est rendu maître de leur cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il se fera de la contrebande tout le tems que les Espagnols & leurs voisins auront intérêt à s'y livrer: mais elle sera moindre qu'elle ne l'étoit. Les ports de la métropole enverront plus de marchandises & recevront plus de métaux.

La communication entre une province & une autre province, entre une ville & une autre ville,

entre une bourgade même & une autre bourgade, étoit difficile ou impraticable. Tout voyageur étoit plus ou moins exposé à être pillé, à être massacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis, autrefois implacables, cèdent peu-à-peu aux invitations des missionnaires qui ont le courage de les aller chercher, & aux témoignages de bienveillance qui ont enfin remplacé les féroçités si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue, les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés & tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, plusieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiroient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangères dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulières au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes : mais la difficulté, la cherté des transports ne permettront guère à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habite se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau royaume. La qualité du sol les indique. Les tremblemens de terre presque journaliers en tirent leur origine. C'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraîne habituellement les rivières ; & c'étoit d'elles qu'étoit sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arrachèrent, sur les côtes, en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Muño, à Pampelune, à Tacayma, à Canaveralas, ce ne sont pas de simples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes ; & l'on

l'on espère qu'elles ne feront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis quelque tems. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du Choco & du Popoyan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de la vice-royauté.

La ville est située au pied d'un mont fourrilleux & froid, à l'entrée d'une vaste & superbe plaine. En 1774, elle avoit dix-sept cens soixante-dix maisons, trois mille deux cens quarante-six familles, & seize mille deux cens trente-trois habitants. La population y doit augmenter, puisque c'est le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, l'entrepôt du commerce, puisqu'enfin c'est la résidence d'un archevêque dont la juridiction immédiate s'étend sur trente & une bourgade Espagnoles qu'on appelle villes, sur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement assujettis, sur vingt-huit missions établies dans des tems modernes, & qui, comme métropolitain, a aussi une sorte d'inspection sur les diocèses de Quito, de Panamá, de Caraque, de Sainte-Marthe & de Carthagène. C'est par cette dernière place, quoique éloignée de cent lieues, & par la rivière de la Magdelaine, que Santa-Fé entretient sa communication avec l'Europe. La même route sert pour Quito.

Cette province a une étendue immense : mais la plus grande partie de ce vaste espace est remplie de forêts, de marais, de déserts où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques sauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Espagnols, qu'une vallée de quatre-vingt lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordelières.

C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printems est perpétuel. La nature a réuni sous la ligne, qu'

couvre tant de mers & si peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'astre bien-faisant qui féconde tout : l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphère : le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodigieuses & toujours couvertes de neige : des vents continuels qui rafraichissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout luit alors, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De tems en tems d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil font constans quinze jours de suite ; & , à cette époque, la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse enfante des maladies dangereuses.

Mais si l'on excepte ces contre-tems infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connoit pas ces insectes dégoûtans qui affligent l'Amérique presque entière. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se dessèche, il en revient d'autre ; & l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes & ornées de fleurs odoriférantes ; sans cesse chargés de fruits dont la

conleur, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élèvent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les semences nouvelles; d'autres grandir & se hérifier d'épis; d'autres jaunir; d'autres enfin tomber sous la faucille du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété constante tient uniquement à la diversité des expositions.

Aussi est-ce la partie du continent Américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra. Dix-huit ou vingt mille à Otabalo. Dix à douze mille à Latacunga. Dix-huit à vingt mille à Riobamba. Huit à dix mille à Hambato. Vingt-cinq à trente mille à Cucuca. Dix mille à Loxa & six mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population seroit certainement moins considérable, si, comme en tant d'autres lieux, elle avoit été enterrée dans les mines. Des écrits sans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée d'avoir laissé tomber celles qui furent ouvertes au tems de la conquête, & d'avoir négligé celles qui ont été découvertes successivement. Le reproche paroît mal-fondé à des gens éclairés qui ont vu les choses de très-près. Ils pensent généralement que les mines de ce district ne sont pas assez abondantes pour soutenir les frais qu'il faudroit faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on réfléchisse sur la passion que les Espagnols montrèrent dans tous les tems pour un genre de richesse qui, sans aucun travail de leur part, ne coûtoit que le sang de leurs esclaves, on présumera qu'il n'y a qu'une entière

XXII.

Le pays de Quito est très-peuplé, & pour quoi. Quels sont les travaux de ses habitans.

84 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

impossibilité fondée sur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer à se refuser à leur penchant naturel & aux pressantes sollicitations de leur métropole.

Dans les pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps grossiers. Avec le produit de ce qu'en consommoient les différentes contrées de l'Amérique Méridionale, il payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui fut jamais permis de demander à son sol; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon fait avec de la graisse de chèvre, que lui fournissoient Piura & Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeoient sa culture & ses ateliers; le peu qu'il lui étoit possible de consommer des marchandises de notre hémisphère. Ces ressources ont bien diminué depuis qu'il s'est établi des fabriques du même genre dans les provinces voisines, sur-tout depuis que le meilleur marché des toileries & des lainages de l'Europe en a singulièrement étendu l'usage. Aussi le pays est-il tombé dans la plus extrême misère.

Jamais il n'en sortira par ses denrées. Ce n'est pas que ses campagnes ne soient généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommeroit-on un sol aussi fertile & dont l'exploitation ne fût pas plus chère: mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richesses naturelles soient consommées sur le même terrain qui les a produites. Le quinquina est la seule production qui jusqu'ici ait pu être exportée.

XXIII.

Le quinquina vient de la provin-

L'arbre qui donne ce précieux remède pousse une tige droite, & s'élève beaucoup lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc & ses branches sont proportionnés à sa hauteur. Les feuilles

apposées, réunies à leur base par une membrane ou stipule intermédiaire, sont ovales, élargies par le bas, aiguës à leur sommet, très-lisses & d'un beau verd. De l'aisselle des feuilles supérieures, plus petites, sortent des bouquets de fleurs semblables, au premier aspect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq divisions. La corolle forme un tube alongé, bleuâtre en-dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évalé par le haut & divisé en cinq lobes finement dentelés. Elle est portée sur le pistil qui, surmonté d'un seul style, occupe le fond du calice & devient avec lui un fruit sec, tronqué supérieurement, partagé dans sa longueur en deux demi-coques remplies de semences, bordées d'un feuillet membraneux.

ce de Quito.
Considérations sur ce remède.

Cet arbre croît sur la pente des montagnes. Sa seule partie précieuse est son écorce, connue par sa vertu fébrifuge & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses & des expériences réitérées aient démontré que l'écorce mince avoit plus de vertu.

Les habitans distinguent trois espèces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune & le rouge qui sont également estimés & ne diffèrent que par l'intensité de leur couleur; le blanc qui est peu recherché à cause de sa vertu très-inférieure. On le reconnoît à sa feuille moins lisse & plus ronde, à sa fleur plus blanche, à sa graine plus grosse, & à son écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne espèce est ordinairement brune, cassante & rude à sa surface, avec des brisures.

Sur les bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc : mais on crut long-tems que le jaune & le rouge ne se trouvoient que sur le territoire de Loxa, ville fondée, en 1546, par le capitaine Alonzo de Mer-

cadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues de cette place, sur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. En voulant multiplier les récoltes, on détruisit les arbres anciens, & on ne laissa pas aux nouveaux le tems de prendre toute leur croissance; de sorte que les plus fort ont maintenant à peine trois toises de hauteur. Cette disette fit multiplier les recherches. Enfin on trouva le même arbre à Riobamba, à Cuenca, dans le voisinage de Loxa, & plus récemment à Bogota dans le nouveau royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jésuites qui l'y avoient porté, le distribuerent gratuitement aux pauvres & le vendirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou; l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remède eut bientôt une grande réputation qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'avisèrent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité pour empêcher la falsification. Aussi l'usage du remède est-il devenu de plus en plus général, sur-tout en Angleterre.

C'est une opinion généralement reçue que les naturels du pays connurent fort anciennement le quinquina, & qu'ils recouroient à sa vertu contre les fièvres intermittentes. On le faisoit simplement infuser dans l'eau, & l'on donnoit la liqueur à boire au malade, sans le marc. M. Joseph de

Jussieu leur enseigna à en tirer l'extract , dont l'usage est bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniste , le plus habile de ceux que leur passion pour les progrès de l'histoire naturelle aient conduits dans les possessions Espagnoles du Nouveau-Monde , avoit un zèle bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique Méridionale avec des fatigues incroyables , & il se dispoisoit à enrichir l'Europe des grandes découvertes qu'il avoit faites , lorsque ses papiers lui furent volés. Une mémoire excellente pouvoit remédier en partie à cette infortune. Cette ressource lui fut encore ôtée. Au Pérou , on eut un besoin pressant d'un médecin & d'un ingénieur. M. de Jussieu avoit les connoissances que demandent ces deux professions , & l'administration du pays en exigea l'emploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradictions , de dégoûts & d'ingratitude que cet excellent homme n'y put résister. Son esprit étoit entièrement aliéné , lorsqu'en 1771 , on l'embarqua sans fortune pour une patrie qu'il avoit quittée depuis trente-six ans. Ni le gouvernement qui l'avoit envoyé dans l'autre hémisphère , ni celui qui l'y avoit retenu ne daignèrent s'occuper de sa destinée. Elle auroit été affreuse , sans la tendresse d'un frere , aussi respecté pour sa vertu que célèbre par ses lumières. Les dignes neveux de M. Bernard de Jussieu ont hérité des sollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puisse cette conduite d'une famille illustre dans les sciences servir de modèle à tous ceux qui , pour leur bonheur ou pour leur malheur , cultivent les lettres !

M. Joseph de Jussieu , qui avoit trouvé les peuples dociles aux instructions qu'il leur donnoit sur le quinquina , voulut leur persuader encore de perfectionner , par des soins suivis , & la coche-

nille sylvestre que le pays même fournissoit à leurs manufactures, & la cannelle grossière qu'ils tiroient de Quixos & de Macas: mais ses conseils n'ont rien produit jusqu'ici, soit que ces productions se soient refusées à toute amélioration, soit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La dernière conjecture paroîtra la plus vraisemblable à ceux qui auront une juste idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Espagnols Américains, ils vivent dans une oisiveté dont rien ne les fait sortir, dans des débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs sont plus particulièrement les mœurs des hommes que la naissance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province & très-agréablement bâtie sur le penchant de la célèbre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, Indiens ou nègres, excités par ces exemples séduisans, infestent aussi ce séjour de leurs vices & y pousent en particulier la passion pour l'eau-de-vie de sucre & pour le jeu à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

XXIV.
Digression
sur la formation
des montagnes.

Mais pour distraire notre imagination de tant de tableaux désolans qui nous ont peut-être trop occupés, perdons un moment de vue ces campagnes ensanglantées, & entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards sur ces monts effrayans, où de savans & courageux astronomes allèrent mesurer la figure de la terre. Livrons-nous aux sentimens qu'ils éprouvèrent sans doute & que doit éprouver le voyageur instruit ou ignorant, par-tout où la nature lui offre un pareil spectacle. Osons même nous permettre quelques conjectures générales sur la formation des montagnes.

A l'aspect de ces masses énormes qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses au-dessus de l'humble

surface du globe , où les hommes ont presque tous établi leur demeure ; de ces masses , ici couronnées d'impénétrables & antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée , là , ne présentant qu'une surface aride & dépouillée ; dans une contrée , d'une majesté silencieuse & tranquille , qui arrête la nuée dans son cours & qui brise l'impétuosité des vents ; dans un autre , éloignant le voyageur de leurs sommets par des remparts de glace , du centre desquels la flamme s'élance en tourbillons , ou effrayant celui qui les franchit par des abîmes obscurs & muets creusés à ses côtés ; plusieurs donnant issue à des torrens impétueux qui descendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts , à des rivières , à des fleuves , à des fontaines , à des sources bouillantes ; toutes promenant leurs ombres rafraichissantes sur les plaines qui les entourent , & leur prêtant un abri succéssif contre les ardeurs du soleil , du moment où cet astre dore leur cime , en se levant , jusqu'au moment où il se couche. A cet aspect , dis-je , tout homme s'arrête avec étonnement , & le scrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il se demande qui est-ce qui a donné naissance , là au Vésuve , à l'Etna , à l'Apennin ; ici aux Cordelières ? Ces monts sont-ils aussi vieux que le monde ? ont-ils été produits en un instant ? ou la molécule pierreuse qu'on en détache est-elle plus ancienne qu'eux ? Seroient-ils les os d'un squelette dont les autres substances terrestres seroient les chairs ? Sont-ils isolés , ou se tiennent-ils par un grand tronc commun dont ils sont autant de rameaux , & qui leur sert de fondement à eux-mêmes & de base à tout ce qui le couvre ?

Si j'en crois celui-ci : „ Un immense réservoir „ d'eaux occupoit le centre de la terre. L'enveloppe qui les contenoit se brisa. Les cataractes du

„ciel s'ouvrirent. Tout fut submergé, se confon-
 „dit, se délaya. Le cahos de la fable se renou-
 „vella, & son débrouillement ne commença qu'au
 „moment où la précipitation des différentes ma-
 „tières s'exécutant selon les loix de la pesanteur
 „auxquelles elles obéissoient successivement ; les
 „couches de ce limon hétérogène s'entassèrent
 „les unes sur les autres, & montrèrent leurs
 „pointes au-dessus de la surface des eaux, qui
 „allèrent se creuser un lit dans les plaines „.

Selon cet autre : „ On tentera vainement avec
 „ces causes l'explication du phénomène, sans l'in-
 „tervention & l'approche d'une comète qu'il
 „appelle des vastes régions de l'espace où elles
 „se perdent. La colonne d'eaux qui l'accompa-
 „gnoit se joignit à celles qui sortirent de l'abîme
 „souterrain & qui descendirent de l'atmosphère.
 „La pression de la comète les fit monter au-
 „dessus des montagnes les plus hautes ; car elles
 „existoient déjà ; & ce fut du limon de ce dé-
 „lugé qu'elles se reproduisirent „.

Ces hommes ne vous débitent que des rêves,
 me dit un troisième, & il ajoute : Regardez au-
 „tour de vous, & vous verrez les montagnes
 „naître de l'élément même qui les détruit. C'est
 „le feu qui durcit les couches molles de la terre ;
 „c'est lui qui, dans son expansion favorisée par
 „l'air & par l'eau, les bombe & pousse leurs
 „sommets dans la nue ; c'est lui qui les crève &
 „qui creuse leurs vastes chaudières. Toute mon-
 „tagne est un volcan qui se prépare ou qui a
 „cessé „.

Les cris de ce dernier sont interrompus par
 un personnage éloquent. Il parle ; je l'écoute, &
 le charme de son discours me laisse à peine la
 liberté de juger son opinion. Il dit : „ Au com-
 „mencement il n'y avoit point de montagnes.
 „Les eaux couvroient la face uniforme de la

„ terre ; mais elles n'étoient pas en repos. L'ac-
 „ tion du fatellite qui nous accompagne les agitoit
 „ jusques dans leur plus grande profondeur du
 „ mouvement de flux & de reflux que nous leur
 „ voyons. A chaque oscillation , elles entraînoient
 „ avec elles une portion de sédiment qu'elles dé-
 „ posèrent sur une précédente. C'est de ces dépôts
 „ continués pendant une longue suite de siècles
 „ que les couches de la terre se sont formées ;
 „ & les masses énormes qui vous étonnent sont
 „ le résultat de ces couches accumulées. Le tems
 „ n'est rien pour la nature ; & la cause la plus
 „ légère qui agit sans interruption , est capable
 „ des plus grands effets. L'action imperceptible
 „ & continue des eaux a formé les montagnes ;
 „ l'action plus imperceptible & non moins con-
 „ tinue d'une vapeur qui les mouille & d'un souffle
 „ qui les sèche , les abat de jour en jour , & les
 „ réduira au niveau des plaines. Alors les eaux
 „ se répandront encore uniformément sur la sur-
 „ face égale de la terre. Alors le premier phéno-
 „ mène se renouvellera ; & qui fait combien de
 „ fois les montagnes ont été détruites & repro-
 „ duites „ ?

A ces mots, l'observateur Lehmann sourit, &
 me présentant le livre du législateur des Hébreux
 & le sien, il me dit : „ Respecte celui-ci, & dai-
 „ gne jeter les yeux sur celui-là ”. Lehmann a
 exposé, dans le troisième volume de son art des
 mines, ses idées sur la formation des couches de
 la terre & la production des montagnes. Il marche
 d'après des observations constantes & réitérées qu'il
 a faites lui-même avec une sagacité peu commune
 & un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté.
 Elles embrassent depuis les frontières de la Po-
 logne jusqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les
 rend applicables à beaucoup d'autres contrées en
 recommande la connoissance aux hommes studieux

de l'histoire naturelle ; & quoiqu'il attribue la formation des couches de la terre au déluge , les faits dont il s'appuie n'en sont pas moins certains , & ses découvertes moins intéressantes.

Il distingue trois sortes de montagnes. Les anti-diluviennes , ou primitives , les post-diluviennes & les modernes. Les premières , variées dans leur élévation , sont les plus hautes. Rarement isolées , elles forment des chaînes. Leur pente est brusque. Des montagnes post-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts. La consistance en est plus homogène ; les tranches moins diverses ; leurs bancs toujours perpendiculaires & plus épais. Leurs racines descendent à une profondeur dont le terme est encore ignoré. Les mines qu'elles renferment sont à filons. Les post-diluviennes sont à couches. Les couches différentes en sont formées de différentes substances. La dernière , ou celle de la base , est toujours de charbon de terre. La première , ou celle du sommet , fournit toujours des fontaines salantes. Elles ne manquent jamais d'aboutir aux montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre , du plomb , du mercure , du fer , de l'argent même , mais en feuille & capillacé ; elles vous en fourniront. Mais elles tromperont votre avidité , si vous vous promettiez d'y trouver de l'or. Elles sont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes , produites par le feu , par l'eau , par une infinité d'accidens divers & récents , ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées , un mélange confus de toutes sortes de substances , tous les caractères du bouleversement & du désordre.

C'est en vain que la nature avoit recelé les métaux précieux dans ces masses les plus dures & les plus compactes. Notre cupidité les a brisées. Encore si nous pouvions dire des hommes employés à ces effroyables travaux , ce que nous en

lisons dans Cassiodore. „ Ils entrent dans les mines indigens ; ils en sortent opulens. Ils jouissent d'une richesse qu'on n'ose leur enlever. Ils sont les seuls dont la fortune ne soit souillée ni par la rapine , ni par la bassesse ”.

Européens , méditez ce que cet écrivain judicieux ajoute. „ Acquérir de l'or en immolant des hommes ; c'est un forfait. L'aller chercher à travers les périls de la mer ; c'est une folie. En amasser par la corruption & les vices ; c'est une lâcheté. Les seuls lucrez qui soient justes , qui soient honnêtes se font sans blesser personne ; & l'on ne possède sans remords que ce qui n'a point été arraché à la prospérité d'autrui ”.

Et vous , vous , pour avoir de l'or , vous avez franchi les mers. Pour avoir de l'or , vous avez envahi les contrées. Pour avoir de l'or , vous en avez massacré la plus grande partie des habitans. Pour avoir de l'or , vous avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés. Pour avoir de l'or , vous avez introduit sur la terre le commerce infâme de l'homme & l'esclavage. Pour avoir de l'or , vous renouvellez tous les jours les mêmes crimes. Puisse la chimère de Lazzaro Moro se réaliser , & les feux souterrains enflammer à la fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis plusieurs siècles.

La malédiction tomberoit d'abord sur les Cordelières ou Andes , qui coupent l'Amérique presque entière dans sa longueur , & dont les différens rameaux s'étendent irrégulièrement dans sa largeur. C'est sur-tout sous la ligne & au Pérou que ces célèbres montagnes impoient par leur majesté. A travers les masses énormes de neige qui couvrent les plus considérables , on démêle aisément qu'elles furent autrefois volcans. Les tourbillons de fumée & de flamme qui sortent encore de quel-

XXV.

Organisation
physique du
Pérou propre

ques-unes ne permettent pas le moindre doute sur ces éruptions. Chimboraco, la plus élevée & qui a près de trois mille deux cens vingt toises au-dessus du niveau de la mer, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. Le Pichincha & le Caracçon, qui ont principalement servi de théâtre aux observations entreprises pour la figure de la terre, n'en ont que deux mille quatre cens trente & deux mille quatre cens soixante-dix ; & c'est-là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inaccessibles les sommets qui avoient plus d'élévation.

Une plaine, qui a depuis trente jusqu'à cinquante lieues de largeur & mille neuf cens quarante-neuf toises au-dessus de l'Océan, sert de base à ces étonnantes montagnes. Des lacs plus ou moins considérables, occupent une partie de ce vaste espace. Celui de Titi-Caca, qui reçoit dix ou douze grandes rivières & beaucoup de petites, a soixante-dix toises de profondeur & quatre-vingts lieues de circonférence. De son sein s'élève une isle où les instituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naissance. Ils la devoient, disoient-ils, au soleil qui leur avoit prescrit d'établir son culte, de tirer les hommes de la barbarie & de leur donner des loix bienfaisantes. Cette fable rendit ce lieu vénérable ; & l'on y éleva un des plus augustes temples qui fussent dans l'empire. Des pèlerins y accouroient en foule des provinces avec des offrandes d'or, d'argent & de pierreries. C'est, dans le pays, une tradition généralement reçue, qu'à l'arrivée des Espagnols, les prêtres & les peuples jetèrent tant de richesses dans les eaux, comme cela venoit de se pratiquer à Cusco, dans une autre lac, six lieues au Sud de cette célèbre capitale. De la plupart des lacs sortent des torrens qui,

avec le tems, ont creusé des gorges d'une profondeur effrayante. A leur sommet sont ordinairement les mines, dans un terrain généralement aride. C'est un peu plus bas que le bled croît, que les troupeaux paissent. Dans le fond sont cultivés le sucre, les fruits & le maïs.

La côte d'une longueur immense, & depuis huit jusqu'à vingt lieues de largeur, qui s'étend de la plaine dont nous venons de parler à la mer, & que nous connoissons sous le nom de vallées; n'est qu'un amas de sables. La solitude & une éternelle stérilité sembloient devoir être le partage de ce sol ingrat.

La nature varie, & varie d'une manière très-remarquable, dans ce terrain si inégal. Les lieux les plus exhaussés sont éternellement couverts de neige. Viennent ensuite des rochers & des sables nus. Au-dessous, on commence à voir quelques mousses. Plus bas est l'icho, plante que l'on brûle, assez semblable au jonc, & qui devient plus longue & plus forte à mesure qu'on descend. Des arbres se montrent enfin, au nombre de trois espèces particulières à ces montagnes & qui toutes annoncent par leur structure & par leur feuillage la rigueur du climat où ils sont nés. Le plus utile de ces arbres est le cassis. Il est pesant, il a de la consistance, il est de durée; & ces avantages le font destiner aux travaux des mines. Ces grands végétaux ne se retrouvent plus sous un ciel plus doux, & ils ne sont remplacés que par un petit nombre d'autres d'une qualité différente. Il n'y en auroit même d'aucune espèce dans les vallées, si l'on n'y en avoit porté qui se sont naturalisés.

Dans cette région, l'air a une influence marquée sur le tempérament des habitans. Ceux des contrées les plus élevées, sont exposés à l'asthme, aux pleurésies, aux fluxions de poitrine & aux rhumatismes. Ces maladies dangereuses pour tous

XXVI.

En quoi
diffèrent les
montagnes,
les plaines &
les vallées
du Pérou.

les individus qu'elles attaquent sont communément mortelles pour quiconque a contracté des maladies vénériennes ou se livre aux liqueurs fortes ; & c'est malheureusement l'état ordinaire de ceux qui sont nés ou que l'avarice a conduits dans ces climats.

Ces calamités n'affligent pas les montagnes inférieures : mais elles sont remplacées par d'autres fléaux encore plus funestes. Les fièvres putrides & intermittentes, inconnues dans les pays dont on vient de parler, y sont habituelles. On les gagne si aisément que les voyageurs craindroient d'approcher des lieux qui en sont infectés. Elles sont souvent si malignes qu'il n'échapperoit pas un seul homme à leur venin, si les habitans n'abandonnoient leurs bourgades pour y retourner, lorsqu'une nouvelle saison les a purifiés. Il n'en étoit pas ainsi au tems des Incas. Mais depuis que les Espagnols ont introduit les cannes à sucre dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficilement, il s'élève des terres humectées que cette culture exige, des vapeurs infectes qui échauffées par les rayons d'un soleil brûlant deviennent mortelles.

Les fièvres tierces & intermittentes ne sont guère moins communes, guère moins opiniâtres dans les vallées que dans les gorges des montagnes : mais elles y sont infiniment moins dangereuses. Les suites n'en sont communément funestes que dans les campagnes où les secours manquent, où les précautions sont négligées.

Une maladie générale dans cette partie du Nouveau-Monde, c'est la petite-vérole qui y fut portée en 1588. Elle n'y est pas habituelle comme en Europe : mais elle y cause par intervalle des ravages inexprimables. Elle attaque indifféremment les blancs, les noirs, les Indiens, les races mélangées. Elle est également meurtrière dans tous les climats. Il faut beaucoup espérer de la pratique
de

de l'inoculation introduite depuis deux ans à Lima & qui sans doute sera bientôt générale.

Il est un autre fléau auquel l'esprit humain ne trouvera jamais de remède. Les tremblemens de terre, si rares ailleurs que les générations se succèdent souvent sans en voir un seul, sont si ordinaires dans le Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter, comme une suite d'époques d'autant plus mémorables que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence.

Ce phénomène, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancement. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers : soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & la faculté de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asyle contre la chute de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inattendue : tout se réu-

nit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

La diversité des aspects sous lesquels les volcans se sont présentés à un de nos observateurs les plus infatigables & les plus intelligens, lui a désigné différentes époques, séparées les unes des autres par des intervalles de tems si considérables, que la formation première de notre demeure en est renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la première de ces époques, les volcans jettent de leurs sommets du feu, de la fumée, des cendres, & versent de leurs flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la seconde, ils sont éteints, ils le sont tous, & ne présentent qu'une vaste chaudière. A la troisième, l'air, la pluie, les vents, le froid, la chaux ont détruit la chaudière ou le cratér, & il ne reste qu'un monticule. A la quatrième, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espèce de culot, qui, miné par le tems, ne laisse plus que la place où la montagne & le volcan ont existé, & cet état est une cinquième époque. Du centre de cette place s'étendent au loin des chauffées de lave, & ces chauffées, ou entières, ou brisées, ou réduites à des fragmens isolés, sont encore autant d'autres époques, entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siècles, tant de milliers de siècles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n'est point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui succède dans la nature. Et le principe que de rien, il ne se fait rien; & la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontre que rien, ne se réduit à rien, semblent nous annoncer une

éternité qui a précédé, une éternité qui suivra, & la co-existence du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Le climat offre des singularités très-remarquables dans le haut Pérou. On y éprouve le même jour, quelquefois à la même heure, & toujours dans un espace très-borné, la température des Zones les plus opposées. Ceux qui s'y rendent des vallées, sont percés en arrivant d'un froid rigoureux, dont, ni le feu, ni l'action, ni les vêtements ne peuvent les garantir; mais dont l'impression cesse d'être désagréable, après un séjour d'un mois ou de trois semaines. Les symptômes du mal de mer tourmentent les voyageurs qui y paroissent pour la première fois; avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auroient eu à souffrir sur l'océan. Cependant, quelle qu'en soit la raison, on n'est pas exposé à cet accident partout; & aucun des astronomes qui mesurèrent la figure de la terre sur les montagnes de Quito n'en fut attaqué.

Dans les vallées, on est autant ou plus étonné. Quoique très-près de l'équateur, ce pays jouit d'une délicieuse température. Les quatre saisons de l'année y sont sensibles, sans qu'aucune puisse passer pour incommode. Celle de l'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils ont passé. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossières ne s'élèvent régulièrement que vers le midi; mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que ces rayons, qui quelquefois se montrent; ne puissent adoucir le froid que très-légèrement.

Quelle que soit la raison d'un hiver si constant

sous la Zone Torride, il est certain qu'il ne pleut jamais ou qu'il ne pleut que tous les deux ou trois ans dans le bas Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomène si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y règne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles ? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élèvent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles.

Il faudroit pourtant des pluies, & des pluies journalières, pour communiquer quelque fertilité aux côtes qui s'étendent depuis Tombès jusqu'à Lima, c'est-à-dire dans un espace de deux cens soixante-quatre lieues. Les sables en sont si généralement arides, qu'on n'y voit pas même une herbe ; excepté dans les parties qu'il est possible d'arroser, & cette facilité n'est pas ordinaire. Il n'y a pas une seule source dans le bas Pérou ; les rivières n'y sont pas communes ; & celles qu'on y voit n'ont la plupart de l'eau que six ou sept mois de l'année. Ce sont des torrens qui sortent des lacs, plus ou moins grands, formés dans les Cordelières, qui ne parcourent qu'un court espace & qui tarissent durant l'été. Du tems des Incas, ces précieuses eaux étoient recueillies avec soin, & par le secours de divers canaux, répandues sur une assez grande superficie qu'elles fertilisoient. Les Espagnols ont profité de ces travaux. Leurs bourgades & leurs villes ont remplacé les cabanes des Indiens qui, peut-être, par cette raison, sont en moindre nombre dans le bas Pérou que sur les montagnes. Les vallées qui, de la capitale de l'empire, conduisent au Chili, ont une grande res-

semblance avec celles dont on vient de parler ; cependant en quelques endroits elles se refusent moins obstinément à la culture.

Malgré les désordres de son organisation physique, la région qui nous occupe avoit vu se former dans son sein un empire florissant. On ne sauroit guère révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises ; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine politique, ne supposent-ils pas une population considérable, pour nourrir des productions de la terre une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas ?

Par quelle fatalité, le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert ? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du Sud, brigands, sans naissance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un système d'oppression plus pesant & plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable. Aussi les naturels du pays se dégoûtèrent-ils de l'état social & des fatigues qu'il entraîne. Ils persévèrent dans ces dispositions fâcheuses, & ne se donneroient même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitans d'une communauté, hommes, femmes, en-

XXVII.

Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, sont tombés dans l'abrutissement.

181 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

sans, se réunissent tous pour labourer, pour ense-
mencer un champ. Ces travaux, interrompus à
chaque moment par des danses & par des festins, se
font au son de divers instrumens. La même négli-
gence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte
du maïs & des autres grains. Ces peuples ne mon-
trent pas plus d'ardeur pour se procurer des vête-
mens. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur
esprit, un esprit plus convenable au bien de l'em-
pire. L'autorité a été impuissante contre des usages
que la tyrannie avoit fait naître, que ses injustices
entretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens sans excep-
tion, sont un exemple de ce profond abrutissement
où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont
tombés dans une indifférence stupide & univer-
selle. Eh, que pourroit aimer un peuple dont la
religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus
avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de
gloire ! Les richesses que la nature a semées sous
leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même
insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que
l'on veut, sans chagrin ni préférence, serfs ou caci-
ques, l'objet de la considération ou de la risée
publique. Tous les ressorts de leur ame sont bri-
sés. Celui de la crainte même est souvent sans
effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie.
Ils s'enivrent & ils dansent : voilà tous leurs plai-
sirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs.
La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas
faim*, disent-ils à qui veut les payer pour travailler.

Le vuide qui s'étoit fait dans la population du Pé-
rou, & l'inertie de ce qui y étoit resté d'hommes,
déterminèrent les conquérans à l'introduction d'une
race étrangère : mais ce supplément imaginé par
un raffinement de la barbarie Européenne, fut plus
nuisible à l'Afrique, qu'utile au pays des Incas.
L'avarice ne retira pas de ces nouveaux esclaves

tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes sur les vertus & sur les vices, sur l'industrie & sur la paresse, sur les bons & sur les mauvais projets, sur la liberté de commettre des vexations & sur la facilité à s'y soustraire : le gouvernement fit un monopole de ce vil commerce. Il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur destination par des climats mal-sains & des mers immenses, soutenir la dépense de plusieurs entrepôts fort chers. Cependant cette espèce d'hommes se multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre ; & voici pourquoi.

Au tems des premières conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Incas avoit une plus grande réputation de richesse que la Nouvelle-Espagne ; & il en sortit en effet plus de trésors pendant un demi-siècle. La passion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'espérance de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils se fixèrent la plupart dans la colonie. La douceur du climat & la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs sur une grande indépendance dans une région si éloignée de la métropole.

Il faut voir à quel degré de prospérité s'est élevé le Pérou, par les travaux réunis de tant de races différentes.

XXVIII.
En quel état
est maintenant le Pérou.

La côte immense, qui s'étend depuis Panama jusqu'à Tombès, & qui, en 1718, fut détachée du Pérou pour être incorporée au nouveau royaume, est une des plus misérables régions du globe. Des marais vastes & nombreux en occupent une

grande partie Ce qu'ils ne couvrent pas est inondé durant plus de six mois chaque année par des pluies qui tombent en torrens. Du sein de ces eaux croupissantes & mal saines s'élèvent des forêts aussi anciennes que le monde, & tellement embarrassées de lianes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne sauroit y pénétrer. Des brouillards épais & fréquens jettent un voile obscur sur ces hideuses campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémisphère ne sauroit croître dans ce sol ingrat, & celles même du nouveau n'y prospèrent guère. Aussi n'y voit-on qu'un très-petit nombre de sauvages la plupart errans, & si peu d'Espagnols, qu'on pourroit presque dire qu'il n'y en a point. La côte est heureusement terminée par le golfe de Guayaquil, où la nature est moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever, en 1533, la seconde ville que les Espagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laissèrent pas subsister long-tems ce monument érigé contre leur liberté : mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choisie, qu'on le plaça. La croupe d'une montagne éloignée de la rivière de cinq à six cents toises, fut préférée. Les besoins du commerce déterminèrent dans la suite les négocians à former leurs habitations sur la rive même. L'espace qui les séparoit de leur première demeure a été occupé successivement ; & aujourd'hui les deux quartiers sont entièrement réunis. Dans la ville basse & dans la ville haute, les maisons sont généralement en bois. Autrefois, toutes étoient couvertes de chaume. Il dispaçoit peu-à-peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce règlement nécessaire pour prévenir les accidens du feu si ordinaires dans ces climats. Guayaquil étoit naguère un lieu absolument ouvert. Il est maintenant sous

la protection de trois forts gardés seulement par ses habitans. Ce sont de grosses poutres disposées en palissades. Sur ce sol toujours humide & submergé une grande partie de l'année, du bois que l'eau ne pourrit jamais, est préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'est une particularité aujourd'hui connue, que sur la côte de Guayaquil, aussi-bien que sur celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manières. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille, & en le comprimant, lui font rendre sa liqueur. On répète cette opération jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faisoit le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveler.

On ne connoît point de couleur qui puisse être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Ce n'est guère qu'un objet de curiosité : mais Guayaquil fournit aux provinces voisines des bœufs,

des mulets, du sel, du poisson. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique & à l'Europe. C'est le chantier universel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit plus riche en mûres & en bois de construction. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chili & du Guatemala.

Cette ville est l'entrepôt nécessaire de tout le commerce que le bas Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandises que ces contrées échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'île de Puna, à six ou sept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieues dans le fleuve jusqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population est de vingt mille âmes, n'a que de l'aïssance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont insupportables toute l'année; où les pluies sont continuelles pendant six mois, où des insectes dégoûtans & dangereux ne laissent pas un instant de tranquillité; où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées; où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue: un tel climat n'est guère propre à fixer ses habitans. Aussi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté & dans la mollesse.

En quittant le territoire de Guayaquil, on entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cents lieues d'une côte, semées d'un grand nombre de mauvaises rades parmi lesquelles un

heureux hasard a placé un ou deux assez bons ports. Dans tout ce vaste espace, il n'y a pas la trace d'un seul chemin; & il faut le parcourir sur des mules pendant la nuit, parce que la réverbération du soleil en rend les sables impraticables durant le jour. A des distances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Pisco, de Nasca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica, & dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom : Truxillo, qui a neuf mille habitans, Arequipa qui en a quarante mille & Lima qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établissemens ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale, & par-tout où les eaux pouvoient fertiliser un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat & la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment & du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée; & on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du sucre, de l'olivier & de la vigne. La chèvre y a beaucoup réussi; mais la brebis a dégénéré, & sa toison est extrêmement grossière. Dans toutes les vallées, il n'y a qu'une mine; & c'est celle de Huantajaha.

Dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, est Cusco, bâtie par le premier des Incas, dans un rocher fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade qui, avec le tems devint une cité considérable qu'on divisa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'empire. Chaque peuple avoit la liberté de suivre ses anciens usages : mais tous devoient adorer l'astre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la

majesté, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du soleil lui-même ne pouvoit être distingué des autres bâtimens publics ou particuliers que par son étendue & par l'abondance des métaux prodigués pour son ornement.

Au Nord de cette capitale étoit une espèce de citadelle, élevée avec beaucoup de soin, de travail & de dépense. Les Espagnols parlèrent long-tems de ce monument de l'industrie Péruvienne avec une admiration qui subjuga l'Europe entière. Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a disparu. On s'est enfin convaincu que cette fortification n'avoit guère d'autre supériorité sur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été construite avec des pierres plus considérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maisons de campagne des grands & des Incas, dans la salubre & délicieuse vallée d'Yucal. C'est-là qu'on alloit rétablir sa santé ou se délasser des fatigues du gouvernement.

Après la conquête, la place ne conserva guère que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations, qui jette successivement sur tous les points du globe la lumière des arts & les ténèbres de l'ignorance ; qui transporte les hommes & les opinions, comme les vents & les courans poussent les productions marines sur les côtes : cette impénétrable & bizarre destinée voulut que des Européens avec tout le cortège de nos crimes, que des moines avec tous les préjugés de leur croyance, vinssent regner & dormir dans ces murs où les vertueux Incas faisoient depuis si long-temps le bonheur des hommes & où le soleil étoit

si solennellement adoré. Qui peut donc prévoir quelle race & quel culte s'élèveront un jour sur les débris de nos royaumes & de nos autels ? Cusco compte sous ses nouveaux maîtres vingt-six mille habitans.

Au milieu des montagnes se voient encore quelques autres villes : Chupuisaca ou la Plata qui a treize mille ames ; Potosi , vingt-cinq mille ; Oropesa , dix-sept mille ; la Paz , vingt mille ; Guancavelica , huit mille ; Huamanga , dix-huit mille cinq cens.

Mais , qu'on le remarque bien , aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un terroir fertile , des moissons abondantes , des pâturages excellens , un climat doux & sain , toutes les commodités de la vie. Ces lieux , si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans , n'attirèrent pas un seul regard. Bientôt ils ne présentèrent que le tableau déplorable d'un désert affreux , & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue du désordre ne déplait pas toujours ; elle étonne quelquefois : celle de la destruction afflige. Le voyageur conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées , ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations , en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire , au fanatisme des conquêtes , mais à la stupide & vile cupidité de l'argent , qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or qui n'avoit égard , ni aux subsistances , ni à la sûreté , ni à la politique , décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus ; plusieurs sont tombés , & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte , la progression , la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égarait moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guère vécu jusqu'alors que de maïs , de fruits & de légumes , où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines , étoient plus variées. La chicha étoit la plus commune. C'est du maïs trempé dans l'eau , & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil , puis un peu rôtir & enfin moudre. La farine bien pétrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours , & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boisson qui , prise avec peu de modération , enivre infailliblement , est de ne pouvoir pas se conserver plus de sept ou huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur.

Toutes les cultures établies dans l'empire avoient uniquement pour but les premiers besoins. Il n'y avoit pour la volupté que la seule coca. C'est un arbrisseau qui se ramifie beaucoup & ne s'élève guère au-dessus de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont alternes , ovales , entières , marquées dans leur longueur de trois nervures , dont deux sont peu apparentes. Les fleurs ramassées en bouquets le long des tiges , sont petites , composées d'un calice à cinq divisions , de cinq pétales garnis à leur base d'une écaille. Le pistil entouré de dix étamines & surmonté de trois styles se change en une petite baie rougeâtre , oblongue qui , en se séchant , devient triangulaire & contient un noyau rempli d'une seule amande.

La feuille de la coca faisoit les délices des Péruviens. Ils la mâchoient après l'avoir mêlée avec une terre d'un gris blanc & de nature savonneuse qu'ils nommoient *tocera*. C'étoit , dans leur opinion , un des plus salutaires restaurans qu'ils pus-

sent prendre. Leur goût pour le coca a si peu varié que si elle venoit à manquer à ceux d'entre eux qui sont enterrés dans les mines, ils cesseroient de travailler, quelques rigueurs qu'on pût employer pour les y contraindre.

Les conquérans ne s'accommodèrent, ni de la nourriture, ni des boissens du peuple vaincu. Ils naturalisèrent librement & avec succès tous les grains, tous les fruits, tous les quadrupèdes de l'ancien hémisphère dans le nouveau. La métropole, qui s'étoit proposée de fournir à sa colonie des vins, des huiles, des eaux-de-vie, voulut d'abord interdire la culture de la vigne & de l'olivier : mais on ne tarda pas à comprendre qu'il seroit impossible de faire passer régulièrement au Pérou des objets sujets à tant d'accidens & d'un si gros volume ; & il fut permis de les y multiplier autant que le climat & les besoins les comporteroient.

Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds & longs de cinq ou six : mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé & les lèvres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arrière qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-

XXIX.

Particularités sur le lama, le paco, le guanaco & la vigogne.

lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs ; ils sont quelquefois un jour entier à gémir sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainli, plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvemens & les sensations les plus libres perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits & communément un seul qui suit la mère en naissant. Son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans, il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit & finit vers quinze.

On emploie les lamas comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave & ferme, faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux ; descendant des ravines & gravissant des rochers où les hommes ne sauroient les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux, mesurés & flegmatiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces :

forces : mais quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix , il est inutile de les harceler ou de les frapper : ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne se défendent , ni des pieds , ni des dents ; & dans la fureur de l'indignation , ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama , ce que l'âne est au cheval , une espèce succursale plus petite , avec des jambes plus courtes , un mufle plus ramassé ; mais du même naturel , des mêmes mœurs , du même tempéramment que le lama. Fait , comme lui , à porter des fardeaux ; plus obstiné dans ses caprices , peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme , que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit pour leur nourriture & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Du tems des incas , les peuples montroient un grand attachement pour ces animaux utiles , & cette bienveillance s'est perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour lesquels ils sont propres , les Péruviens assemblent leurs parens , leurs amis , leurs voisins. Aussi-tôt que l'assemblée est formée , commencent des danses & des festins qui durent deux jours & deux nuits. De tems en tems , les convives vont rendre visite aux lamas & aux pacos , leur tiennent des discours pleins de sentiment , & leur prodiguent toutes les tendresses qu'on feroit à la personne la plus chérie. On commence ensuite à s'en servir : mais sans les dépouiller des rubans & des bandelettes dont on avoit paré leur tête.

Parmi les lamas , il y a une espèce sauvage qu'on nomme guanacos , plus forts , plus vifs & plus légers que les lamas domestiques , courant comme

le cerf, grimpant comme le chamols, couvert d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupes, quelquefois de deux ou trois cens. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, séjournent au-dessus de la ligne de neige; vigoureux & nombreux dans les hauteurs des Cordelières; chétifs & rares au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, ni les chiens, ni les chasseurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espèce sauvage de pacos, se plaisent encore plus dans le froid & sur les montagnes. Elles sont si timides que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent & les poussent dans des défilés, à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge sur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées & serrées l'une contre l'autre, se laissant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui, plus hardi, saute par-dessus les cordes, elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique Méridionale & sur-tout aux plus hautes Cordelières, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe; mais ils y ont tous péri. Sans penser que ces animaux au Pérou même cherchoient le plus grand froid, les Espagnols les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces espèces auroient peut-être réussi sur les Alpes ou les Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui

Nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas & des pacos peut être mangée quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert aux Indiens de chaussure, aux Espagnols pour des harnois. Il est possible aussi de se nourrir du guanaco : mais la vigogne n'est recherchée que pour sa toison & pour les bezoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale. Celle du lama & du paco, qui sont domestiques, est fort inférieure à celle du guanaco & sur-tout à celle de la vigogne. On trouve même une grande différence dans la laine du même animal. Celle du dos est communément d'un blond clair & de qualité médiocre ; sous le ventre, elle est blanche & fine ; blanche & grossière dans les cuisses. Son prix, en Espagne, est depuis quatre jusqu'à neuf francs la livre pesant, selon sa qualité.

Ces toisons étoient utilement employées au Pérou, avant que l'empire eût subi un joug étranger. Cusco en fabriquoit, pour l'usage de la cour, des tapisseries ornées de fleurs, d'oiseaux, d'arbres assez bien imités. Elles servoient ailleurs à faire des mantes qui couvroient une chemise de coton. On les retroussait pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent : leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux couronnées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton assez fine & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tissée de filamens d'écorce d'arbre, qui couvroit, dans les deux sexes, ce que la pudeur défend de montrer.

La fierté & les habitudes des conquérans, qui leur rendoient généralement incommodes ou méprisables tous les usages établis dans les contrées qui servoient de théâtre à leur avarice ou à leur fureur, ne leur permirent pas d'adopter l'habillement des Péruviens. Ils demandèrent à l'Europe tout ce qu'elle possédoit de plus fini, de plus magnifique en toiles & en étoffes. Avec le tems, les trésors qu'on avoit d'abord pillés s'épuisèrent; & il ne fut plus possible d'en obtenir de nouveaux qu'en faisant de grandes avances & en se livrant à des travaux d'une utilité douteuse. Alors, les profusions diminuèrent. Les anciennes fabriques de coton, que l'oppression avoit réduites à presque rien, reprirent quelque vigueur. Il s'en éleva d'un autre genre; & leur nombre a augmenté successivement.

Avec la laine de vigogne, on fabrique, dans plusieurs provinces, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Cette laine, mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, sert à faire des tapis & des draps passables. Cette dernière seule est convertie en serges & en d'autres étoffes grossières.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. De ces trois grandes villes partent tous les bijoux & tous les diamans, toute la vaisselle des particuliers & toute l'argenterie des églises. Ces ouvrages sont grossièrement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne retrouve guère plus de goût & de perfection dans les galons, dans les broderies, dans les dentelles qui sortent des mêmes ateliers.

D'autres mains s'exercent à dorer les cuirs, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer quelques figures sur des marbres trouvés depuis peu à Chénca, ou sur des toiles de lin venues de l'ancien hémis-

phère. Ces productions d'un art imparfait servent à la décoration des maisons, des palais, des temples. Le dessin n'en est pas absolument mauvais ; mais les couleurs manquent de vérité & ne sont pas durables. Cette industrie appartient presque exclusivement aux Indiens fixés à Cusco, & moins opprimés, moins abrutis sur ce théâtre de leur première gloire que dans tout le reste de l'empire. Si ces Américains, à qui la nature a refusé l'esprit d'invention, mais qui savent imiter, avoient eu d'excellens modèles & des maîtres habiles, ils seroient devenus du moins de bons copistes. On porta à Rome, sur la fin du siècle dernier, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jaques, où les connoisseurs trouvèrent du génie.

Ici, j'entends des murmures. On me dit quel intérêt veux-tu que je prenne à ces vains détails dont tu m'importunes depuis si long-tems ? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux* Qui que tu sois qui m'interpelles ainsi, homme avare, homme sans goût, qui, transporté au Mexique, & au Pérou, n'étudierois ni les mœurs, ni les usages, qui ne daignerois pas jeter un coup-d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons & sur les insectes ; mais qui demanderois où sont les mines d'or ? où sont les ateliers où l'on travaille l'or ? je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces Européens dans ces riches & malheureuses contrées ; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même ame qu'eux. Hé bien, descends dans ces mines ; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi ; & si tu en remontes, connois du moins

118 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes ; puisse-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords. Que l'or change de couleur, & que tes yeux ne le voient que teint de sang.

XXX.
Description
des mines du
Pérou & spécialement le
celles de platine & de
mercure.

On trouve dans le pays des Incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas & des pacos destinés à les distribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'océan. Ce sel est de couleur violette & a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu, ni au poids, ni à la mesure, mais en pierres dont le volume est à-peu-près égal.

Une nouvelle matière a été découverte depuis peu dans ces régions : c'est la platine, ainsi appelée du mot Espagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent.

C'est une substance métallique qui jusqu'ici n'a été apportée du Nouveau-Monde dans l'ancien, que sous la forme de petits graviers anguleux, triangulaires & fort irréguliers, comme de la grosse limaille de fer. Sa couleur est d'un blanc moyen, entre la blancheur de l'argent & celle du fer, ayant un peu le gras du plomb.

M. Ulloa est le premier qui ait parlé de la platine, dans la relation qu'il publia en 1748, d'un long voyage qu'il venoit de faire au Pérou. Il apprit à l'Europe que cette substance extraordinaire, & qu'on doit regarder comme un huitième métal, venoit des mines d'or de l'Amérique, & se trouvoit en particulier dans celles du nouveau royaume.

L'année suivante Wood, métallurgiste Anglois, en apporta quelques échantillons de la Jamaïque dans la Grande Bretagne. Il les avoit reçus huit

ou neuf ans auparavant de Carthagène , & les avoit soumis , avant personne , à des expériences.

De très-habiles chymistes se sont occupés depuis d'expériences & de recherches sur la platine ; en Angleterre , M. Lewis ; en Suède , M. Scheffer ; en Prusse , M. Margraff ; enfin , en France MM. Macquer , Beaumé de Buffon , de Morveau , de Sickengen , de Milly. Les travaux réunis de ces différens chymistes ont tellement avancé nos connoissances sur cet objet , qu'on ne craint pas de dire , qu'il est peu de substances métalliques qui nous soient aujourd'hui mieux connues que la platine. Celle qui nous arrive en France n'est jamais absolument pure. Elle est communément mêlée avec une quantité assez considérable d'un petit sable noir , aussi attirable à l'aimant que le meilleur fer , mais qui est insoluble dans les acides , & qui se fond avec beaucoup de difficulté. Enfin on y remarque quelquefois des parcelles d'or très-fines.

Ce mélange , à-peu-près constant , de la platine brute avec l'or & avec le fer , avoit fait soupçonner qu'elle pouvoit bien n'être autre chose qu'un alliage de ces deux métaux ; & en effet , en fondant ensemble de l'or & du fer , ou mieux encore de l'or & du sable magnétique , semblable à celui qui se trouve mêlé avec la platine , on obtient un alliage qui a quelques rapports apparens avec cette substance métallique : mais un examen plus approfondi semble avoir détruit cette opinion , & les expériences de MM. Macquer & Beaumé , & sur-tout celles de M. le baron de Sickengen , paroissent avoir démontré , que la platine est un métal particulier , qui n'est formé de la combinaison d'aucun autre , & qui a des qualités qui lui sont propres.

Le peu de connoissances que les chymistes ont eues jusqu'ici de l'histoire naturelle de la platine ,

& la petite quantité qu'ils en ont eue en leur possession, ne leur a pas permis d'y appliquer encore en grand les travaux de la métallurgie : mais les méthodes qu'ils ont données, & celles sur-tout dont on est redevable à M. le baron de Sicken-gen, sont suffisantes pour l'exactitude chymique. Il ne reste plus qu'à les rendre plus simples & moins dispendieuses.

La première opération à faire sur la platine, consiste à en séparer l'or, le fer & le sable magnétique, avec lequel elle est unie. Pour remplir cet objet, on la dissout à l'aide d'un peu de chaleur dans une eau régale, formée d'à-peu-près parties égales d'acide nitreux & d'acide marin. Le sable qui est insoluble, reste au fond du vase où l'on opère, & en transvasant la liqueur, on a une dissolution qui contient de l'or, du fer & de la platine. Pour opérer d'abord la séparation de l'or, on ajoute à la dissolution une petite portion de vitriol de fer. Aussi-tôt l'or se précipite, mais il n'en est pas de même de la platine qui continue à demeurer unie au dissolvant. Enfin pour se débarrasser du fer, on verse goutte à goutte dans la même liqueur, de l'alkali qui a été préalablement calciné avec du sang de bœuf. Aussi-tôt le fer se précipite sous la couleur de bleu de Prusse, & il ne reste plus dans la dissolution que de la platine parfaitement pure, combinée avec l'eau régale.

La platine ainsi purifiée, il ne s'agit plus que de la séparer de son dissolvant, & c'est à quoi on parvient par l'addition du sel ammoniac. Ce sel précipite la platine sous couleur jaune, & ce précipité traité à grand feu se ramollit & se fond même ; & en le forgeant sous le marteau, on en obtient de la platine très-pure & très-malléable. Il paroît d'après ce qu'on a pu recueillir du mémoire de M. le baron de Sickengen, qui

été communiqué à l'académie des sciences, mais qui n'a point encore été publié, que la platine brute, traitée seule & chauffée à grand feu, se ramollit assez pour pouvoir être forgée & mise en barreaux; & cette circonstance indique tout naturellement la marche qu'il y auroit à suivre pour la traiter dans les travaux en grand.

Le métal qu'on obtient par ces différens procédés, est à-peu-près de la même pesanteur spécifique que l'or; il est d'une couleur qui tient le milieu entre celle du fer & de l'argent; il est susceptible de se forger, de s'étendre en lames minces, de se filer, mais il n'est pas à beaucoup près aussi ductile que l'or, & le fil qu'on en obtient n'est pas, à diamètre égal, en état de supporter un poids aussi fort sans se rompre. Dissous dans de l'eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes; & M. le comte de Milly est parvenu à varier tellement ces précipités, qu'il a fait exécuter un tableau dans lequel il n'entroit presque uniquement que de la platine.

L'or est susceptible de s'allier avec tous les métaux, & la platine a comme lui cette propriété: mais lorsqu'elle entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, elle le rend cassant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur & compacte, susceptible de prendre le plus beau poli, qui ne se ternit point à l'air, & qui seroit en conséquence très-propre à faire des miroirs de télescope.

Il ne paroît pas que le mercure ait aucune action sur la platine, M. Levis avoit proposé en conséquence l'amalgame avec le mercure, comme un moyen propre à la séparer d'avec l'or auquel elle pouvoit avoir été unie: mais ce moyen a été regardé par les chimistes modernes comme incertain & fautive; & il existe aujourd'hui des métho-

des plus sûres. Telles sont celles dont on a parlé au commencement de cet article.

Ce nouveau métal présente des propriétés infiniment intéressantes pour la société. Il n'est attaqué par aucun acide simple, ni par aucun dissolvant connu, si ce n'est par l'eau régale; il n'est point susceptible de se ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille; il réunit à la fixité de l'or & à la propriété qu'il a d'être indestructible, une dureté presque égale à celle du fer, une infusibilité beaucoup plus grande. Enfin on ne peut se refuser de conclure, en considérant tous les avantages de la platine, que ce métal mérite au moins, par sa supériorité sur tous les autres, de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis si long-tems.

Il seroit à désirer sans doute, qu'un métal aussi précieux pût devenir commun, & qu'on pût l'employer pour les ustensiles de cuisine, dans les arts & dans les laboratoires de chymie. Il réuniroit tous les avantages des vaisseaux de verre, de porcelaine & de grès, sans en avoir la fragilité. Un préjugé du ministère Espagnol, & qui a été long-tems celui de tous les chymistes, nous prive de cet avantage. On s'est persuadé que la platine pouvoit s'allier avec l'or, de manière à ne pouvoir en être séparée par aucun moyen, & en conséquence on a cru devoir interdire l'extraction & le transport d'une substance qui pouvoit fournir des armes dangereuses à la cupidité. Mais aujourd'hui qu'on connoît des moyens aussi simples & aussi faciles de séparer l'or d'avec la platine, que de séparer l'argent d'avec l'or; aujourd'hui que les chymistes nous ont appris que lorsque ces deux métaux sont dissous dans l'eau régale, on peut précipiter l'or par l'addition du vitriol de mars, ou la platine par l'addition du sel ammoniac, & que dans les deux cas, ces

deux métaux sont parfaitement séparés ; enfin , aujourd'hui que ceux qui gouvernent les nations ont des moyens faciles pour s'éclairer en consultant les académies , on ne peut douter que le gouvernement Espagnol ne s'empresse de tirer parti d'une richesse dont il paroît jusqu'ici qu'il est le seul possesseur , & dont il peut faire un usage utile pour sa nation & pour la société toute entière.

Hors une seule , la nature n'a point formé des mines d'or & d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les grosses masses de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois , y ont été transportées par des embrâsemens souterrains , des volcans , des tremblemens de terre ; par les révolutions que l'Amérique a essuyées , essuie encore tous les jours. Ces masses détachées s'offrent aussi de tems en tems ailleurs. Vers l'an 1730 , on trouva , non loin de la ville de la Paz , un morceau d'or qui pesoit quatre-vingt-dix marcs. C'étoit un composé de six différentes espèces de ce précieux métal , depuis dix-huit jusqu'à vingt-trois karats & demi. On ne voit que peu de mines & de bas-aloï dans les monticules voisins de la mer. C'est seulement dans les lieux très-froids & très-élevés qu'elles sont riches & multipliées.

Sans avoir des monnoies , les Péruviens connoissoient l'emploi de l'or & de l'argent qu'ils réduisoient en bijoux , ou même en vases. Les torrens & les rivières leur fournissoient le premier de ces métaux ; mais pour se procurer le second , il falloit plus de travail & plus d'industrie. Le plus souvent on ouvroit la terre , mais jamais si profondément que les travailleurs ne pussent jeter eux-mêmes le minéral sur les bords de la fosse qu'ils avoient creusée , ou du moins l'y faire arriver , en le transmettant de main en main. Quelquefois aussi on perçoit le flanc des montagnes , & l'on

suivoit, dans un espace toujours très-peu étendu, les différentes veines que la fortune pouvoit offrir. C'étoit par le moyen du feu qu'étoient fondus les deux métaux, qu'ils étoient dégagés des matières étrangères qui s'y trouvoient mêlées. Des fourneaux, où un courant d'air remplissoit la fonction du soufflet, entièrement inconnu dans ces régions, servoient à cette opération difficile.

Porco, peu éloigné du lieu où un des lieutenans de Pizarre fonda, en 1539, la ville de la Plata, Porco étoit de toutes les mines que les Incas faisoient travailler, la plus abondante & la plus connue. Ce fut aussi la première que les Espagnols exploitèrent après la conquête. Une infinité d'autres ne tardèrent pas à suivre.

Toutes, sans exception, toutes se trouvèrent d'une exploitation très-dispendieuse. La nature les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les soutiens de la vie, qu'il faut faire arriver avec de grands frais à travers des déserts immenses. Ces difficultés ont été surmontées, le sont encore, avec plus ou moins de succès.

Plusieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées successivement. Leur produit, quoique égal à celui des premiers tems, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses qu'il falloit faire pour l'obtenir. Cette révolution est réservée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avoient donné de fausses espérances. De ce nombre a été celle d'Ucantaya, découverte en 1703, soixante lieues au Sud-Est de Cusco. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent presque massif, qui rendit d'abord beaucoup, mais qui fut bientôt épuisée.

Des mines très-riches ont été négligées, parce que les eaux s'en étoient emparées. La disposition

du terrain qui, du sommet des Cordelières, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal s'est trouvé quelquefois sans remède; d'autres fois on l'a réparé; le plus souvent il s'est perpétué, faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens sages ne tardèrent pas à se décider pour celles d'argent, généralement plus suivies, plus égales, & par conséquent moins trompeuses. Plusieurs des premières sont cependant encore exploitées. Des succès assez suivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracaua, de Fipoani, de Cachabamba comme les plus riches.

Entre celles d'argent qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huan-tajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iquey-que. En creusant cinq à six pieds dans la plaine, on trouve souvent des masses détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mélange confus de gravier & de sable, & qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers de leur pesanteur. Quelquefois, il y en a de si considérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la cour d'Espagne, l'une de cent soixante-quinze livres, & l'autre de trois cens soixante-quinze. Dans les montagnes, le métal est en filon & de deux espèces. Celle que dans la contrée on nomme *barra* se coupe comme le roc, & prend la route de Lima où elle est travaillée. Elle donne le plus souvent une, deux, trois, quatre & jusqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre. L'autre est purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ses quintaux ne produisent pas un marc d'argent, elle est jetée dans les décombres. Ce mépris vient de l'excessive

cherté des vivres ; de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues , de la nécessité d'aller moudre le minerai à une distance très-considérable.

A trente lieues Nord-Est d'Arequipa , est Cayloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement ; on ne cessa jamais de les exploiter , & leur abondance est toujours la même.

Celles du Potosi furent trouvées en 1545. Un Indien , nommé Hualpa , qui poursuivoit des chevreuils , saisit , dit-on , pour escalader des rocs escarpés , un arbrisseau dont les racines se détachèrent & laissèrent appercevoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en servit pour ses usages , & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son concitoyen Guanca , auquel il avoua son secret. Les deux amis ne furent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillèrent ; & l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel , Espagnol établi dans le voisinage.

Cette connoissance échauffa rapidement les esprits. Plusieurs mines furent aussi-tôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône , une lieue de circonférence , cinq à six cents toises d'élévation , & la couleur d'un rouge obscur. Avec le tems , une montagne moins considérable & qui sort de la première , fut également & aussi heureusement fouillée. Les trésors qu'on tiroit de l'une & de l'autre furent l'origine d'une des plus grandes & des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe , la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'aussi riches mines que celles du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enrégistré & qui s'écoula en fraude , le quint du gouvernement , depuis 1545 jusqu'en

1564, monta à 36,450,000 l. chaque année. Mais cette prodigieuse abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 jusqu'en 1585, le quint annuel ne fut que de 15,187,489 liv. 4 s. Depuis 1585 jusqu'en 1624, de 12,149,994 l. 12 s. Depuis 1624 jusqu'en 1633, de 6,074,997 l. 6 s. Depuis cette dernière époque, le produit de ces mines a si sensiblement diminué, qu'en 1763 le quint du roi ne passa pas 1,364,682 l. 12 sols.

Dans les premiers tems, chaque quintal de minerais donnoit cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minerais ne produisent plus que deux livres d'argent. C'est un, au lieu de douze cens cinquante.

Pour peu que cette dégradation augmente, on fera forcé de renoncer à cette source de richesses. Il est même vraisemblable que cet événement seroit déjà arrivé si, au Potosi, la mine n'étoit si tendre, si les eaux n'étoient si favorablement disposées pour la moudre, que les dépenses y sont infiniment moindres que par-tout ailleurs.

Mais pendant que les mines du Potosi voyoient s'éclipser graduellement leur éclat, s'élevoient non loin d'elles à une grande réputation celles d'Ouro. Leur prospérité augmentoit même, lorsque les eaux s'emparèrent des plus abondantes. Au tems où nous écrivons, on n'a pas encore réussi à les saigner, & tant de trésors restent toujours submergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand désastre, ne sont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe de Austria de Gruro, bâtie dans ce canton autrefois si célèbre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'Ouest de la Plata, dans le district de Carangas. Cependant ceux que le hasard avoit attirés à Turco furent constamment les plus heureux, parce que cette montagne leur

offrit toujours un minéral incorporé ou comme fondu dans la pierre, & par conséquent plus riche que tous les autres.

Dans le diocèse de la Paz & assez près de la petite ville de Puno, Joseph Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca-Cota. Elle étoit si abondante qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours à leur profit, sans peser & sans mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main. Ils se chargèrent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils traits seroient capables d'affaiblir dans les ames le penchant à la bienfaisance, & mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo étoit en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-tems cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin en 1740; Diego de Baena & quelques autres hommes entreprenans s'associèrent, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. L'ouvrage étoit assez avancé en 1754, pour qu'on en retirât déjà quelque utilité. Nous ignorons ce qui est arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étoient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart, on lui substitua en 1571 le mercure.

Ce puissant agent se trouve en deux états différens dans le sein de la terre. S'il y est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, on le
nomme

nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine. S'il y est combiné avec le soufre, il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif, qu'on nomme *cinnabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appelées par les Romains, *Alpes Juliae*. Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cens pieds. On y descend par des puits, comme dans les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour y passer; & il y a des endroits où il fait si chaud, qu'il n'est pas possible de s'arrêter, sans se trouver dans une sueur très-abondante. C'est dans ces souterrains qu'est le mercure dans une espèce d'argile ou dans des pierres. Quelquefois même, on voit couler cette substance en forme de pluies & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces souterrains, qu'un homme seul en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le mercureux qui préfèrent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, c'est celui qui a été tiré du cinabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matières volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermède. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou

du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. La Hongrie, l'Esclavonie, la Bohême, la Carinthie, le Frioul & la Normandie fournissent à l'Europe cette dernière espèce de mercure. Ce qu'il en faut en Espagne pour le Mexique sort de sa mine d'Almaden déjà célèbre du tems des Romains : mais le Pérou a trouvé dans son sein même, à Guanca-Velica, de quoi pourvoir à tous ses besoins.

Cette mine étoit, dit-on, connue des anciens Péruviens qui s'en servoient uniquement pour peindre leur village. On l'oublia dans le cahos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fût retrouvée en 1556, selon quelques historiens, & en 1564 selon d'autres : mais Pedro-Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire servir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réserva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettoit sur le mercure ne fussent fraudés, il défendit d'ouvrir, sous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanca-Velica a éprouvé plusieurs révolutions. Au tems où nous écrivons, sa circonférence est de cent quatre-vingts vares, son diamètre de soixante, & sa profondeur de cinq cents treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au sommet de la montagne, un petit nombre d'arc-boutans destinés à soutenir les terres, & trois souterrains qui donnent de l'air ou servent à l'écoulement des eaux. Elle est exploitée par quelques associés, la plupart sans fortune, auxquels le souverain fait les avances dont ils ont besoin & qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés à ces travaux, éprouvoient autrefois assez généralement des mouvemens convulsifs.

Cette calamité est maintenant beaucoup moins commune; soit parce que le mercure que le mil-

tierni contenoit a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avoient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur ; & eneote leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectoit leurs membres sort par la transpiration.

La stérilité de Guanica-Velica & des terres limitrophes est remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les espèces de bled qu'on a semées, l'orge seul a germé ; & encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfans, nouvellement nés, périssent par le tetanos encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger, sont attaqués à trois ou quatre mois d'une toux violente, & meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs si fureuses qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des pères & des mères, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avoit long-tems que les monts très-élevés de Guanica-Velica occupoient les hommes avides de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien, parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi



de la ville de Cuenca, & n'apperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes les plus hautes de l'univers eussent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque tems après au Chili, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient sur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toises. Mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature & des coquilles pétrifiées, les unes & les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas, & d'abandonner toutes les conséquences qu'on avoit tirées de ce phénomène.

Ce n'est pas à Guanca-Velica que le mercure est livré au public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où sont les mines. Les dépôts sont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Velica en consumma lui-même cent quarante-deux quintaux; Tauja, deux cens quarante-sept; Pasco, sept cens vingt-neuf; Truxillo, cent trente-un; Cusco, treize; la Plata, trois cens soixante-neuf; la Paz, trente; Caylloma, trois cens soixante-quatorze; Carangas, cent cinquante; Oruro, douze cens soixante-quatre; Potosi, mille sept cens quatre-vingt-douze. Ce qui fut en tout cinq mille deux cens quarante-un quintaux.

Quoique la qualité du minerai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémisphère, où la métallurgie est très-imparfaite, que, dans l'ensemble, la consommation du mercure est égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette supposition, les douze dépôts qui, depuis 1759 jusqu'en 1763, livrèrent, année commune, cinq mille trois cens quatre quintaux dix-huit livres de mercure devoient recevoir cinq mille trois cens quatre quintaux dix-huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cens cinquante. Ce furent donc deux mille

sept cens cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappées à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535, par François Pizarre, & devenue depuis si célèbre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promène d'un côté sur un océan tranquille, & de l'autre s'étend jusqu'aux Cordelières. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais couverte d'un pied de terre que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, ont dû y amener des montagnes.

XXXI.

Renversement & réedification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de fel qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains destinés à la nourriture des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. L'orge & le froment y prospérèrent long-temps : mais un tremblement de terre y fit, il a plus d'un siècle, une si grande révolution, que les semences pourrissent sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol redevint tout ce qu'il avoit été. Lima, ainsi que les autres villes des vallées, doit principalement ses subsistances aux sueurs des noirs. Ce n'est guère que dans l'intérieur du pays que les champs sont exploités par les Indiens.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisoient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulières & des édifices publics étoient également jettés sur la superficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avoit appris à

ces peuples que , dans la région qu'ils habitoient , c'étoit l'unique manière de se loger solidement. Leurs conquérans , qui méprisoient souverainement ce qui s'écartoit de leurs usages , & qui portoient par-tout les pratiques de l'Europe , sans examiner si elles convenoient aux contrées qu'ils envahissoient , leur conquérans s'éloignèrent en particulier à Lima de la manière de bâtir qu'ils trouvoient généralement établie. Aussi lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées & employer le ciment , dirent-ils que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer ; & c'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu , de prévoir que la terre-elle-même le vengeroit un jour de ses dévastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou , renversée en détail par onze tremblemens de terre , fut enfin détruite par le douzième. Le 28 octobre 1746 , à dix heures & demie du soir , tous ou presque tous les édifices , grands & petits , s'écroulèrent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cens personnes. Un nombre infiniment plus considérable furent mutilées ; & la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao , qui sert de port à Lima , fut également bouleversé ; & ce fut le moindre de ses malheurs. La mer qui avoit reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe , revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avoit abandonné. Le peu de maisons & de fortifications , qui avoient échappé , devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptoit cette rade célèbre , il n'y en eut que deux cens de sauvés. Elle avoit alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis , & les autres jettés bien avant dans les terres par l'océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avoit de bâtimens dans ses mauvais ports

furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses, que le pays en fut inondé.

Les esprits tombés depuis long-tems, comme en léthargie, furent réveillés par cette funeste catastrophe, & ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il falloit d'éblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il falloit retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruinas. Il falloit aller chercher à Guayaquil, & plus loin encore, tout ce qui étoit nécessaire pour d'innombrables constructions. il falloit avec des matériaux rassemblés de tant de contrées élever une cité supérieure à celle qui avoit été détruite. Ces prodiges, qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple oisif & efféminé, s'exécutèrent très-rapidement. Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie. Lima, quoique peut-être moins riche, est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682, ses murs offrirent l'entrée du vice-roi, Duc de Palata, des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti; & voici pourquoi

La vanité d'avoir des palais aveugla long-tems les habitans de la capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposoit. Inutilement, la terre engloutit, à diverses époques, ces masses énormes; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La dernière catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la nécessité, & ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses, & n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont pour mur des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des cannes assés

semblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui sont très-solides, qui pourrissent difficilement & qui sont enduites d'une terre glaise. Ces singuliers édifices sont couronnés par un toit de bois entièrement plat, recouvert aussi de terre glaise, précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance, que dans le pays on nomme chaglas, lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres, & les unit toutes aux fondemens. Avec cette construction, les maisons entières se prêtent aisément aux mouvemens qui leur sont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulsifs de la nature : mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles & les corniches ne laisse pas soupçonner la qualité des matériaux dont ils sont formés. On leur trouve même un air de grandeur & de solidité auquel il ne seroit pas naturel de s'attendre. Le vice de construction est encore mieux sauvé dans l'intérieur des maisons où tous les ornemens sont peints aussi d'une manière plus ou moins élégante. Dans les édifices publics, on s'est un peu écarté de la méthode ordinaire. Plusieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au soleil ; quelques églises même ont en pierre une hauteur pareille. Le reste de ces monumens est en bois peint ou doré ; ainsi que les colonnes, les frises & les statues qui les décorent.

Les rues de Lima sont larges, parallèles, & se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la rivière de Rimac qui baigne ses murs, les lavent, les rafraîchissent continuellement. Ce qui n'est pas employé à cet usage salutaire, est heureusement distribué

pour la commodité des citoyens , pour l'agrément des jardins , pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima , ont eu moins d'influence sur les mœurs.

La superstition qui règne sur toute l'étendue de la domination Espagnole , tient au Pérou deux sceptres dans ses mains ; l'un d'or pour la nation usurpatrice & triomphante ; l'autre de fer pour les habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols Péruviens. C'est sur la forme & la couleur de ces espèces de talismans , que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises , le succès de leurs intrigues amoureuses , l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait au dernier moment la sécurité des riches malverfateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon , cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel , ils espèrent participer aux sacrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres & les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs , que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde ? La vanité d'éterniser son nom & la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne sauroit plus jouir ; & les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis , par des legs qui vont enrichir ces hommes , qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi , l'ordre des sentimens , des idées & des choses est renversé ; & les enfans des pères opulens sont condamnés à une misère forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendiens volontaires. L'Anglois , le Hollandois , le

François perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers ; & telle est la manie de léguer à l'église , qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *Kacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici , l'on attache sa fortune à un *minaret* , pour l'assurer à son héritier ; là , on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère , par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers mais à la longue , l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée , l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter ; & ces Castillans , autrefois si redoutés , sont aussi petits devant la superstition , que des esclaves asiatiques en présence de leur despote.

Ces extravagances pourroient faire soupçonner un abrutissement entier. Ce seroit une injustice. Depuis le commencement du siècle , les bons livres sont assez communs à Lima ; on n'y manque pas absolument de lumières ; & il peut nous être permis de dire que les navigateurs François y semèrent , durant la guerre pour la succession , quelques bons principes. Cependant , les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Espagnol créole passe toujours sa vie chez des courtisannes , ou s'amuse dans sa maison à boire l'herbe du Paraguay. Il craindrait d'ôter des plaisirs à l'amour , en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à se marier derrière l'église , expression qui , dans le pays , signifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématisent tous les ans , à pâques , les personnes engagées dans ces liens illicites. Que peuvent ces vains foudres contre l'amour , contre l'usage , sur-tout contre le climat qui lutte sans cesse & l'emporte à la fin sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillans ; une peau blanche ; un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie ; une taille moyenne & bien prise ; un pied mieux fait & plus petit que celui des Espagnoles même ; des cheveux épais & noirs qui flottent, comme au hasard & sans ornement, sur des épaules & un sein d'albâtre.

Tant de graces naturelles sont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'est la plus grande somptuosité dans les vêtemens ; c'est une profusion sans bornes de perles & de diamans dans toutes les espèces de parure où il est possible de les faire entrer. On met même une sorte de grandeur & de dignité à laisser égarer, à laisser détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même sans titre & sans noblesse, se montre t-elle en public sans étoffes d'or & sans pierreries. Jamais elle ne sort que suivie de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leurs maîtresses.

Les odeurs sont d'un usage général à Lima. Les femmes n'y sont jamais sans ambre. Elles en répandent dans leur linge & dans leurs habits ; même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergères.

Le goût de la musique, répandu dans tout le Pérou, se change en passion dans la capitale. Ses murs ne retentissent que de chansons, que de concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légèreté surprenante : mais on néglige trop les graces des bras,

pour s'attacher à l'agilité des pieds, sur-tout aux inflexions du corps, images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels sont les plaisirs que les femmes, toutes vêtues d'une manière plus élégante que modeste, goûtent & répandent dans Lima. Mais c'est particulièrement dans les délicieux salons où elles reçoivent compagnie qu'on les trouve séduisantes. Là, nonchalamment couchées sur une strade qui a un demi-pied d'élévation & cinq ou six de large, & sur des tapis & des carreaux superbes; elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui sont admis à leur conversation s'asseyent à quelque distance, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à la strade qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant, les divinités aiment mieux y être libres que fières; & bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitare, chantent même & dansent quand on les en prie.

Les citoyens les plus distingués trouvent, dans les majorats ou substitutions perpétuelles que leur ont transmis les premiers conquérans leurs ancêtres, de quoi fournir à ces profusions : mais les biens fonds n'ont pas suffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes. La plupart ont cherché des ressources dans le commerce. Une occupation si digne de l'homme, dont il étend à la fois l'activité, les lumières & la puissance, ne leur a jamais paru déroger à leur noblesse; & les loix les ont confirmés dans une manière de penser si utile & si raisonnable. Leurs fonds, joints aux remises qu'on fait sans cesse de l'intérieur de l'empire, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles; des affaires qu'elles font avec le Mexique & le Chili; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroïssoit la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet; la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues; la crainte d'exciter l'ambition des autres nations; l'impossibilité de trouver un asyle dans des événemens malheureux; d'autres considérations peut-être, tournèrent toutes les vues vers Panama.

XXXII.
Panama fut long-tems le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Com-
ments'entre-
tenoit ce
commerce.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa première place, & à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'îles & assez vaste pour contenir les plus nombreuses flottes. Elle donne des loix aux provinces de Panama, de Veraguas & de Darien; régions sans habitans, sans culture, sans richesses, & qu'on décora du grand nom de royaume de Terre-ferme à une époque où l'on espéroit beaucoup de leurs mines. De son propre fonds, Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois îles de son golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs nègres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entièrement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui est imposée, lui appartient incontestablement. Il peut le vendre à qui bon lui semble : mais pour l'ordinaire, il le cède à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux îles

112 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ou se trouvent les perles, que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire son nom de sa figure, les roule sous son corps & les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard. Aussi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse & le met en fuite. Cependant, il périt toujours quelques pêcheurs & il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont communément d'assez belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. L'Europe en achetoit autrefois une partie : mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage, c'est le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche du commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont elle jouissoit d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Incas, destinées pour notre hémisphère. Ces richesses, arrivées par une flotille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet & les autres par le Chiagre, à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre-de-Dios. Elle est disposée, en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui entoure le port. Ce port célèbre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises : mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent

qu'à la toûte , parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entière.

L'intempérie de Porto-Belo est si connue, qu'on l'a surnommé le tombeau des Espagnols. Ce fut plus d'une fois une nécessité d'y abandonner des navires dont les équipages avoient tous péri. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems & ont généralement un tempérament vicié. Il est comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques nègres , quelques mulâtres , un petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois du gouvernement. La garnison même , quoique composée seulement de cent cinquante hommes , n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siècle , aucune femme n'avoit osé y accoucher : elle auroit cru vouer ses enfans , se vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes transplantées dans cette région funeste , où la chaleur , l'humidité , les vapeurs sont excessives & continuelles , n'ont jamais prospéré. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe , qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde , perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo ; & à en juger par le peu qu'il y en a , malgré l'abondance des pâturages , on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée.

Les désordres du climat n'empêchèrent pas que Porto-Belo ne devint d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du Nouveau-Monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien , les vaisseaux partis d'Espagne & connus sous le nom de galions , s'y rendoient de leur côté , chargés de tous les objets de nécessité , d'agrément ou de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinsèque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons, que les cargaisons apportées d'Espagne absorbassent tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négocians Européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du Sud, & aux négocians Péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les échanges commençoient. Ils n'étoient ni longs, ni difficiles. La franchise la plus noble, en étoit la base. Tout se passoit avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses des piastras, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il se trouva plus d'un fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Les méprises étoient réparées avant le départ des vaisseaux ou à leur retour. Seulement, il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piastras reçues à la dernière foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut soufferte par les commerçans Espagnols; mais comme les monnoyeurs de Lima furent reconnus pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tint d'abord assez régulièrement. On voit par des actes de 1595, que

que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois ; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628, jusqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette règle. Elles revenoient, après un voyage de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, chargées d'immenses richesses, en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption, jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama, en 1670, par le pirate Anglois, Jean Morgan, eut des suites encore plus fâcheuses. Le Pérou qui envoyoit ses fonds d'avance dans cette ville, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagène. Ce changement occasionna des retards, des incertitudes. Les foires diminuèrent, & le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale ; & dès les premières hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue ; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le désordre. Le malheur des circonstances voulut que la cour de Madrid ne pût pas se dispenser de donner exclusivement à une compagnie Angloise le privilège de pourvoir le Pérou d'esclaves. Elle se vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaisseau chargé des différentes marchandises que le pays pouvoit consommer. Ce bâtiment qui n'auroit dû être que

de cinq cens tonneaux , en portoit toujours plus de mille. On ne lui donnoit ni eau , ni vivres. Quatre ou cinq navires , qui le suivoient , fournissoient à ses besoins , & substituoient des effets nouveaux aux effets déjà vendus. Les galions , écrasés par cette concurrence , l'étoient encore par les versemens frauduleux dans tous les ports où l'on conduisoit les nègres. Enfin , il fut impossible , après l'expédition de 1737 , de soutenir plus long-tems ce commerce ; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations , quoiqu'elles dussent être regardées comme le trésor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque , Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

XXXIII. On sait que Magellan découvrit , en 1520 , à l'extrémité méridionale de l'Amérique le fameux détroit qui porte son nom. Il y vit , & l'on y a vu souvent depuis , des hommes qui avoient environ un pied de plus que les Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré sur les mêmes plages que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux siècles , on s'est mutuellement accusé d'ignorance , de prévention , d'imposture. Enfin , il est arrivé des voyageurs auxquels un heureux hasard a présenté des hordes d'une hauteur commune , des hordes d'une stature élevée , & qui ont conclu d'un événement aussi décisif que leurs précurseurs avoient eu raison dans ce qu'ils affirmoient , & tort dans ce qu'ils avoient nié. Alors seulement on a fait attention qu'il n'y avoit point d'habitans sédentaires dans ces lieux incultes ; qu'ils y arrivoient de différentes régions plus ou moins éloignées ; & qu'il étoit vraisemblable que les sauvages d'une contrée étoient plus grands que ceux

Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama.

d'une autre. La physique a appuyé cette conjecture. Jamais, en effet, on ne pourra raisonnablement penser que la nature s'éloigne plus de ses voies en engendrant ce qu'il nous a plu de nommer géants, qu'en donnant le jour à ce que nous appelons nains.

Il y a des géants & des nains dans toutes les contrées. Il y a des géants, des nains & des hommes d'une taille commune, nés d'un même père & d'une même mère. Il y a des géants, des nains dans toutes les espèces d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes; & quel que soit le système qu'on préfère sur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diversité de la taille entre les hommes dans la même famille ou dans des familles différentes, que de voir des fruits différens en volume à un arbre voisin ou sur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomènes les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il sépare la terre des Partagons de celle de Feu, qu'on présume n'avoir formé autrefois qu'un même continent. La conformité de leurs stériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monstrueux rochers, de leurs montagnes inaccessibles, de leurs neiges éternelles, de leurs sauvages habitans : tout doit faire penser que ce grand canal de navigation est l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions physiques, qui changent si souvent la face du globe.

Quoique ce fût long-tems le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y trouvoit le firent presque oublier. La hardiesse du célèbre Drake, qui porta, par cette voie, le ravage sur les côtes du Pérou, inspira aux Espagnols la résolution d'y former un grand établissement, destiné à préserver de toute invasion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entreprise importante, partit d'Europe, en 1581, avec vingt-trois navires & trois mille cinq cents hommes. L'expédition fut contrariée, par des calamités si multipliées, que l'amiral n'arriva l'année suivante au détroit qu'avec quatre cents hommes, trente femmes & des vivres pour sept ou huit mois. Les restes déplorables d'une si belle peuplade furent établis à Philippeville, dans une baie sûre, commode, spacieuse. Mais l'infortune qui avoit si cruellement assailli les Espagnols dans leur traversée, les poursuivit obstinément au terme de leur voyage. On ne leur envoya aucun secours; le pays ne fournissoit point de subsistances; & ils périrent de misère. De vingt-quatre malheureux qui avoient échappé à ce fléau terrible, vingt-trois, dont la destinée est toujours restée inconnue, s'embarquèrent pour la rivière de la Plata. Fernando Gomez, le seul qui restoit, fut recueilli, en 1587, par le corsaire Anglois Cawendish, qui donna au lieu où il l'avoit trouvé le nom de port *Famine*.

Cependant, la destruction de la colonie eut de moindres suites qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. En 1616, des navigateurs Hollandois ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siècle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son ayeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir ces alliés avec joie, & ils gagnèrent dans les premiers tems jusqu'à huit cents pour cent. Les négocians de Saint-Malo qui s'étoient

emparés de ce commerce, n'acquirent pas des richesses pour eux seuls. En 1709, ils les livrèrent à leur patrie, accablée par l'inclémence des saisons, par des défaites réitérées, par une administration ignorante, arbitraire & fiscale. Une navigation qui permettoit de si nobles sacrifices, excita bientôt une émulation trop universelle. La concurrence devint si considérable, les marchandises tombèrent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de le vendre, & que plusieurs armateurs les brûlèrent, pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir. Et ces étrangers faisoient des bénéfices assez considérables; lorsque la cour de Madrid prit, en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Cependant, ce ne fut qu'en 1740 que les Espagnols commencèrent à doubler eux-mêmes le cap de Horn. Ils employèrent des bâtimens & des pilotes Malouins dans leurs premiers voyages : mais une assez courte expérience les mit en état de se passer de secours étrangers ; & ces mers orageuses furent bientôt plus familières à leurs navigateurs qu'elles ne l'avoient jamais été à leurs maîtres dans cette carrière.

Jusqu'alors la haute opinion qu'on avoit toujours eue, & long-tems avec raison, des richesses du Pérou s'étoit maintenue. La cour d'Espagne accusoit le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie ; & elle se flattoit que le nouveau système les ramèneroit dans ses ports en aussi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence, à laquelle il fut impossible de se refuser, réduisit les plus incrédules à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étoient plus ce qu'elles avoient été ; & que ce

XXXIV.
Le Pérou
est-il aussi ri-
che qu'il l'é-
toit autre-
fois.

158 *HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, &c.*

qu'elles avoient laissé de vuide n'avoit pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, Lima ne reçut d'Espagne pour tout le Pérou que dix navires, qui remportèrent chaque année 30,764,617 liv. Cette somme étoit formée par 4,594,192 livres en or ; par 20,673,657 livres en argent ; par 5,496,768 livres en productions diverses.

Ces productions furent trente & un mille quintaux de cacao, qui furent vendus en Europe 3,240,000 livres. Six cens quintaux de quinquina, qui furent vendus 207,360 liv. Quatre cens soixante-dix quintaux de laine de vigogne, qui furent vendus 324,000 liv. Dix mille huit cens cinquante quintaux de cuivre, qui furent vendus 810,108 liv. Dix mille six cens quintaux d'étain, qui furent vendus 915,300 livres.

Dans l'or & l'argent 1,620,000 livres apparténoient au gouvernement ; 19,422,671 liv. au commerce ; 4,225,178 liv. au clergé ou aux officiers civils & militaires.

Dans les marchandises, il y avoit 1,381,569 livres pour la couronne, & 4,115,199 livres pour les négocians.

Le tems a un peu changé l'état des choses : mais l'amélioration n'est pas considérable.

Fin du septieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE HUITIÈME

Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols. Détail des événemens qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

LA raison & l'équité permettent les colonies : mais elles tracent les principes dont il ne devoit pas être permis de s'écarter dans leur fondation. Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangère & inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force s'accroît par la multitude, mais le droit reste le même. Si cent, si deux cens hommes

I.
Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le nouveau Monde ?

peuvent dire, *ce pays nous appartient*; un seul homme peut le dire aussi.

Où la contrée est déserte, ou elle est en partie déserte & en partie habitée, ou elle est toute peuplée.

Si elle est toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité & aux secours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expose à mourir de froid ou de faim sur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai besoin, & je tuerai celui qui s'y opposera. Mais lorsqu'on m'aura accordé l'asyle, le feu & l'eau, le pain & le sel, on aura rempli ses obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens volcur & assassin. On m'a souffert. J'ai pris connoissance des loix & des mœurs. Elles me conviennent. Je desire de me fixer dans le pays. Si l'on y consent, c'est une grace qu'on me fait, & dont le refus ne sauroit m'offenser. Les Chinois sont peut-être mauvais politiques, lorsqu'ils nous ferment la porte de leur empire : mais ils ne sont pas injustes. Leur contrée est assez peuplée, & nous sommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée est en partie déserte, en partie occupée, la partie déserte est à moi. J'en puis prendre possession par mon travail. L'ancien habitant seroit barbare, s'il venoit subitement renverser ma cabane, détruire mes plantations & piller mes champs. Je pourrois repousser son irruption par la force. Je puis étendre mon domaine jusque sur les confins du sien. Les forêts, les rivières & les rivages de la mer nous sont communs, à moins que leur usage exclusif ne soit nécessaire à sa subsistance. Tout ce qu'il peut encore exiger de moi, c'est que je sois un voisin paisible, & que mon établissement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple est autorisé à pourvoir à sa sûreté présente, à sa sûreté à venir. Si

je forme un enceinte redoutable ; si j'amasse des armes , si j'élève des fortifications , ses députés seront sages s'ils viennent me dire : es-tu notre ami ? es-tu notre ennemi ? Ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre ? ennemi : tu trouveras bon que nous les détruisions ; & la nation sera prudente , si à l'instant elle se délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raison pourra-t-elle , sans blesser les loix de l'humanité & de la justice , m'expulser & m'exterminer , si je m'empare de ses femmes , de ses enfans , de ses propriétés ; si j'attente à sa liberté civile ; si je la gêne dans ses opinions religieuses ; si je prétends lui donner des loix ; si j'en veux faire mon esclave. Alors je ne suis dans son voisinage qu'une bête féroce de plus ; & elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent & si elle en a qui me soient utiles , je puis proposer des échanges. Nous sommes maîtres elle & moi de mettre à notre chose tel prix qu'il nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poisson les peaux de bête dont il se couvre , que son argent n'en peut avoir pour moi. Un sabre , une coignée seront d'une valeur infinie pour celui qui supplée à ces instrumens par des cailloux tranchans , enchassés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs j'ai traversé les mers pour rapporter ces objets utiles , & je les traverserai de rechef pour rapporter dans ma patrie les choses que j'aurai prises en échange. Les frais du voyage , les avaries & les périls doivent entrer en calcul , Si je ris en moi-même de l'imbécillité de celui qui me donne son or pour du fer , le prétendu imbécille se rit aussi de moi qui lui cède mon fer dont il connoît toute l'utilité , pour son or qui ne lui sert à rien. Nous nous trompons tous les deux , ou plutôt nous ne nous trompons

ni l'un, ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuse, ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquiescer, on peut légitimement ou m'enchaîner ou me chasser. Si je me jette sur la denrée étrangère, sans en offrir le prix, ou si je l'enlève furtivement, je suis un voleur qu'on peut tuer sans remords.

Une contrée déserte & inhabitée, est la seule qu'on puisse s'approprier. La première découverte bien constatée fut une prise de possession légitime.

D'après ces principes, qui paroissent d'éternelle vérité, que les notions Européennes se jugent & se donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'est occupée par aucun peuple de l'ancien, aussitôt ils enfouissent une petite lame de métal, sur laquelle ils ont gravé ces mots : **CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT.** Et pourquoi vous appartient-elle ? N'êtes-vous pas aussi injustes, aussi insensés que des sauvages portés par hasard sur vos côtes, s'ils écrivoient sur le sable de votre rivage, ou sur l'écorce de vos arbres : **CE PAYS EST A NOUS.** Vous n'avez aucun droit sur les productions insensibles & brutes de la terre où vous abordez, & vous vous en arrosez un sur l'homme votre semblable. Au lieu de reconnoître dans cet homme un frère, vous n'y voyez qu'un esclave, un bête de somme. O mes concitoyens ! vous pensez ainsi, vous en usez de cette manière ; & vous avez des notions de justice ; une morale, une religion sainte, une mère commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement. Ce reproche doit s'adresser plus particulièrement aux Espagnols ; & il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chily.

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Es-

pagne, a une largeur commune de trente lieues entre la mer & les Cordelières, & neuf cens lieues de côte depuis le grand désert d'Atacamas qui la sépare du Pérou, jusqu'aux isles de Chiloé qui la séparent du pays des Patagons. Les Incas sou-mirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée; & ils se proposoient d'affujettir le reste : mais ils trouvèrent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

I I.
Premières
irruptions des
Espagnols
dans la Chili.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cusco au commencement de 1535, avec cinq cens soixante-dix Européens & quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnèrent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chili, on ne connoissoit que deux chemins, & ils étoient regardés l'un & l'autre comme presque impraticables. Le premier n'offroit sur les bords de la mer que des sables brûlans, sans eau & sans subsistances. Pour suivre le second, il falloit traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse & couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebutèrent pas le général; & il se décida pour le dernier passage, par la seule raison qu'il étoit le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols & à dix mille Indiens : mais enfin il atteignit le terme qu'il s'étoit proposé, & y fut reçu avec une soumission entière par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne lui eussent fait désirer de se retrouver au centre de l'empire. Sa petite armée refusa de repasser les Cordelières. Il fallut la ramener par la voie qui avoit été d'abord né-

gligée; & les hasards furent si heureux, qu'elle souffrit beaucoup moins qu'on ne l'avoit craint. Ce bonheur étendit les vues d'Almagro, & le précipita peut-être dans les entreprises où il trouva une fin tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra sans résistance. Mais les nations qui l'habitoient ne furent pas plutôt revenues de l'étonnement où les armes & la discipline de l'Europe les avoient jettées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans sans interruption. Si quelques cantons, découragés par des pertes réitérées, se déterminoient à la soumission, un plus grand nombre s'obstinoit à défendre leur liberté, quoique avec un désavantage presque continu.

Un capitaine Indien, à qui son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la file l'une de l'autre & les mena à l'ennemi. Si la première étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre, qui fut fidèlement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncèrent successivement tous les corps, sans en tirer aucun avantage considérable. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On

lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui criaient avec satisfaction ces sauvages. Ils profitèrent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables, arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre les postes qui leur restoient, & de recouvrer ceux qu'on leur avoit enlevés.

Ces hostilités meurtrières se sont renouvelées, à mesure que les usurpateurs ont voulu étendre leur empire, souvent même lorsqu'ils n'avoient pas cette ambition. Les combats ont été sanglans, & n'ont guère été interrompus que par des trêves plus ou moins courtes. Cependant depuis 1771, la tranquillité n'a pas été troublée.

III.
Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis font la guerre.

Les Araucos sont dans ces contrées les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Espagne. Souvent ils sont joints par les habitans de Tucapel & de la rivière Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Cordelières. Comme ces peuples sont plus rapprochés par leurs habitudes des sauvages de l'Amérique Septentrionale que des Péruviens leurs voisins, les confédérations qu'ils forment sont toujours à craindre.

Ils ne portent à la guerre que leurs corps & ne trainent après eux ni tentes, ni bagage. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont armés. Affurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre; ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés; & s'ils perdent leur

champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se mesurer avec les Européens en rase campagne, & qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'élève jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin & concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef; & voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & de-là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes Européennes qu'on ne manque jamais de s'approprier. De-là est l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des

deux partis, règlent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontière étoit autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernières ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages, qu'ils y auroient habituellement quelques députés, chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'océan.

IV.
Etablissemens formés dans le Chili par les Espagnols.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée, en 1544, à cinq ou six cens toises de la mer, pour contenir les Indiens & pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable. On la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent saccagée & brûlée. Malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparaíso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venoient du Pérou, les denrées qu'on vouloit y envoyer. Peu-à-peu, les agens de ce commerce qui appartenoit en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors, ce village, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfoncé une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante & ferme. A mille toises du rivage, il y a trente-six ou quarante brasses d'eau, & quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril & de mai, les vents du Nord feroient courir quelques dangers aux navires, si on négligeoit de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures out-

tures & de Sant-Yago, doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fût bâtie la Conception, dans un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie, dont le développement embrasse près de quatre lieues & qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie : mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574, il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile & honorable prérogative. En 1603, elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, plusieurs tremblemens de terre lui ont causé des dommages très-considérables. Telle est cependant l'excellence de son territoire, qu'il lui reste encore quelque éclat.

A soixante-quinze lieues de la Conception, toujours sur les bords de l'océan Pacifique, est Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port & sa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-tems sous l'inspection immédiate des vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'étoit une surveillance trop éloignée ; & la place fut incorporée au gouvernement de la province.

Personne ne pensoit aux îles de Chiloe. Le bonheur qu'avoient eu les Jésuites de réunir & de civiliser un grand nombre de sauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long & sept ou huit de large, fit naître le desir de l'occuper. Au centre sont les Indiens convertis. Sur la côte orientale a été construite une fortification nommée Chacao, où l'on entretient la garnison nécessaire pour sa défense.

Dans l'intérieur des terres est Sant-Yago, bâti précipitamment en 1541, détruit en 1730 par un tremblement de terre, & rétabli aussi-tôt avec un agrément

agrément & des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau Monde. Les maisons y sont , à la vérité , fort basses & construites avec des briques durcies au soleil : mais elles sont toutes blanchies au-dehors , toutes peintes en-dans , toutes accompagnées de jardins spacieux , toutes rafraîchies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité ; & le nombre en seroit plus grand , sans neuf couvens de moines & sept de religieuses que la superstition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuses , sous lesquelles se fit la découverte du Nouveau-Monde , il ne faut pas oublier l'importance que donnoit aux moines l'esprit général de la superstition ; importance qui s'est depuis très-affoiblie dans quelques contrées ; qui paroît lutter avec force contre le progrès des lumières dans quelques autres ; qui domine impérieusement dans les possessions lointaines de l'Espagne , & qui laissera des traces aussi durables que funestes , quand elles seroient dès cet instant contrariées par toute l'autorité du ministère.

Sant-Yago est la capitale de l'état & le siège de l'empire. Celui qui y commande est subordonné au vice-roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement , aux finances & à la guerre : mais il en est indépendant comme chef de la justice & président de l'audience royale. Onze corrégidors , répandus dans la province , sont chargés , sous ses ordres , des détails de l'administration.

Il s'est successivement formé dans cette contrée une population de quatre à cinq cens mille âmes. On n'y voit que peu de ces infortunés esclaves que fournit l'Afrique ; & la plupart sont consacrés au service domestique. Les descendans des premiers sauvages , que de féroces aventuriers asservirent avec tant de peine , ou se sont réfugiés

162 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

dans des montagnes inaccessibles , ou se sont perdus dans le sang de leurs conquérans. Tous les colons sont regardés & traités comme Espagnols. La noblesse de cette origine ne leur a pas inspiré cet éloignement invincible pour les occupations utiles , qui est si général dans leur nation. La plupart de ces hommes sains , agiles & robustes vivent sur des plantations éparées , & cultivent de leurs propres mains un terrain plus ou moins vaste.

V.
Fertilité du
Chili , & son
état actuel.

Ils sont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur & toujours serein ; par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémisphères ; sur-tout par un sol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuse terre , les récoltes de vin , de bled , d'huile , quoique assez négligemment préparées , sont quadruples de celles que nous obtenons , avec toute notre activité & toutes nos lumières. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Plusieurs de nos animaux se sont perfectionnés , & les chevaux , en particulier , ont acquis une vitesse & une fierté que n'ont jamais eues les andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui est utilement employé dans l'ancien & le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Avant 1730 , le fisc n'avoit reçu aucune année , pour son vingtième de ce précieux métal , au-delà de 50,220 liv. A cette époque fut érigé dans la colonie un hôtel des monnoies. L'innovation eut des suites favorables. En 1771 , le droit royal s'éleva à 200,092 l. 4 sols ; & il doit avoir beaucoup augmenté. L'alcavala & les douanes ne rendoient que 324,000 livres , & ils en rendent 1,080,000 l. Ces diverses branches de revenu sont grossies , depuis 1753 , par la vente exclusive du tabac.

Aussi le Chili n'a-t-il plus besoin de puiser dans

les caisses du Pérou pour les dépenses publiques. La plus considérable est l'entretien des troupes. Elle monte à 490,125 l. 12 s. pour la solde des mille fantassins, des deux cens quarante cavaliers, des deux compagnies d'Indiens affectionnés, qui, depuis 1754, forment l'état militaire du pays. Indépendamment de ces forces, dispersées dans les isles de Juan Fernandez & de Chiloé, dans les ports de la Conception & de Valparayso, sur les frontières des Andes, il y a dans Valdivia une garnison particulière de sept cens quarante-six soldats qui coûte 655,473 l. 12 s. Ces moyens de défense seroient appuyés, s'il le falloit, par des milices très-nombreuses. Peut-être la partie qui combattroit à pied ne feroit-elle que peu de résistance, malgré les peines qu'on s'est depuis peu données pour l'exercer : mais il seroit raisonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui soient peut-être sur le globe.

Le Chili a toujours eu des liaisons de commerce avec les Indiens voisins de sa frontière, avec le Pérou & le Paraguay.

Les sauvages lui fournissent principalement le *poncho*. C'est une étoffe de laine, quelquefois blanche, & ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long sur deux de large. On y passe la tête par un trou pratiqué au milieu, & elle se déploie sur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée ne connoissent pas d'autre vêtement. Il coûte depuis trente jusqu'à mille livres, selon la finesse plus ou moins grande de son tissu, & principalement selon les bordures plus ou moins élégantes, plus ou moins riches qu'on y ajoute. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour

VI.

Commerce du Chili avec les sauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.

ces bagatelles, lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiroient de leurs forêts & de leurs campagnes pour les aller chercher. Il faut les leur porter. Le marchand, qui veut entreprendre ce petit négoce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indistinctement sa marchandise à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer, dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontière les draps & les troupeaux qu'il a reçus en paiement.

Ce n'est pas au fond des forêts; c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme & à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuoit indistinctement ses effets, sans garantie, sans sûreté à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir; croyez-vous qu'il en réparût un seul avec le prix de la chose qu'il auroit achetée? Ce que des hommes, sous l'empire de l'honneur & des loix religieuses & civiles, ne rougiroient pas de faire, un sauvage, affranchi de toute espèce de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police & de nos mœurs!

Jusqu'en 1724, on vendit à ces sauvages du vin & des eaux-de-vie, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse, ils prenoient les armes; ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient; ils dévastèrent les champs de leur voisinage. Il est bien rare que le corrupteur ne soit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers

les pères qui ont négligé leur éducation ; dans les femmes envers leurs maris , lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs ; dans les esclaves envers leurs maîtres ; dans les sujets envers les souverains négligens ; dans les peuples assujettis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphère. Nous l'avons porté chez nous & chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués : chez nous , par la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits : chez eux , en cent manières diverses , entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connoître & qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque manière qu'on s'y prenne , soit par la superstition , soit par le patriotisme même , soit par les breuvages spiritueux , on n'ôte point à l'homme sa raison , sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'énivrez , quelle que soit son ivresse , ou elle cessera promptement , ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie , ou l'excès habituel des liqueurs fortes , est un vice grossier & brutal qui ôte la vigueur à l'esprit , & au corps une partie de ses forces. C'est une brèche faite à la loi naturelle qui défend à l'homme d'aliéner sa raison , le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui brouillent avec lui autour du globe.

Ce désordre , quoique toujours blâmable , ne l'est pas également par-tout ; parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les régions. Généralement parlant , il tend furieux dans les pays chauds , & stupide seulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de sévérité sous un climat que sous un autre. Il est arrivé de-là , que par-tout où s'est établi un

gouvernement régulier, ce vice est devenu plus rare sous l'équateur que vers le pôle.

Il n'en est pas ainsi parmi les nations sauvages. Celles du Midi, n'étant pas plus contenues que celles du Nord par le Magistrat ou le pré-jugé, elles se sont toutes livrées, avec une égale fureur, à leur passion pour les liqueurs fortes. Il est entré dans la politique des Européens de leur en fournir, soit pour les dépouiller, soit pour les asservir, soit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boissons n'ont été guère moins destructives de ces peuples que nos armes; & l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités, dont nous avons inondé cet autre hémisphère.

Il faut louer l'Espagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux sauvages du Chili des vins & des eaux-de-vie. Ce trait de sagesse a visiblement accru les liaisons qu'on entretenoit avec eux : mais il n'est pas possible qu'elles deviennent de long-tems aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits secs, du cuivre, des viandes salées, des chevaux, du chanvre, des grains, & reçoit en échange du sucre, du tabac, du cacao, de la fayance, plusieurs articles fabriqués à Quito, & quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les navires expédiés de Callao, pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un siècle, aucun navigateur de ces mers paisibles n'osa perdre les terres de vue; & alors ces voyages duroient une année entière.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin observé les vents, n'y employa qu'un mois. Il passa pour forcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le jus-

tiffa. On y reconnut que, pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes; & cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles & sur-tout de l'or. On lui donne en paiement des mulets, de la cire, du coton, de l'herbe du Paraguay, des nègres, & on lui donnoit beaucoup de marchandises de notre hémisphère, avant que les négocians de Lima eussent obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que cette dernière branche de commerce seroit interdite. La communication des deux colonies ne se fait point par l'océan. On a jugé plus court, plus sûr & même moins dispendieux de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cens soixante-quatre lieues de Sant-Yago à Buenos-Aires, & qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges & les précipices des Cordelières.

Si les rapports de deux établissemens viennent à se multiplier ou à s'étendre, ce sera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn, qu'il faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies étoit la meilleure. Le problème paroît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis septembre jusqu'en mars, c'est-à-dire, dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudroit borner sa marche à quelques heures, ou braver dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuosité des vagues avec une certitude morale de naufrage. Dans cette saison, il convient de préférer la mer couverte & par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable pri-

vèrent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvoit consommer de marchandises de notre hémisphère lui venoient du Pérou, qui lui-même les recevoit difficilement & à grands frais par la voie de Panama. Son sort ne changea pas même, lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien: & ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeoient ses côtes pour arriver à Lima, d'y verser quelques foibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vint enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il est permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

VII. C'est une vaste région, bornée au Nord, par le Pérou & le Brésil; au Midi, par les terres Magellaniques; au Levant, par le Brésil; au Couchant, par le Chili & le Pérou.

Les Espagnols découvrent le Paraguay Extravagance de leur conduite pendant un siècle. Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les Géographes croyoient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires Espagnols & Portugais, chargés en 1751 de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette rivière, sans avoir apperçu cet amas d'eau, qu'on disoit immense. Ils vérifièrent que ce qu'on avoit pris jusqu'alors pour un lac prodigieux, n'étoit qu'un terrain fort bas, couvert depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième degré de latitude, dans la saison des pluies; par les inondations du fleuve. On sait depuis cette époque que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizième degré de latitude méridionale; & que vers le dix-huitième, il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquites.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenoit un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre des familles. Leurs mœurs devoient être les mêmes; & quand il eût existé quelque différence dans leur caractère, les nuances n'en auroient pas été saisies par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglantèrent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui étoit commun dans les forêts, quelques racines qui croissoient sans culture : c'étoit la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erroient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avoient à porter que quelques vases de terre, & qu'ils trouvoient par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînoient que peu d'embaras. Quoiqu'ils véussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avoit appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissoient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la qualité du chef, se dissipoient avec la même facilité qu'elles s'étoient formées.

La découverte du fleuve Paraguay, fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces révers, perdirent le Paraguay de vue, & tournèrent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la

voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La victoire, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, & le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté des Indes Orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve; lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'indiens, mis inhumainement à mort, se trouvèrent quelques parures d'or ou d'argent; & bâtit une espèce de fort à Rio-Tercero qui sort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposoient les naturels du pays lui fit juger que, pour s'établir solidement, il falloit d'autres moyens que ceux qu'il avoit; &, en 1530, il prit la route de l'Espagne pour les aller solliciter. Ceux de ses compagnons qu'il avoit laissés dans la colonie furent massacrés la plupart; & le peu qui avoit échappé à des flèches ennemies, ne tarda pas à le suivre.

Des forces plus considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le fleuve en 1535 & jetterent les fondemens de Buenos-Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim, dans des palissades, ou à se vouer à une mort certaine, si l'on hasardoit d'en sortir pour se procurer quelques subsistances. Le retour en Europe paroissoit la seule voie pour sortir d'une situation si désespérée: mais

les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines; & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnèrent un lieu où ils ne pouvoient plus rester, & allèrent fonder en 1536 l'Assomption, à trois cens lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole: mais, dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richesses; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant, il falloit se résoudre à périr, ou réussir à diminuer l'extrême aversion des sauvages. Le mariage des Espagnols avec les Indiennes, parut propre à opérer ce grand changement, & l'on s'y détermina. De l'union des deux peuples, si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des Métis, qui, avec le tems, devint si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols, dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'autre hémisphère. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plutôt au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères. Comment espérer que le genre-humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif du sang? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse qui continuoit à rendre l'Espagnol cruel, même après les liens qu'il avoit formés. Il sembloit punir les Indiens de sa

propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs navires qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâtreté funeste, leur avarice si long-tems trompée. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-Aires

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations, qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug. Celles qui tenoient davantage à leur liberté, s'éloignèrent, pour s'éloigner encore à mesure que les établissemens de leurs oppresseurs acquéroient de l'accroissement. La Plupart finirent par se réfugier au Chaco.

VIII. Ce pays, qui a deux cens cinquante lieues de long & cent cinquante de large, passe pour un des meilleurs de l'Amérique, & on le croit peuplé de cent mille sauvages. Ils forment, comme dans les autres parties du Nouveau-Monde, un grand nombre de nations, dont quarante-six ou quarante-sept sont très-imparfaitement connues.

Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne se réfugient au Chaco.

Plusieurs rivières traversent cette contrée. La Pilcomayo, plus considérable que toutes les autres, sort de la province de Charcas & se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans Rio de la Plata. Son cours paroît la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay & le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702, qu'on tenta de la remonter. Les peuples, qui en occupoient les ri-

ves, comprirent fort bien que tôt ou tard, ils seroient asservis, si l'expédition étoit heureuse; & ils prévirent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étoient chargés.

Dix-neuf ans après, les Jésuites reprirent ce grand projet : mais après avoir avancé trois cens cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre & de novembre, qui sont dans ces régions le tems de la sécheresse; & personne ne parut douter que cette entreprise n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avoit cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables & long-tems inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds, dans quatorze bourgades, dont sept sont placées sur les frontières du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, & une seulement au voisinage de l'Assomption.

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco & la rage de quelques autres peuplades moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

Celle qu'on nomme Tucuman est unie, arrosée & saine. On y cultive avec le plus grand succès le coton & le bled que le pays peut consommer; & quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulières au Nouveau-Monde, y réussiroient aussi heureu-

IX.
Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elle.

sement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-tems. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. Il est en particulier un arbre désigné par le nom de quebracho qu'on prétend approcher de la dureté, de la pesanteur, de la durée du meilleur marbre, & qui à cause de la difficulté des transports est vendu, au Potosi, jusqu'à dix mille livres. La partie des Andes qui est de ce département, est abondante en or & en cuivre, on y a déjà ouvert quelques mines.

Mais combien il faudroit de bras pour demander à ce vaste territoire les richesses qu'il renferme. Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitans, Espagnols, Indiens & nègres. Ils sont réunis dans sept bourgades dont *Sant-Yago del Estero* est la principale, où distribués sur des domaines épars dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue & comptent jusqu'à quarante mille bêtes à corne, jusqu'à six mille chevaux, sans compter d'autres troupeaux moins remarquables.

La province, appelée spécialement *Paraguay*, est beaucoup trop humide, à cause des forêts, des lacs, des rivières qui la couvrent. Aussi, abstraction faite des fameuses missions du même nom qui sont de son ressort, n'y compte-t-on qu'à cinquante-six mille habitans. Quatre cens seulement sont à l'Assomption, sa capitale. Deux autres bourgades, qui portent aussi le nom de ville en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites sur le même plan que celle des *Guaranis*, contiennent six mille Indiens. Tout le reste vit dans les campagnes & y cultive du tabac, du coton, du sucre qui sont envoyés avec l'herbe du *Paraguay*

à Buenos-Aires , d'où on tire en échange quelques marchandises arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours exposée aux incursions des Portugais du côté de l'Est & à celles des sauvages au Nord & à l'Ouest. Il falloit trouver le moyen de repousser des ennemis le plus souvent implacables. On construisit des forts ; des terres furent destinées pour leur entretien ; & chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens faits anciennement subsistent encore. Cependant, s'il se trouve quelqu'un à qui ce service ne plaise pas ou auquel ses occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en dispenser en payant depuis soixante jusqu'à cent francs selon sa fortune.

Ce qui constitue aujourd'hui la province de Buenos-Aires , faisoit originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obscurité fut long-tems son partage. Un commerce interlope , qu'après la pacification d'Utrecht , ouvrit avec elle l'établissement Portugais du Saint-Sacrement , & qui la mit à portée de former des liaisons suivies avec le Chili & le Pérou , lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'escadre de Pizarre , chargée , en 1740 , de défendre la mer du Sud contre les forces Britanniques , augmentèrent sa population & son activité. L'un & l'autre reçurent un nouvel accroissement des hommes entreprenans qui se fixèrent dans cette contrée , lorsque les cours de Madrid & de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-tems incertaines de leur territoire. Enfin la guerre qu'en 1776 se firent les deux puissances avec des troupes envoyées d'Europe , achevèrent de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant, les deux rives du fleuve , depuis l'Océan jusqu'à Buenos-Aires , & depuis Buenos-

178 *HISTOIRE PHILOSOPHIQUE*

Aires-jusqu'à Santa-Fé, sont, ou couvertes de nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le bled, le maïs, les fruits, les légumes : tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin & le bois, y croît dans une grande abondance.

X.
De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.

Buenos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine & agréable. On y respire un air tempéré. Elle est régulièrement bâtie. Ses rues sont larges & formées par des maisons extrêmement basses, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics & particuliers qui étoient tous de terre, il y a cinquante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une forteresse, gardée par une garnison de six à sept cens hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cens quarante-trois miliciens, Espagnols, Indiens, nègres & mulâtres libres sont toujours en état de se joindre aux troupes régulières.

La place est à soixante lieues de la mer. Les vaisseaux y arrivent par un fleuve qui manque de profondeur ; qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent ; & dans les jours les plus calmes, des pilotes les précèdent, la sonde à la main, pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des bâtimens légers, qu'ils aillent se radoubler & attendre

tendre leur cargaison à l'Incenada de Barragan ; situé sept ou huit lieues plus bas :

C'est une espèce de village , formé par quelques cabanes , construites avec du jonc , couvertes de cuirs & dispersées sans ordre. On n'y trouve ni magasins , ni subsistances ; & il n'est habité que par un petit nombre d'hommes indolens , dont on ne peut se promettre presque aucun service. L'embouchure d'une rivière , large de cinq à six mille toises , lui sert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puissent y entrer. Ceux qui ont besoin de plus de profondeur sont réduits à se réfugier derrière une pointé voisine , où le mouillage est heureusement plus incommode que dangereux.

L'insuffisance de cet asyle , fit bâtir , en 1726 , quarante lieues au-dessous de Buenos-Aires , la ville de Montevideo sur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre , & des batteries , judicieusement placées , la protègent du côté du fleuve. Malheureusement , on ne trouve que quatre ou cinq brasses d'eau , & on est réduit à s'échouer. Cette nécessité n'entraîne pas de grands inconvéniens pour les navires marchands : mais les vaisseaux de guerre dépérissent vite sur cette vase & s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés , auxquels la nature a donné l'esprit d'observation , ont remarqué , qu'avec peu de travail & de dépense , on auroit pu faire au voisinage un des plus beaux ports du monde ; dans la rivière de Sainte-Lucie. Pour y réussir , il ne falloit que creuser le baric de sable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plutôt , un plus tard à ce parti ; puisque Maldonado , qui faisoit tout son espoir , est maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI.
De l'herbe
du Para-
guay, la
principale ri-
chesse de la
colonie.

La plus riche production qui sorte des trois provinces, c'est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni observé par aucun botaniste. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première, nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles : elle est fort supérieure aux deux autres ; mais elle ne se conserve pas si long-tems, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle caaminí, est la feuille qui a acquis toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est le caagnazu, qui forme la troisième espèce. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produisent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui séparent les hauteurs. L'Assomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bien-tôt, dans le long trajet qu'il falloit faire, la plupart des Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert ; & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

A ce premier entrepôt succéda celui de Villarica, qui s'étoit approché trente-six lieues de la production. Il se réduisit peu-à-peu à rien, par la même raison qui avoit fait tomber celui dont il avoit pris la place.

Enfin au commencement du siècle, fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Assomption & au pied des montagnes de Maracayu. C'est aujourd'hui

le grand marché de l'herbe du Paraguay : mais il lui est survenu un concurrent qu'on ne devoit pas craindre.

Les Guaranis , qui ne cueilloient d'abord de cette herbe que ce qu'il en falloit pour leur consommation , en ramassèrent avec le tems pour en vendre. Cette occupation & la longueur du voyage les tenoient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce tems , ils manquoient tous d'instruction. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même , qui , rebutés par ce travail , s'enfuyoient dans des déserts , où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs , les missions , privées de leurs défenseurs , restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. C'étoit beaucoup trop de maux. Pour y remédier , les Jésuites tirèrent de Maracayu même des graines qu'ils semèrent dans la partie de leur territoire , qui approchoit le plus de celui dont elles tiroient leur origine. Elles se développèrent très-rapidement , & ne dégénérèrent pas , au moins , d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations , joint à celui que le hasard donne seul ailleurs , est fort considérable. Une partie reste dans les trois provinces. Le Chili & le Pérou en consomment annuellement vingt-cinq mille quintaux , qui leur coûtent près de deux millions de livres.

Cette herbe , dans laquelle les Espagnols & les autres habitans de l'Amérique Méridionale trouvent tant d'agrément , & à laquelle ils attribuent un si grand nombre de vertus , est d'un usage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette séchée & presque en poussière dans une coupe , avec du sucre , du jus de citron & des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui est versée par dessus , doit être bue sur le

champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir.

XII.
Liaisons du
Paraguay a-
vec les con-
trées limi-
trophes & a-
vec l'Espag-
ne.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe qui n'en consomme point ; & nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que fait cette région de ses excellentes mules dans les autres contrées du Nouveau-Monde.

Cet animal utile est très-multiplié sur le territoire de Buenos-Aires. Les habitans du Tucuman y portent des bois de construction & de la cire, qu'ils échangent chaque année contre soixante mille mulets de deux ans, qui chacun ne coûtoit pas autrefois trois livres, mais qu'il faut payer huit ou dix aujourd'hui. On les tient quatorze mois dans les pâturages de Cordoue, huit dans ceux de Salta ; & par des routes de fix cens, de sept cens, de neuf cens lieues, ils sont conduits en troupeaux de quinze cens ou de deux mille dans le Pérou, où on les vend près d'Oruro, de Cusco, de Guanaco, Velica, depuis soixante-dix jusqu'à cent livres, suivant le plus ou le moins d'éloignement.

Le Tucuman livre d'ailleurs au Potosi seize ou dix-huit mille bœufs & quatre ou cinq mille chevaux, nés & élevés sur son propre territoire. Ce sol fourniroit vingt fois davantage des uns & des autres, s'il étoit possible de leur trouver quelque débauché.

Une connoissance qui sera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'est la route que prennent les cargaisons qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémisphère.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades semées de loin en loin sur cette région. Outre qu'on ne l'entretiendroit pas sans de grandes fatigues, sans de grands dangers, elle seroit de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou presque rien à s'offrir, rien ou

presque rien à se demander. Buenos-Aires seule avoit un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandises d'Europe qui lui arrivoient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; & elle parvint à ouvrir un commerce assez régulier avec le Chili & avec le Pérou. Originaiement, les caravanes, qui formoient ces liaisons, employoient les secours de la boussole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur falloit traverser : mais, avec le tems, on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importans.

Des chariots partent maintenant de Buenos-Aires pour leur destination respective. Plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche. Tous sont trainés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux & font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy, après avoir parcouru quatre cens soixante-sept lieues; & ceux qui sont destinés pour le Chili n'en ont que deux cens soixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastras ou 21 livres 8 sols par quintal, & les seconds un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil & à corne suit toujours ces voitures. Les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le charriot ennuie ou fatigue; les bœufs doivent servir pour la nourriture & pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile. Le ministère avoit pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un paquebot pour Buenos-Aires. C'étoit un entrepôt d'où il s'agissoit de faire arriver les lettres & les passagers dans toutes les possessions Espagnoles de la mer du Sud. Le trajet étoit de neuf cens

quarante-six lieues jusqu'à Lima , de trois cens soixante-quatre jusqu'à Sant-Yago ; & des déserts immenses occupoient une grande partie de ce vaste espace. Un homme actif & intelligent vint cependant à bout d'établir une poste régulière de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou & du Chili , au grand avantage des trois colonies & par conséquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Espagne plusieurs objets plus ou moins importants : mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes. De ses propres domaines , le pays ne fournit que des cuirs.

Lorsqu'en 1539 les Espagnols abandonnèrent Buenos-Aires pour remonter le fleuve , ils laissèrent dans les campagnes voisines quelques bêtes à cornes qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplièrent tellement , que personne ne daigna se les approprier , lorsqu'on rétablit la ville. Dans la suite , il parut utile de les assommer pour en vendre la peau à l'Europe. La manière dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs se rendent à cheval dans les plaines où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur & lui coupent le jarret avec un long bâton , armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé. Cet animal abattu , son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent , les chasseurs retournent sur leurs pas , retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés , les écorchent , en prennent la peau , quelquefois la langue ou le suif , & abandonnent le reste à des chiens sauvages ou à des vautours.

Les cuirs étoient originairement à si bon marché , qu'ils ne coûtoient que deux livres , quoique les acheteurs rebutaient ceux qui avoient la plus légère imperfection , parce qu'ils devoient le même

impôt que ceux qui étoient le mieux conditionnés. Avec le tems, le nombre en diminua tellement qu'il fallut donner 43 livres 4 sols pour les grands, 37 livres 16 sols pour les médiocres, & 32 livres 8 sols pour les petits. Le gouvernement, qui voyoit avec regret se réduire peu-à-peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de génisses dans des parcs immenses ; & depuis ces innovations, les cuirs qui sont tous en poil & qui pèsent depuis vingt jusqu'à cinquante livres, ont baissé d'environ un tiers. Tous doivent au fisc onze livres.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, l'Espagne reçut, par an, de cette colonie 8,752,065 livres. L'or entra dans cette somme pour 1,524,705 livres ; l'argent pour 3,780,000 livres ; & les productions pour 3,447,360 livres. Le dernier article fut formé par trois cens quintaux de laine de vigogne, qui produisirent 207,360 livres, & par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout étoit pour le commerce, rien n'appartenoit au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région, dans son sein, des valeurs nouvelles ; & parce que la colonie du Saint Sacrement, par où s'écouloient les richesses, est sortie des mains des Portugais ; & parce que le Paraguay a reçu une existence plus considérable que celle dont il jouissoit.

L'empire immense que la Castille avoit fondé dans l'Amérique Méridionale fut long-tems subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étoient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avoit la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une

XIII.
Innovation
heureuse qui
doit améliorer
le sort du
Paraguay.

justice qu'il étoit presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri de la raison & qui gouverne encore plus absolument les états que les individus, empêchoit qu'on n'ouvrît les yeux sur le principe certain de tant de calamités. La confusion devint, à la fin, si générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché, en 1718, de cette gigantesque domination. Elle restoit encore beaucoup trop étendue; & le ministère l'a de nouveau restreinte, en 1776, en formant d'une partie du diocèse de Cusco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata, des provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay une autre vice-royauté, dont le siège est à Buenos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas, sans doute, à régler le sort de ces singulières missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satyres de ses détracteurs rendirent également célèbres.

XIV.
Principes sur
lesquels les
Jésuites fon-
dèrent leurs
missions du
Paraguay.

On dévastoit l'Amérique depuis un siècle, lorsque les Jésuites y portèrent cette infatigable activité, qui les avoit fait si singulièrement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvoient pas rappeler du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avoit malheureusement plongées; ils ne pouvoient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisoit tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les sauvages que leur vie errante avoit jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts & de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphère. Un succès, plus ou moins grand, couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, sur l'Amazone & dans quelques

autres contrées. Cependant aucune de ces institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay ; parce qu'on lui donna pour base les maximes que suivoient les Incas dans le gouvernement de leur empire & dans leurs conquêtes.

Les descendans de Manco-Capac se rendoient sur leurs frontières avec des armées qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher ; & qui, avec des armes offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur domaine d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs. Ces invitations étoient ordinairement rejetées. De nouveaux députés, plus pressans que les premiers étoient envoyés. Quelquefois on les massacroit, & on fendoit inopinément sur ceux qu'ils représentoient. Les troupes provoquées avoient assez généralement la supériorité ; mais elles s'arrêtoient au moment de la victoire & traitoient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils alloient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guère qu'une armée Péruvienne attaquât la première ; & il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se bornèrent à la persuasion. Ils s'enfonçoient dans les forêts pour chercher des sauvages ; & ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprennoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur culte qui parloit

aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes & nos mystères inconcevables. Aussi les millionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser, jusqu'à un certain point, les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'essayèrent d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils rassemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avoit promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion & les vertus : tout ce qu'on admiroit dans la législation des Incas se retrouva au Paraguay ou y fut même perfectionné.

Les Incas & les Jésuites avoient également établi un ordre qui prévenoit les crimes & dispensoit des punitions. Rien n'étoit si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étoient belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix avoient été sévères dans cet empire; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignoit pas les châtimens; on n'y craignoit que la conscience.

A l'exemple des Incas, les Jésuites avoient établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne : c'étoit la confession. Dans le Paraguay, elle conduisoit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là que, loin de pallier ses crimes, le repentir le lui

faisoit aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il venoit la demander à genoux. Plus elle étoit sévère & publique, plus elle rendoit le calme à la conscience. Ainsi le châtement qui, par-tout ailleurs, effraie les coupables, faisoit ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avoient point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissoient point de propriété; ils n'avoient point de loix criminelles, parce que chacun s'accusoit & se punissoit volontairement : toutes leurs loix étoient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit la théocratie : mais il faudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société; n'appellât crime, que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité; ne substituât pas, dans ces préceptes, des prières aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité; des scrupules à des remords fondés. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires Espagnols y avoient beaucoup trop porté leurs idées, leurs usages monastiques. Cependant, peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jésuites qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y étoit même ignoré. L'horloger, le tisserand, le ferrurier, le tailleur dépoisoient leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veilloient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avoit point de distinction entre les états; & c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens : car la liberté est le premier.

Les Incas & les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étoient aussi bien construits, aussi bien ornés que le permettoit l'imperfection des arts & des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui alloit au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parloient aux yeux, la majesté des cérémonies : tout attiroit, tout retenoit les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondoit pour eux avec la piété.

XV.
Pourquoi les
hommes ne se
font-ils que
peu multi-
pliés dans ces
célèbres mis-
ères ?

Il semble que les hommes auroient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'étoit oisif, n'étoit excédé de travail ; où la nourriture étoit saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logés commodément où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades avoient des secours inconnus sur le reste de la terre : où tout le monde se marioit par choix, sans intérêt, & où la multitude des enfans étoit une consolation, sans pouvoir être une charge : où la débauche inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence & la misère ne hâtoit jamais le terme de la vie humaine : où rien n'irritoit les passions factices & ne contrarioit les passions réglées par la raison & par la nature : où l'on jouissoit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe : où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, étoient une ressource assurée contre la disette qu'amenoient l'inconstance & l'intempérie des saisons : où la vengeance publique ne fut jamais dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée : où l'on ignoroit jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par tout l'espèce hu-

maine. Un tel pays devoit être, ce semble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'étoit pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay sous le vingtième degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrième degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivières, qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines qui séparent ces rivières, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf composées de vingt-deux mille sept cens soixante & une familles qui avoient quatre-vingt-neuf mille quatre cens quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-dessus de trente-deux, ni celui de leurs habitans au-dessus de cent vingt-un mille cent soixante-huit.

On soupçonna long-tems les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étoient librement soumis; & la cour de Madrid montra sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes dissipèrent ce soupçon aussi injurieux que mal fondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie, dont la gloire fut toujours l'idole, sacrifiait à un intérêt obscur & bas, un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins & de travaux ?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société, pour ne la pas calomnier si grossièrement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus d'un siècle, se perpétua par une suite des l'ava-

rice, de l'envie, de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministère Espagnol fit chercher cette source de richesses, plus il se convainquit que c'étoit une chimère. Si les Jésuites avoient découvert de pareils trésors, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt défolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression d'un gouvernement monacal dut, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des loix imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats; dans la violation des privilèges publics & l'établissement des privilèges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Jamais elle n'est dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opère & précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes; parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut, sans doute, celui des Jésuites au Paraguay; puisque des nations entières venoient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on ne vit pas une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante missionnaires eussent pu forcer à l'esclavage cent mille Indiens, qui pouvoient, ou massacrer leurs

pasteurs ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits foibles & les esprits audacieux.

Quelques personnes soupçonnèrent que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siècles de barbarie attachèrent parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'étoit plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires ne donnèrent pas seulement à leurs néophytes l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime, qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens; les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres & celle de notre espèce. Ces inconvéniens n'existoient point dans le Paraguay. Tous y avoient une subsistance assurée; tous y jouissoient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étoient privés que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un écrivain mercenaire ou aveuglé par sa haine n'a pas craint de publier depuis peu à la face de l'univers que le terrain occupé par les Guaranis ne pouvoit nourrir que le nombre d'hommes qui y existoit, & que plutôt que de les rapprocher des Espagnols, leurs missionnaires avoient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadoient, nous dis-
on, à leurs néophytes de laisser périr leurs enfans qui seroient autant de prédestinés & de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation ? As-tu compris l'insulte que tu faisois à tes maîtres, à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirs ? Combien il faudroit que ta nation fût dépourvue de la noblesse, de la générosité de son caractère, si elle ne partageoit ici mon indignation !

Aux chimères qui viennent d'être combattues, tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord, les Portugais de Saint-Paul détruisirent en 1631 les douze ou treize peuplades, formées dans la province de Guayra, limitrophe du Brésil. Ces brigands qui n'étoient qu'au nombre de deux cens soixante-quinze ne purent, il est vrai, amener que neuf cens des vingt-deux mille Guaranis qui composoient cet établissement naissant : mais le glaive & la misère en détruisirent beaucoup. Plusieurs reprirent la vie sauvage. A peine en arriva-t-il douze mille sur les bords du Parana & de l'Uruguay où l'on avoit résolu de les fixer.

La passion qu'avoient les dévastateurs de faire des esclaves ne fut pas étouffée par cette émigration. Ils poursuivirent leur timide proie dans son nouvel asyle, & devoient, avec le tems, tout disperser, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à
moins

moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les anciens habitans de cet autre hémisphère, dans la crainte qu'ils ne se servissent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les Jésuites applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des nations dont la soumission étoit forcée : mais ils la jugeoient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Les raisons ou les instances de ces missionnaires triomphèrent des oppositions & des préjugés. En 1639, on accorda des fusils aux Guaranis ; & cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvoient courir.

D'autres causes plus obscures de destruction remplacèrent celle-là. L'usage s'établit d'envoyer annuellement à deux, à trois cens lieues de leurs frontières une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connoissoit une passion insurmontable. Dans ces longues & pénibles courses, plusieurs périssoient de faim & de fatigue. Quelquefois durant leur absence des sauvages errans dévastèrent des plantations privées de la plupart de leurs défenseurs. Ces vices étoient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les missions.

Un malheureux hasard y porta la petite-vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée qu'en dans le reste du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, & continua à entasser victime sur victime sans interruption. Les Jésuites ignorèrent-ils les salutaires effets de l'inoculation sur les bords de l'Amazone, ou

se refusèrent-ils par superstition à une pratique dont les avantages sont si bien prouvés?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta sur-tout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupoient, principalement sur le Parana, étoit chaud, humide, sans cesse couvert de brouillards épais & immobiles. Ces vapeurs y verfoient dans chaque saison des maladies contagieuses. Les inclinations des habitans aggravoyent ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs pères avoient apportée du fond des forêts, ils se nourrissoient de fruits verts, ils mangeoient les viandes presque crues, sans que ni la raison, ni l'autorité, ni l'expérience pussent déraciner ces habitudes invétérées. De cette manière, la masse du sang, altérée par l'air & les alimens, ne pouvoit pas former des familles nombreuses, ni des générations de quelque durée.

XVI.
Examen des
reproches
faits aux Jé-
suites tou-
chant les mis-
sions.

Pour assurer la félicité des Guaranis, en quel nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs avoient originairement réglé avec la cour de Madrid, que ces peuples ne seroient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en seroient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyoit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme voyageurs, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, & y porteroient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus profondément des conquérans avides & destructeurs, qu'elles avoient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avoient un fondement apparent & peut-être réel.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Aires de la cire,

du tabac, des cuirs, des cotons en nature & filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevoit en échange des vases & des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquoit pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devoient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les besoins de l'état n'abordoient pas le produit entier de ses ventes. Ce qui restoit étoit détourné au profit des Jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt fordidé.

Ce reproche ne pouvoit pas tomber sur les premiers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouvèrent que des forêts, des serpens, des marais; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songèrent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Vraisemblablement, leurs successeurs eurent des vues moins nobles & moins pures. Vraisemblablement, ils cherchèrent un accroissement de fortune & de puissance, où ils ne devoient voir que la gloire du christianisme, que le bien de l'humanité. Ce fut, sans doute, un grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & pour augmenter sur tout le globe une influence déjà trop dangereuse. Si quelque chose pouvoit diminuer l'horreur d'un si grand forfait, c'est que

la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne purent rien désirer au-delà des commodités dont on les faisoit jouir généralement.

Ceux qui n'accusèrent pas les Jésuites d'avarice, censurèrent les établissemens du Paraguay comme l'ouvrage d'une superstition aveugle. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population ; elle consacre à des pratiques inutiles le tems destiné aux travaux de la société ; elle dépouille l'homme laborieux , pour enrichir le solitaire oisif & dangereux ; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles ; elle donne au nom du ciel le signal de la révolte ; elle soustrait les ministres aux loix , aux devoirs de la société : en un mot, elle rend les peuples malheureux , & donne des armes au méchant contre le juste. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités ? S'ils durent leurs heureuses institutions à la superstition , ce sera la première fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiète, toujours soupçonneuse, paroissoit craindre que les républiques fondées par les Jésuites, ne se détachassent un peu plutôt, un peu plus tard de l'empire, à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Leurs habitans étoient, à ses yeux, les soldats les plus exercés du nouvel hémisphère. Elle les voyoit obéissans par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, & combattant avec le fanatisme qui conduisit tant de martyrs sur l'échafaud, qui brisa tant de couronne par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Mais c'étoit sur-tout leur gouvernement qui causoit ses alarmes.

Dans les institutions anciennes, l'autorité civile & l'autorité religieuse, qui partent de la même source & qui doivent tendre au même but, étoient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple

n'osoit s'en séparer dans ses idées & dans ses craintes. Le christianisme introduisit en Europe un autre esprit, & forma, dès son origine, une rivalité secrète entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion. Cette disposition éclata, lorsque les barbares du Nord fondirent sur la domination Romaine. Les chrétiens persécutés par les empereurs payens, s'empresèrent d'implorer ce secours étranger contre l'oppression. Ils prêchèrent à ces vainqueurs ignorans un culte nouveau qui leur imposoit l'obligation de détruire l'ancien, & demandèrent les décombres des temples pour élever sur ces magnifiques ruines leurs propres sanctuaires.

Les sauvages donnèrent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas, firent tomber aux pieds du christianisme leurs ennemis & les siens, prirent des terres & des hommes & en cédèrent à l'église. Ils exigèrent des tributs, & en exemptèrent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attachèrent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimèrent le sceau de la religion aux domaines qu'ils possédoient. De ce mélange, de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux qui se distingua d'abord du véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur lui, & qui depuis se sentant le plus foible, se contenta de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui en vouloient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement discordans, qu'ils troublèrent sans cesse l'harmonie de tous les états.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, profitèrent du mal que

leur société avoit fait souvent en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un seul, ce qui leur donna la disposition absolue des pensées, des affections, des forces de leurs néophites.

XVII.
Les peuples étoient-ils heureux dans ces missions, & ont-ils regretté leurs législateurs ?

Un pareil système rendoit-il redoutables ces législateurs ? Quelques personnes le pensoient dans le Nouveau-Monde ; & cette croyance étoit beaucoup plus répandue dans l'ancien : mais partout on manquoit des lumières nécessaires, pour asséoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue, avec laquelle les missionnaires ont évacué ce qu'on appelloit leur empire, a paru démontrer qu'ils étoient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont été même moins regrettés qu'on ne croyoit qu'ils le feroient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la durété de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venoit, sans doute, de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devoient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, & sous un régime qui, considéré dans son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivoit-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austère, qui n'assujettit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme & par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie & sans aigrir leur humeur ? Les Guaranis étoient des espèces de moines, & il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étoient tyranniques. Aucune faute n'échappoit au châtement. L'ordre commandoit au milieu des plaisirs. Le Guaranis, inspecté jusques dans ses amusemens, ne pouvoit se livrer à aucune sorte d'excès. Le tumulte & la

licence étoient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étoient trop austères. L'égalité à laquelle ils étoient réduits & dont il leur étoit impossible de se tirer, éloignoit entre eux toute sorte d'émulation. Un Guaranis n'avoit aucun motif de surpasser un Guaranis. Il avoit fait assez bien, si l'on ne pouvoit ni l'accuser, ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influoit-elle pas sur ses liaisons les plus douces ? Ce n'est pas assez pour le bonheur de l'homme d'avoir ce qu'il lui suffit ; il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvoit être le bienfaiteur, ni de sa femme, ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de ses amis, ni de ses compatriotes ; & aucun de ceux-ci ne pouvoit être le sien. Son cœur ne sentoit aucun besoin. S'il étoit sans vice, il étoit aussi sans vertu. Il n'aimoit point, il n'étoit point aimé. Un Guaranis passionné auroit été l'être le plus malheureux ; & l'homme sans passion n'existe, ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule. Je ne connois que l'amour, qui s'irrite & s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t-on qu'il ne restât rien aux Guaranis du sentiment de leur liberté sauvage ? Mais négligez tout ce qui précède, & ne pesez que le peu de lignes que je vais ajouter. Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuses de ce qu'il devoit aux soins de ses législateurs, & il en avoit vivement, continuellement senti le despotisme. Il se persuada sans peine au moment de leur expulsion, qu'il seroit affranchi, & qu'il n'en seroit pas moins heureux. Toute autorité est plus ou moins odieuse ; & c'est la raison pour laquelle tous les maîtres, sans exception, ne sont que des ingrats.

Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay furent des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation, le plus grand

XVIII.

Mesures
préliminaires
prises par la

pour d'Es- peut-être où on puisse conduire les nations nou-
 pagne pour velles, & certainement fort supérieur à tout ce
 le gouver- qui existoit dans le reste du nouvel hémisphère.
 nement de On y observoit les loix. Il y régnoit une police
 ces millions.

exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuse
 fraternité y unissoit les cœurs. Tous les arts de
 nécessité y étoient perfectionnés, & on y en
 connoissoit quelques-uns d'agréables. L'abondance
 y étoit universelle & rien ne manquoit dans les
 dépôts publics. Le nombre des bêtes à corne
 s'y élevoit à sept-cens soixante-neuf mille trois
 cens cinquante-trois; celui des mulets ou des
 chevaux, à quatre-vingt-quatorze mille neuf cens
 quatre-vingt trois; celui des moutons, à deux
 cens vingt-un mille cinq cens trente-sept; sans
 compter quelques autres animaux domestiques.

Les pouvoirs concentrés jusqu'alors dans les mêmes
 mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna
 trois lieutenans, fut chargé de gouverner la
 contrée. On confia ce qui étoit du ressort de la
 religion à des moines de S. Dominique, de S.
 François & de la Merci.

C'est le seul changement qui ait été fait jusqu'ici
 aux dispositions anciennes. La cour de Madrid a
 voulu examiner, sans doute, si l'ordre établi de-
 voit être maintenu ou réformé. On cherche à lui
 persuader de retirer les Guaranis d'une région
 peu salubre & trop peu fertile, pour en peupler
 les bords inhabités de Rio-Plata, depuis Buenos-
 Aires jusqu'à l'Assomption. Si ce plan est adopté
 & que les peuples refusent de quitter les tombeaux
 de leurs pères, ils seront réduits à se disperser;
 s'ils se prêtent aux vues de l'Espagne, ils cesse-
 ront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le
 plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-
 Monde sera renversé.

Mais voilà assez, & peut-être trop de détails;
 sur les révolutions plus ou moins importantes qui

ont agité l'Amérique Espagnole pendant trois siècles. Il est tems de remonter aux principes qui dirigèrent la fondation de ce grand empire ; & de tracer , sans malignité comme sans flatterie , les suites d'un système dont l'antiquité n'avoit ni laissé , ni pu laisser de modèle. Nous commencerons par faire connoître les différentes espèces d'hommes qui se trouvent aujourd'hui réunis dans cette immense région.

On ne rangera point parmi les habitans du nouvel hémisphère les commandans chargés de lui donner des loix , les troupes destinées à le contenir ou à le défendre , les négocians employés pour son approvisionnement. Ces différentes classes d'hommes ne se fixent point en Amérique , & reviennent toutes en Europe après un séjour plus ou moins borné. Parmi les personnes envoyées par l'autorité publique , il n'y a guère que quelques magistrats , quelques administrateurs subalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées. La loi défend à tout citoyen d'y aller sans l'aveu du gouvernement : mais les gens connus en obtiennent assez aisément la permission , & ceux qui sont obscurs y passent très-fréquemment en fraude. On est vivement poussé à cette émigration par l'espoir d'une fortune considérable , & quelquefois aussi par la certitude de trouver une considération dont on n'auroit pas joui dans le lieu de son origine. Il suffit d'être né en Espagne pour obtenir des égards marqués : mais cet avantage ne se transmet pas. Les enfans qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapeçons* qui honoroit leurs pères : ils deviennent simplement *créoles*.

XIX.
Peuples qui habitent l'Amérique Espagnole , & premièrement les *chapeçons*.

C'est ainsi qu'on appelle ceux qui sont issus du sang Espagnol dans le nouvel hémisphère. Plusieurs descendent des premiers conquérans ou de ceux qui les suivirent ; d'autres ont en d'il.

XX.
Les *créoles*.

lustres ancêtres. La plupart ont acheté ou obtenu des titres distingués : mais peu d'entre eux ont manié les grands ressorts du gouvernement. Soit que la cour les crût incapables d'application, soit qu'elle craignît qu'ils ne préférassent les intérêts de leur pays à ceux de la métropole, elle les éloigna de bonne heure des places de confiance & s'écarta rarement de ce système bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragea. Ils achevèrent de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, de l'abondance de toutes choses, cette élévation dont il leur avoit été laissé de si grands exemples. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, une superstition stupide, des intrigues romanesques, achevèrent la dégradation de leur caractère. Une porte restoit ouverte à l'ambition de ces colons proscrits, en quelque sorte, sur leur terre natale. La cour, les armées, les tribunaux, l'église sont en Espagne des carrières plus ou moins brillantes qu'il leur est libre de parcourir. Il n'y en est cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur âme est entièrement flétrie, ou parce que les distances en rendent l'accès trop difficile. Quelques-uns, d'une naissance moins distinguée, ont tourné, dans l'Amérique même, leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce ; & ceux-là ont été les plus sages & les plus utiles.

XXI.
Les métis.

La supériorité que les chapetons affectent sur les créoles, ceux-ci la prennent sur les *métis*. C'est la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Espagnols qui, dans les premières époques de la découverte, abordèrent au Nouveau-Monde n'avoient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus considérables attendirent qu'il en vint d'Europe. La plupart donnèrent leur foi aux filles du pays les plus distinguées ou les

plus agréables. Souvent même, sans les épouser, on les rendit mères. La loi fit jouir ces enfans, légitimes ou illégitimes, des prérogatives de leur père : mais le préjugé les plaça plus bas. Ce n'est guère qu'après trois générations, c'est-à-dire lorsque leur couleur ne diffère en rien de celle des blancs, tous très-basés, que dans le cours ordinaire de la vie civile, ils sont traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité si flatteuse, ces métis, par-tout très-nombreux & dont l'espèce se renouvelle sans interruption, s'occupoient la plupart des arts mécaniques & des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils sont encore réduits à continuer les mêmes travaux jusqu'à ce qu'une alliance heureuse ou quelque circonstance particulière les mette en état de couler des jours inutiles dans les plaisirs & dans la mollesse.

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, XXII.
qu'en 1503, on y porta quelques noirs, Huit ans Les nègres.
après, il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les proscrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les Américains & qu'ils ne les poussaient à la révolte. Las-Casas, auquel il manquoit des notions justes sur les droits de l'homme, mais qui s'occupoit sans cesse du soulagement de ses chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyoit nuisible à leur conservation. Charles-Quint permit en 1517 que quatre mille de ces esclaves fussent conduits dans les colonies Espagnoles ; & le courtisan Flamand qui avoit obtenu cette faveur, vendit aux Génois l'exercice de son privilège.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce cessa presque entièrement, mais les Portugais de-

venus sujets de la cour de Madrid le ranimèrent. Il retomba encore après que ce peuple eut secoué le joug qu'il portoit si impatiemment, & ne reprit quelque vigueur que lorsque les deux nations se furent rapprochées. Enfin les sujets de la cour de Lisbonne s'engagèrent, en 1696, à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs anciens tyrans; & ils remplirent cette obligation avec le secours de leur souverain qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeoit une entreprise alors si considérable.

Les François, qui venoient de donner un roi à l'Espagne, se mirent trop légèrement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établissmens à la côte d'Afrique, encore peu instruits dans les opérations maritimes, malheureux durant le cours d'une longue guerre, ils ne firent rien de ce qu'ils avoient promis si hardiment.

La paix d'Utrecht fit passer ce contrat à l'Angleterre. La compagnie du Sud, à laquelle le ministère Britannique l'abandonna, se chargea de livrer, chacune des trente années que devoit durer son privilège, quatre mille huit cens Africains aux établissemens Espagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de son octroi : mais, tout le reste du tems, il lui étoit permis d'en introduire autant qu'elle en pourroit vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piastres & un tiers, ou 180 livres pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cens suivans furent déchargés de ce tribut onéreux en dédommagement d'un prêt de 1,080,000 liv. avancées à la cour de Madrid, & qui ne devoient être remboursées que dans l'espace de dix ans. Ce tribut étoit réduit à la moitié pour tous les esclaves que le contrat n'exigeoit point. Philippe V se dédommagea de ce sacrifice en se réservant la quatrième partie des bénéfices que feroit la société. L'exé-

cution du traité ne fut interrompue que par les hostilités qui, en 1739, divisèrent les deux couronnes. La pacification de 1748 rétablit celle d'Angleterre dans tous ses droits : mais la compagnie qui la représentoit fut déterminée, par un dédommagement qu'on lui offrit, à céder les courts restes d'un octroi dont elle prévoyoit qu'on ne la laisseroit pas jouir sans de grandes gênes.

Robert Mayne, négociant de Londres, succéda, sous un nom Espagnol, à l'association du Sud. L'infidélité où la négligence des agens qu'il avoit établis à Buenos-Aires, devenu l'entrepôt de ce commerce, furent telles, qu'en 1752 il se trouva ruiné, qu'il se vit forcé d'abandonner une entreprise qui, plus sagement dirigée ou mieux surveillée, devoit donner des profits très-considérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Rico des esclaves qui devoient au fisc 216 liv. par tête, & qui après avoir payé cette taxe rigoureuse étoient introduits librement sur le continent & dans les îles. Les Anglois qui avoient traité avec le gouverneur de Cuba remplissoient fidèlement leurs engagements ; lorsque la cour de Madrid jugea convenable à ses intérêts de changer de système.

Il fut formé en 1765 une société de quelques maisons de commerce Espagnoles, Françoises & Génoises établies à Cadix. Cette compagnie, mal servie par ses facteurs & très-obérée, alloit se dissoudre, lorsqu'en 1773 le ministère jugea qu'il étoit de sa sagesse & de sa justice d'accorder des adoucissmens aux conditions qu'il avoit d'abord imposées. On prolongea le privilège, on diminua les charges ; & depuis cette époque, l'importation des esclaves a pris une nouvelle activité. Ils sont achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Férecs Européens, d'abord vos dontâtes &

les habitans des contrées que vous veniez de découvrir n'étoient pas des animaux qu'on pouvoit égorger sans remords, parce qu'ils étoient noirs & que vous étiez blancs. Peu s'en fallut que vous ne leur enviassiez la connoissance de Dieu votre père commun, chose horrible à penser ! Mais quand vous leur eûtes permis de lever aussi leurs regards & leurs mains vers le ciel ; quand vous les eûtes initiés aux cérémonies & aux mystères ; associés aux prières, aux offrandes & aux espérances à venir d'une religion commune ; quand vous les eûtes avoués pour frères ; l'horreur ne redoubla-t-elle pas, lorsqu'on vous vit fouler aux pieds le lien de cette consanguinité sacrée ? Vous les avez rapprochés de vous ; & vous allez au loin les acheter ! & vous les vendez ! & vous le revendez comme un vil troupeau de bêtes ! pour repeupler une partie du globe que vous avez dévastée, vous en corrompez & dépeuplez une autre. Si la mort est préférable à la servitude, n'êtes-vous pas encore plus inhumains sur les côtes d'Afrique que vous ne l'avez été dans les régions de l'Amérique ? Anglois, François, Espagnols, Hollandois, Portugais, je suppose que je m'entretienne avec un d'entre vous d'un traité conclu entre deux nations civilisées, & que je lui demande quelle est la sorte de compensation qu'elles ont stipulée, dans l'échange qu'elles ont fait ? Qu'imaginera-t-il ? De l'or, des denrées, des privilèges, une ville, une province ; & c'est un nombre plus ou moins grand de leurs semblables que l'on abandonne à l'autre pour en disposer à son gré ? Mais telle est l'infamie de ce pacte dénaturé, qu'il ne se présente pas même à la pensée de ceux qui l'ont contracté.

Tout annonce que la cour d'Espagne va sortir de la dépendance où elle étoit des nations étrangères pour des esclaves. C'est l'unique but qu'elle

a pu se proposer en exigeant, en 1778 du Portugal la cession de deux de ses isles sur les côtes d'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre particulier, ont occupé une partie des esclaves introduits dans le continent Espagnol du Nouveau-Monde. Le service domestique des gens riches a été la destination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidens des plaisirs de leurs maîtres; & ce honteux ministère les a conduits à la liberté. Leurs descendans se sont alliés, tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, & ont formé la race nombreuse & vigoureuse des mulâtres qui, comme celle des métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur & à la considération des blancs. Ceux même d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigène. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordoit le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui, dans les établissemens des autres nations sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes Espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tombait-elle sur l'esclave acheté de préférence à l'esclave conquis? C'est que l'injure faite à celui-ci étoit plus ancienne & plus grande que l'injure faite au premier; que celui-là étoit accoutumé au joug; qu'il falloit y accoutumer celui-ci, & que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave, est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes Espagnoles, fût par-tout ailleurs leur ennemi; c'est que par-tout ailleurs il obéissoit toujours & qu'il ne commandoit jamais; c'est qu'il n'étoit point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes Espagnoles, l'Africain est alternative-

esclave & maître : dans les établissemens des autres nations, il est esclave du matin au soir.

XXIII.

Ancienne
condition des
Indiens, &
leur état ac-
tuel.

Les Indiens forment la dernière classe des habitans dans une région qui appartenait toute entière à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb distribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnoient & y attacha des naturels du pays en 1499. Cette disposition ne fut pas approuvée par la cour qui, trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue, avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau commandant, tout barbare qu'il étoit, se conforma à la volonté de ses souverains : mais l'indolence des Américains & les murmures des Espagnols se déterminèrent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étoient sortis & à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement, il décida que ces esclaves tireroient quelque fruit de leur travail, soit qu'ils fussent employés à la culture des terres, soit qu'ils le fussent à l'exploitation des mines. Ferdinand & Isabelle confirmèrent, en 1504, cet arrangement avec la clause que le salaire seroit réglé par le gouvernement.

Les Dominicains, qui venoient de passer dans la colonie, s'indignèrent d'un ordre de choses qui renversoit tous les principes. Ils refusèrent, dans le tribunal de la pénitence, l'absolution aux particuliers qui sollicitoient ou même acceptoient ces dons qu'on appelloit indifféremment répartitions ou commanderies ; ils accabloient d'anathèmes, dans la chaire, les ministres ou les promoteurs de ces injustices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent jusqu'en Europe, où l'usage, qu'ils attaquoient avec tant d'amertume, fut examiné de nouveau, en 1510, & de nouveau confirmé.

Les Indiens trouvèrent, en 1516, dans Las-Casas

Casas un défenseur plus vif, plus intrépide & plus actif que ceux qui l'avoient précédé. Ses sollicitations déterminèrent Ximenes, qui conduisoit alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire passer en Amérique trois religieux hiéronimites pour juger une cause deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcèrent ne furent pas ceux que leur profession faisoit présumer. Ils se décidèrent pour les répartitions : mais ils en déclarèrent déchus tous ceux des courtisans & des favoris qui ne résidoient pas dans le Nouveau-Monde.

Las-Casas, que le ministère lui-même avoit déclaré protecteur des Indiens & qui, revêtu de ce titre honorable, avoit accompagné les surintendans, revola en Espagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux qu'il accusoit d'avoir sacrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeler, & on leur substitua Figueroa. Ce magistrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un assez grand nombre d'Indiens qu'il laissa seuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favorable. Le gouvernement conclut de leur stupidité, de leur indolence, que les Américains étoient des enfans incapables de se conduire eux-mêmes, & leur condition ne fut pas changée.

Cependant, il s'élevoit de toutes parts des voix respectables contre ces dispositions. Les états de Castille eux-mêmes demandèrent, en 1523, qu'on les annullât. Charles-Quint se rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortès, qui venoit de conquérir le Mexique, de donner des commanderies, & lui enjoignit de les révoquer s'il y en avoit déjà d'accordées. Lorsque ces ordres arrivèrent dans la Nouvelle-Espagne, les répartitions y étoient déjà établies comme dans les autres colonies ; & les volontés du monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions soumises à la Castille, on marquoit sans cesse que jamais il ne s'opéreroit de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, si les peuples assujettis cessoient d'être un moment à la disposition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert sans fruit un si riche hémisphère faisoit une grande impression sur le ministère : mais aussi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jeter les nations dans la servitude, étoit un autre point de vue qui ne laissoit pas d'alarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude, on permettoit, on défendoit au hasard les commanderies. En 1536, l'autorité prit enfin un parti mitoyen qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour deux ans, jusqu'à cette époque, elles étoient réellement perpétuelles, parce qu'il étoit sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvelées. Le roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémisphères. O Las-Casas ! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivoit, dans les siècles à venir, que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplassent & qu'il y eût des loix, des mœurs, de la justice, de la liberté, la première statue qu'on y élèveroit seroit la tienne. On te verroit t'interposer entre l'Américain & Espagnol, & présenter, pour sauver l'un, ta poitrine au poignard de l'autre. On liroit sur le pied de ce monument : **DANS UN SIÈCLE DE FÉROCITÉ, LAS-CASAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT. EN**

attendant , ton nom restera gravé dans toutes les ames sensibles ; & lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros , ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces tems heureux n'être pas aussi éloignés que je l'appréhende !

Charles-Quint , éclairé par ses propres réflexions ou entraîné par l'éloquence impétueuse de Las-Casas , ordonne , en 1542 , que toutes les commanderies qui viendront à vaquer soient indistinctement réunies à la couronne. Ce statut est sans force au Mexique & dans le Pérou , il allume une guerre sanglante & opiniâtre. On est réduit à l'annuller trois ans après : mais l'autorité se trouve assez solidement établie , en 1549 , pour oser braver les murmures , pour n'être plus arrêtée par la crainte des soulèvemens.

A cette époque , la loi décharge les Indiens de tout service personnel , & règle le tribut qu'ils seront obligés de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres , jusqu'alors si oppresseurs , de résider dans l'étendue de leur juridiction & d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation & d'y laisser leur famille. Elle leur défend d'y posséder des terres , d'y faire élever des troupeaux , d'y former des ateliers. Elle leur défend de se mêler des mariages de leurs vassaux & d'en prendre aucun à leur service. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'attache du magistrat & donner caution pour les vexations qu'il se pourroit permettre.

La taxe imposée aux naturels du pays pour faire subsister les conquérans avec quelque dignité , n'est pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux sont obligés de réunir leurs sujets dans une bourgade , de leur bâtir une église , de payer le ministre chargé de leur instruction.

Ils sont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où est située leur répartition, & d'avoir toujours des chevaux & des armes en état de repousser l'ennemi, soit étranger, soit domestique. Il ne leur est permis de s'absenter qu'après s'être fait remplacer par un soldat agréé du gouvernement.

Ces réglemens n'éprouvèrent aucune altération remarquable jusqu'en 1568. Alors on décida que les commanderies, qui depuis trente-deux ans étoient concédées pour deux vies, continueroient à être données de la même manière; mais que celles dont le revenu excéderoit 10,800 livres seroient grévées de pensions. Toutes devoient, à l'avenir, être affichées lorsqu'elles deviendroient vacantes &, à mérite égal, être distribuées de préférence aux héritiers des conquérans, & ensuite aux descendans des premiers colons. La cour s'apercevant que la faveur decidoit plus souvent de ces récompenses que les talens ou l'ancienneté, voulut, en 1608, qu'elles fussent nulles, si elle ne confirmoit dans six ans pour le Pérou & dans cinq ans pour le reste de l'Amérique les grâces accordées par les vices-rois. Cependant le commandeur entroit en jouissance aussi-tôt qu'il étoit nommé. On exigeoit seulement qu'il assurât la restitution des sommes qu'il auroit touchées, si le choix qu'on avoit fait de lui n'étoit pas ratifié dans le tems prescrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier siècle, le gouvernement s'appropriâ le tiers du revenu des commanderies. Peu après, il le prit entier dans la première année, & ne tarda pas à défendre à ses délégués de remplir celles qui deviendroient vacantes. Elles furent enfin toutes supprimées, en 1720, à l'exception de celles qu'on avoit données à perpétuité à Cortès & à quelques hôpitaux ou communautés religieuses. A cette époque si remarqua-

ble dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendans que de la couronne.

Cette administration fut-elle la meilleure qu'il fût possible d'adopter pour l'intérêt de l'Espagne & le bonheur de l'autre hémisphère ? Qui le fait ? Dans la solution d'un problème où se compliquent les droits de la justice ; le sentiment de l'humanité ; les vues particulières des ministres ; l'empire de la circonstance ; l'ambition des grands ; la rapacité des favoris ; les spéculations des hommes à projets ; l'autorité du sacerdoce ; l'impulsion des mœurs & des préjugés ; le caractère des sujets éloignés ; la nature du climat, du sol & des travaux ; la distance des lieux ; la lenteur & le mépris des ordres souverains ; la tyrannie des gouverneurs ; l'impunité des forfaits ; l'incertitude & des relations & des délations, & de tant d'autres éléments divers : doit-on être surpris de la longue perplexité de la cour de Madrid ; lorsqu'au centre des nations Européennes, aux pieds des trônes, sous les yeux des administrateurs de l'état, les abus subsistent & s'accroissent souvent par des opérations, absurdes ? Alors on prit l'homme, dont on étoit entouré, pour le modèle de l'homme lointain, & l'on imagina que la législation qui convenoit à l'un convenoit également à l'autre. Dans des tems antérieurs, & peut-être même encore aujourd'hui, confondons-nous deux êtres séparés par des différences immenses, l'homme sauvage & l'homme policé ; l'homme né dans les bras de la liberté & l'homme né dans les langes de l'esclavage. L'aversion de l'homme sauvage pour nos cités naît de la mal-adresse avec laquelle nous sommes entrés dans la forêt.

Maintenant, les Indiens qu'on n'a pas fixés dans les villes, sont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur est pas permis de quitter, & où ils forment des assemblées municipales, présidées par leur ca-

cique. A chacun de ces villages est attaché un territoire plus ou moins étendu, selon la nature du sol & le nombre des habitans. Une partie est cultivée en commun pour les besoins publics, & le reste distribué aux familles pour leurs nécessités particulières. La loi a voulu que ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de tems en tems d'en détacher quelques portions en faveur des Espagnols, mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs sous l'inspection du gouvernement. Aucune institution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre : mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquisitions.

Comme l'opprobre brise tous les ressorts de l'ame, un des principes de cette pauvreté, de ce découragement, doit être l'obligation imposée à ces malheureux de faire seuls par corvée les travaux publics. Sont-ils payés de ce travail humiliant ? La loi l'ordonne. De quelle distance peut-on les tirer ? combien de tems peut-on les retenir ? cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens, c'est d'être à la disposition de tous les citoyens : mais uniquement pour les ateliers & les cultures de nécessité premières : mais à tour de rôle : mais pour dix-huit jours de suite seulement : mais pour un salaire prescrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuse encore, c'est celle d'exploiter les mines. Les administrateurs en étoient originairement les seuls arbitres. Des statuts qui varièrent souvent, la réglèrent dans la suite. Au tems où nous écrivons, on n'appelle aux mines, à l'exception de celles de Guanca-Velica & de Potosi qui ont des privilèges particuliers, que les Indiens qui ne sont pas éloignés de plus de trente millés ; on leur donne quatre réaux ou cinquante-quatre sols par jour ; on ne les retient que six

mois, & l'on n'y occupe que la septième partie d'une peuplade au Pérou, & la vingt-cinquième au Mexique. Souvent même, il y en a un moindre nombre; parce que le libertinage, la cupidité, l'espoir du vol, d'autres motifs peut-être, y attirent librement un grand nombre de métis, de mulâtres & d'indigènes.

Un tribut que les Indiens mâles, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, doivent au gouvernement, met le comble à tant de calamités. Cette taxe, qui s'acquittoit originairement en denrées, n'est point par-tout la même. Elle est de 8, de 15, de 20, de 30, même de 40 livres, selon les époques où, à la demande des contribuables, elle fut convertie en métaux. L'usage où étoit le fisc d'exiger toujours en argent la valeur des productions, dont le prix varioit avec les lieux & avec les tems, introduisit ces disproportions plus grandes & par conséquent plus destructives dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, où la capitation est assez généralement de 9 réaux ou de 6 livres 1 sol 6 deniers. Le quart de cette imposition est distribué au pasteur, au cacique, à l'Espagnol chargé dans chaque province d'empêcher l'oppression des Indiens, ou mis en réserve pour secourir la communauté dans ses révers. Telle est la condition légale des Indiens: mais qui pourroit dire ce que les injustices particulières doivent ajouter de poids à un fardeau déjà trop pesant? Celle de ces vexations qui a le plus fixé l'attention du gouvernement, est venue de ce qu'on appelle alcade au Mexique & corrégidor au Pérou.

C'est un magistrat chargé, sous l'inspection du vice-roi ou des tribunaux, de la justice, de la finance, de la guerre, de la police, de tout ce qui peut intéresser l'ordre public, dans un espace de trente, de quarante, de cinquante lieues. Quoi-

que la loi lui défendit, comme aux autres dépositaires de l'autorité, d'entreprendre aucun commerce, il s'empara, dès les premiers tems, de tout celui qu'il étoit possible de faire avec les Indiens soumis à sa juridiction. Comme sa commission ne devoit durer que cinq ans, il livroit presque en arrivant les marchandises qu'il avoit à vendre, & employoit aux recouvremens le reste de son exercice. L'oppression devint générale. Les malheureux indigènes furent toujours écrasés par l'énormité des prix, & souvent par l'obligation de prendre des effets qui leur étoient inutiles, mais que le tyran avoit été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négocians qui lui accordoient un crédit long & dangereux. On refusoit tout ou presque tout aux pauvres, & l'on surchargeoit ceux qui jouissoient de quelque aisance. Aux échéances, les paiemens étoient exigés avec une sévérité barbare par un créancier, à la fois juge & partie; & les peines les plus graves décernées contre les débiteurs qui manquoient aux engagemens libres ou forcés qu'ils avoient pris.

Ces atrocités, plus criantes & plus communes dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, affligeoient vivement les chefs humains & justes. Ils croyoient pourtant devoir les tolérer, dans la persuasion où l'on étoit généralement que si la chaîne qui existoit étoit une fois rompue, des peuples indolens & sans prévoyance manqueroient de vêtemens, d'instrumens d'agriculture, de bestiaux nécessaires pour tous les travaux, & tomberoient, sans délai, dans une inaction & une misère extrêmes. Quelques hommes sages travaillèrent à rapprocher des intérêts si opposés. Aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen sûr de diminuer le désordre auroit été d'accorder un meilleur traitement aux magistrats qui alloient chercher dans l'autre hé-

misphère une fortune que leur pays natal leur refusoit : mais le ministère se refusa toujours à cette augmentation de dépense. Depuis 1751, les alcaides & les corrégidors sont obligés d'afficher dans le lieu de leur résidence, les marchandises qu'ils ont à vendre, & le prix qu'ils y veulent mettre. S'ils s'écartent de ce tarif, approuvé par leurs supérieurs, ils doivent perdre leur place & restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé. Ce règlement, qui s'observe assez exactement, a un peu diminué les déprédations.

Il falloit un gouvernement aux différens peuples dont nous venons de parler. La cour de Madrid donna la préférence au plus absolu. Les monarques Espagnols concentrèrent dans leurs mains tous les droits, tous les pouvoirs, & en confièrent l'exercice à deux délégués, qui, sous le nom de vice-rois, devoient jouir, tout le tems de leur commission, des prérogatives de la souveraineté. On les entoura même dans leurs fonctions publiques & jusques dans leur vie privée, d'une représentation qui parut propre à augmenter le respect & la terreur que le commandement devoit inspirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, sans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite, comme celle de tous les agens inférieurs, fut soumise à la censure du conseil des Indes, tribunal érigé en Europe pour régir, sous l'inspection du monarque, les provinces conquises dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées furent successivement établies dix cours de justice, chargées d'assurer la tranquillité des citoyens & de terminer les différends qui s'éleveroient entre eux. Ces tribunaux, connus sous le nom d'audiences, prononcèrent définitivement sur les matières criminelles : mais les procès purement civils qui s'élevoient

XXIV.
Gouvernement civil
établi par
l'Espagne
dans le Nouveau Monde

au-dessus de 10,156 piastras ou de 54,843 livres, pouvoient être portés, par appel, au conseil des Indes. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépositaires de l'autorité royale, & la prérogative plus considérable encore attribuée à ceux des capitales, de remplir les fonctions des vices-royautés lorsqu'elles étoient vacantes : ces droits les élevèrent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme magistrats.

XXV.

Quel est le
régime ecclé-
siastique sui-
vien Améri-
que ?

Le régime ecclésiastique paroissoit plus difficile à régler. A l'époque où le Nouveau-Monde fut découvert, un voile, tissé ou épais par les préjugés que la cour de Rome n'avoit jamais cessé de semer, tantôt ouvertement & tantôt avec adresse, couvroit de ténèbres l'Europe entière. Ces superstitions étoient plus profondes & plus générales en Espagne, où, depuis si long-tems, on haïsoit, on combattoit les infidèles. Les souverains de cette nation devoient naturellement établir au-delà des mers les mauvais principes des pontifes qui leur donnoient un autre hémisphère. Il n'en fut pas ainsi. Ces princes plus éclairés, ce semble, que leur siècle ne le comportoit, arrachèrent au chef de la chrétienté la collation de tous les bénéfices, les dixmes mêmes que les prêtres avoient par-tout envahies. Malheureusement, la sagesse qui avoit dicté leur système ne passa pas à leurs successeurs. Ils fondèrent ou permirent qu'on fondât trop d'évêchés. Des temples sans nombre s'élevèrent. Les couvens des deux sexes se multiplièrent au-delà de tous les excès. Le célibat devint la passion dominante dans un pays désert. Des métaux qui devoient féconder la terre se perdirent dans les églises. Malgré sa corruption & son ignorance, le clergé se fit rendre la plus grande partie de ces tyranniques dixmes qui avoient été arrachées à son avarice. L'Amérique paroissoit n'avoir été con-

quise que pour lui. Cependant les pasteurs subalternes, ces curés, ailleurs si tendres & si respectables, ne se trouvoient pas assez opulens. L'Indien qu'ils étoient chargés d'instruire & de consoler, n'osoit se présenter à eux sans quelque présent. Ils lui laissoient celles de ses anciennes superstitions qui lui étoient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Ils mettoient un prix exorbitant à leurs fonctions, & avoient toujours des inventions pieuses qui leur donnoient occasion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avoit rendu leurs dogmes généralement odieux. Ces peuples alloient à la messe comme à la corvée, détestant les barbares étrangers qui entassoient sur leurs corps & sur leurs âmes des fardeaux également pesans.

Le scandale étoit public & presque général. Le clergé séculier & régulier, qui, l'un & l'autre remplissoient le même ministère, s'accusoient mutuellement de ces vexations. Les premiers peignoient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étoient dérobés à la surveillance de leurs supérieurs, pour être impunément libertins. Les seconds vouloient que les autres manquassent de lumières ou d'activité, & ne fussent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec répugnance, mais nous avouerons, que des deux côtés les reproches étoient fondés. La cour fut long-tems agitée par les intrigues sans cesse renaissantes des deux cabales. Enfin elle arrêta, en 1757, que les moines mourroient dans les bénéfices qu'ils occupoient, mais qu'ils ne seroient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette décision qui fait rentrer les choses dans leur ordre naturel, aura vraisemblablement des suites favorables.

C'étoit beaucoup d'avoir monté, dès les premiers tems, tous les grands ressorts de la nouvelle domination. Il restoit à régler le sort de ceux qui

XXVI.

Partage fait
au tems de la

conquête des
terres du
Nouveau
Monde.
Comment on
les acquite
maintenant.

devoient y vivre. Le souverain, qui se croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, & par droit de conquête & par la concession des papes, en fit d'abord distribuer à ceux de ses soldats qui avoient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le fantassin reçut cent pieds de long & cinquante de large pour ses bâtimens ; mille huit cens quatre-vingt-cinq toises pour son jardin ; sept mille cinq cens quarante-trois pour son verger ; quatre-vingt-quatorze mille deux cens quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe, & neuf mille quatre cens vingt-huit pour celle du bled d'Inde ; toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs, vingt chèvres, cent moutons, vingt bêtes à corne & cinq chevaux. La loi donnoit au cavalier un double espace pour ses bâtimens, & le quintuple pour tout le reste.

Bientôt on construisit des villes. Ces établissemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les ordonnances exigeoient un site agréable, un air salubre, un sol fertile, des eaux abondantes. Elles régloient la position des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche & actif qui se chargeoit de ces entreprises, après qu'elles avoient obtenu la sanction du gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au tems convenu, il perdoit ses avances, & devoit encore au fisc 5400 l. Ses autres devoirs étoient de trouver un pasteur pour son église, & de lui fournir ce qu'exigeoit la décence d'un culte régulier ; de réunir au moins trente habitans Espagnols, dont chacun auroit dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq & six poules. Lorsque ces conditions étoient remplies, on lui accordoit la juridiction civile & criminelle en première instance pour deux générations, la

nomination des officiers municipaux, & quatre lieues quarrées de terrain.

L'emplacement de la cité, les communes, l'entrepreneur absorboient une portion de ce vaste espace. Le reste étoit partagé en portions égales qu'on tiroit au sort & dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maisons : mais sa propriété ne pouvoit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avoient des possessions dans les villes déjà fondées, étoient exclus des nouveaux établissemens : mais cette rigueur ne s'étendoit pas jusqu'à leurs enfans. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme domestiques, comme artisans ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la cour assuroient aux troupes & aux fondateurs des villes, les chefs des diverses colonies étoient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudroient se fixer dans le nouvel hémisphère. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageoit dans des guerres continuelles & que son opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit suffire à tant de dépenses : la vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il imagina. Sa loi eut même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnoit la confiscation de tout ce qui seroit possédé sans titre légitime, à moins que les usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile, réellement ou en apparence, au fisc, ne souffrit de modification dans aucune période, & n'en éprouve pas encore.

arrive quelquefois qu'une avidité sans bornes y pousse un riche négociant, c'est toujours sous le voile d'un mystère impénétrable. Ce hardi spéculateur peut bien consentir à exposer sa fortune, mais jamais son nom. Il n'ignore pas que si ses engagemens étoient connus, sa réputation & son crédit seroient perdus sans ressource. Ce n'est que lorsque le succès le plus éclatant a couronné sa témérité, qu'il ose avouer les risques qu'il avoit courus.

XXIX.
Impôts éta-
blis dans l'A-
mérique Es-
pagnole.

Lorsque le gouvernement sera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits sur les métaux, il lui restera de grandes ressources pour ses dépenses de souveraineté. La principale auroit dû être la dixme que Ferdinand s'étoit fait céder par la cour de Rome : mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, s'en dépouilla pour les évêques, pour les chapitres, pour les curés, pour les hôpitaux, pour la construction des temples, pour des hommes & des établissemens déjà trop riches ou qui ne tardèrent pas à le devenir. A peine ce prince en transmit-il la neuvième partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux Indiens remplit un vuide fait si inconsiderément au trésor public. Les classes supérieures de la société ne furent pas plus ménagées. Tout le Nouveau-Monde fut assujetti à l'alcavala.

C'est un droit levé seulement sur tout ce qui se vend en gros & qui ne s'étend pas aux consommations journalières. Il vient originairement des Maures. Les Espagnols l'adoptèrent en 1341 & l'établirent à raison de cinq pour cent. Il fut porté dans la suite à dix & poussé même à quatorze : mais en 1750, il fut fait des arrangemens qui le ramenèrent à ce qu'il avoit été dans les premiers tems. Philippe II, après le désastre de cette flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible,

vincible, fut déterminé, en 1591, par les besoins, à exiger ce secours de toutes les possessions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent. En 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré, ce moyen sagement imaginé pour assurer la fortune des citoyens & qui est devenu par-tout un des principes de leur ruine dans les mains du fise, le papier timbré fut introduit en 1641 dans toutes les provinces Espagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger le Pérou en 1752, le Mexique en 1754, & dans l'intervalle de ces deux époques toutes les parties de l'autre hémisphère dépendantes de la Castille.

Dans des tems divers, la couronne s'appropriâ, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, le monopole de la poudre, du plomb & des cartes.

Cependant le plus étrange des impôts est la croissade. Il prit naissance dans les siècles de folie & de fanatisme où des millions d'Européens alloient se faire assommer dans l'orient pour le recouvrement de la Palestine. La cour de Rome le ressuscita en faveur de Ferdinand qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il existe encore en Espagne où il n'est jamais au-dessous de 12 sols 6 deniers, ni au-dessus de 4 livres. On le paie plus chèrement dans le Nouveau-Monde, où il n'est perçu que tous les deux ans & où il s'élève depuis 35 s. jusqu'à 13 l. selon le rang & la fortune des citoyens. Pour cet argent, les peuples obtiennent la liberté de se faire absoudre par leurs confesseurs des crimes réservés au pape & aux évêques; le droit d'user dans les jours d'abstinence de quelques nourritures prohibées; une foule d'indulgences pour des péchés déjà commis ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le gouvernement n'oblige pas strictement ses sujets à prendre cette bulle; mais les prêtres refuseroient

les consolations de la religion à ceux qui la négligeroient ou la dédaigneroient ; & il n'y a pas peut-être dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez hardi ou assez éclairé pour braver cette censure ecclésiastique.

Je ne m'adresserai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorteroit inutilement à secouer le double joug sous lequel ils se tiennent courbés ; & je ne leur dirai point : Quoi ! vous ne concevez pas que la providence qui veille à votre conservation , en vous présentant des alimens qui vous sont propres & en perpétuant sans interruption le besoin que vous en avez , vous en permet un libre usage : que si le ciel se courrouçoit lorsque vous en mangez dans un tems prohibé , il n'y a sur la terre aucune autorité qui pût vous dispenser de lui obéir : qu'on abuse de votre stupide crédulité , & que par un trafic infâme , un être qui n'est pas plus que vous , une créature qui n'est rien aux yeux de son maître & du vôtre , s'arroge le droit de vous commander en son nom ou de vous affranchir de ses ordres pour une pièce d'argent. Cette pièce d'argent , la prend-il pour lui ou la donne-t-il à son Dieu ? Son Dieu est-il indigent ? Vit-il de ressources ? Thésaurise-t-il ? Que s'il est dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus & vengeur des crimes , ni l'or que vous avez donné , ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or ne feront pas incliner sa balance. Que si sa justice vénale se laissoit corrompre , il seroit aussi vil , aussi méprisable que ceux qui siègent dans vos tribunaux. Que si son représentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a persuadé qu'il avoit pour vous , il seroit impunément le plus méchant des hommes , puisqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne possédât l'absolution. Je ne m'adresserai pas non plus aux ministres subalternes de ce chef orgueilleux , parce

qu'ils ont un intérêt commun avec lui , & qu'au lieu de me répondre , ils allumeroient un bûcher sous mes pieds. Mais je m'adresserai à ce chef & à tout le corps qu'il préside , & je lui dirai :

Renoncez , il en est tems , renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade & qui déshonore & le dieu que vous prêchez , & le culte que vous professez. Simplifiez votre doctrine. Purgez-la d'absurdités. Abandonnez de bonne grace tous ces postes où vous serez forcés. Le monde est trop éclairé pour se repaître plus long-tems d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison , ou pour donner dans des mensonges merveilleux qui , communs à toutes les religions , ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable & sociale. Passez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puisque vous jouissez des prérogatives de la société , partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un ministère équitable qui se proposeroit de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance & les voies odieuses par lesquelles vous avez acquis & vous entassez encoré richesse sur richesse , ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raisonnemens de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics & domestiques , les avocats du pauvre , les appuis du persécuté , les médiateurs entre l'époux & l'épouse , entre les pères & les enfans , entre les citoyens , les organes de la loi , les amis du trône , les coopérateurs du magistrat : quelques absurdités qu'eussent été vos dogmes , on le seroit tu. Personne n'eût osé attaquer une classe d'hommes si utiles & si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités. Toutes les contrées ont fumé de sang , & pourquoi ? On rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministère sa dignité ? Soyez humbles , soyez indulgens , soyez

même pauvres, s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses apôtres, ses disciples, les disciples de ceux-ci qui convertirent tout le monde connu, le furent aussi. Ne soyez, ni charlatans, ni hypocrites, ni simoniaques ou marchands de choses que vous donnez pour saintes. Tâchez de redevenir prêtres, c'est-à-dire les envoyés du Très-Haut, pour prêcher aux hommes les vertus, & pour leur en montrer des exemples. Et vous, pontife de Rome, ne vous appelez plus le serviteur des serviteurs de Dieu, ou Soyez-le. Songez que le siècle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons, de vos dispenses est passé. C'est inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Esprit, si l'on ne veut plus l'acheter. Votre revenu spirituel va toujours en diminuant ; il faut qu'un peu plutôt, un peu plus tard il se réduise à rien. Quels que soient les subsides, les nations qui les paient, tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur suffit. Puisque de pécheur, vous vous êtes fait prince temporel, devenez comme tous les bons souverains le promoteur de l'agriculture, des arts, des manufactures, du commerce, de la population. Alors, vous n'aurez plus besoin d'un trafic qui scandalise. Vous restituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez, & vous recouvrirez notre vénération que vous avez perdue.

Les finances du continent Espagnol de l'autre hémisphère furent long-tems & très-long-tems une énigme pour le ministère même. Ce cahos fut un peu débrouillé par M. de la Ensenada. Chacune des douze années de son heureuse administration, la couronne retira de ces régions, ou des droits qu'elle percevoit au départ & au retour des flottes, 17,719,448 livres 12 sols. Depuis, cette ressource du gouvernement s'est beaucoup accrue, & par l'importance des nouvelles taxes, & par la sé-

vérité qui a été employée dans la perception des anciennes. Aujourd'hui le revenu public du Mexique s'élève à 54,000,000 l.; celui du Pérou à 27,000,000 l. celui du Guatemala, du nouveau royaume, du Chili & du Paraguay à 9,100,000 livres. C'est en tout 90,100,000 liv. Les dépenses locales absorbent 56,700,000 livres. Il reste donc pour le fisc 34,500,000 liv. Ajoutez à cette somme 20,584,450 liv. qu'il perçoit en Europe même sur tous les objets envoyés aux colonies ou qui en arrivent; & vous trouverez que la cour de Madrid tire annuellement 55,084,450 liv. de ses provinces du Nouveau-Monde. Cependant toutes ces richesses n'entrent pas dans les caisses royales de la métropole. Une partie est employée dans les îles Espagnoles de l'Amérique, pour des dépenses de souveraineté, & pour la construction des vaisseaux ou pour l'achat du tabac.

A peine l'Espagne avoit découvert cet autre hémisphère, qu'elle eut l'idée d'un système inconnu aux peuples de l'antiquité, & que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'assurer de toutes les productions de ses colonies & de leur approvisionnement entier. Dans cette vue, on ne se contenta pas d'interdire à ces nouveaux établissemens, sous des peines capitales, toute maison étrangère; le gouvernement poussa la rigueur jusqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, jusqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet esprit de jalousie se manifesta dans la métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différens ports: mais les retours devoient tous se faire à Séville. Les richesses que cette préférence accumula dans le sein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtimens seroient expédiés de sa rade, comme ils devoient y revenir. La rivière qui

XXIX.

Principes
destructeurs
sur lesquels
l'Espagne
fonda d'a-
bord ses liai-
sons avec le
Nouveau
Monde.

baigne les murs ne se trouvant pas suffisante dans la suite pour recevoir des vaisseaux qui, peu-à-peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la presqu'île de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les négocians étrangers, fixés dans ce port devenu célèbre, de prendre part directement à un commerce si lucratif. En vain ils représentèrent que, consommant les denrées du royaume, payant les impositions, encourageant l'agriculture, l'industrie, la navigation, ils devoient être regardés comme citoyens. Ces raisons ne furent jamais senties dans une cour où la coutume étoit la loi suprême. Il fallut toujours que ces hommes riches, actifs, éclairés, qui soutinrent seuls pendant long-tems les liaisons de l'ancien & du Nouveau-Monde, couvrissent, avec plus de dégoûts & d'embarras qu'on ne la croiroit, leurs moindres opérations d'un nom Espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissemens qui se formoient de toutes parts dans l'autre hémisphère, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenoit d'envoyer, & le tems de leur départ. Il entra dans la politique de rendre ces voyages rares, & la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée. Pour l'arracher, on remplissoit d'intrigues la capitale de l'empire, & on entretenoit la corruption dans tous les bureaux.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'établir un ordre invARIABLE, de procurer une sûreté entière à des vaisseaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les visites, les inquisitions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe & en Amérique, que les faux-frais doublèrent la valeur de quelques mar-

chandises, & augmentèrent beaucoup la valeur de toutes.

L'oppression des douanes acheva de tout perdre. Les objets exportés pour l'autre hémisphère, furent assujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais existé dans aucun siècle, ni sur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avoit retiré fut imposé. L'or en retour devoit quatre pour cent, & l'argent en devoit neuf.

Mais comment la Cour de Madrid avoit-elle pu se tromper si grossièrement sur ses intérêts ? Comment, sur-tout, pouvoit-elle persévérer dans son erreur ? Essayons, s'il se peut, de démêler les causes de cet aveuglement étrange.

XXX.
Comment la cour de Madrid persévérat-elle dans son mauvais système ?

L'empire des Espagnols sur le Nouveau-Monde s'établit dans un siècle d'ignorance & de barbarie. Tous les principes de gouvernement étoient alors oubliés ; & l'on ne s'étonnera pas, sans doute, que dans l'ivresse de leurs triomphes, des conquérans superbes n'aient pas ramené la lumière, bannie depuis dix ou douze siècles de l'Europe entière.

A cette époque d'un aveuglement universel, la cour de Madrid ne devina pas que les établissemens qu'elle formoit sous un autre hémisphère, ne seroient utiles qu'autant qu'ils deviendroient un encouragement pour son agriculture, son industrie & sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut, en quelque sorte, la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée ou dédaignée ; & l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or & dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avoient la même ambition. Ils abandonnoient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses & continuelles laissoient dans la population de la patrie principale un vuide qui n'étoit

pas rempli par les étrangers que l'orgueil & l'intolérance ne cessent de repousser.

L'Espagne fut affermie, par des succès assez long-tems soutenus, dans les fausses routes qu'elle s'étoit d'abord tracées. Un attendant qu'elle devoit uniquement aux circonstances, lui parut une conséquence nécessaire de son administration & de ses maximes.

Les calamités qui, dans la suite, l'assaillirent de toutes parts, pouvoient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres, la priva de la tranquillité qu'il lui auroit fallu pour approfondir les vices d'un système suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumières acquises ou répandues successivement par les autres peuples étoient bien propres à combattre; à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa opiniâtement les connoissances qui lui venoient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation; avec une sagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid s'étoit fait de bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avoit pris; pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légèrement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étoient, ne la dégoûtèrent pas de cette politique dans les rapports avec l'Amérique; & elle y fut affermie par les suffrages combinés ou réparés d'une multitude d'agens séduits ou infidèles, qui assuroient leur fortune particulière par la continuité d'un desordre universel.

Dependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers tems , quoique des écrivains célèbres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne se voyant la maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le système d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémisphère fut découvert, Séville étoit célèbre par ses fabriques de soie ; les draps de Ségovie passaient pour les plus beaux de l'Europe, & les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie & dans le Levant. De nouveaux débouchés donnèrent une activité nouvelle à cette industrie & à l'exploitation des terres qui en est inséparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie auroit-elle pu envahir tant de provinces ; soutenir tant de guerres longues & sanglantes ; foudroyer tant d'armées étrangères & nationales ; équiper des flottes si nombreuses & si redoutables ; entretenir la division dans les états voisins & y acheter des traîtres ; bouleverser les nations par ses intrigues ; donner le branle à tous les événemens politiques ? Comment auroit-elle pu être la première & presque la seule puissance de l'univers ?

Mais tous ces efforts occasionnèrent une consommation immense d'hommes : mais il en passa beaucoup dans le Nouveau-Monde : mais cet autre hémisphère, plus riche & plus peuplé, demanda plus de marchandises : mais les bras manquèrent pour tous les travaux. Alors ce furent, les nations étrangères, où le numéraire étoit encore rare & par conséquent la main-d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des subsistances à l'Espagne, qui fournirent le vêtement à ses colonies. En vain des réglemens sévères les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies, elles le firent sans interruption & avec succès sous le

XXXX.

Suite que les funestes combinaisons du ministère Espagnol eurent dans la métropole même.

nom des Espagnols eux-mêmes, dont la bonne-foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un désordre & qui n'étoit qu'une suite naturelle de l'état des choses, en renouvelant l'ancienne défense de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville & ensuite à Cadix, des braves appelés *Metedores* portoient au rempart des lingots qu'ils jettoient à d'autres *Metedores* chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce versement clandestin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût fait juger & condamner à mort quelque contrevenant & qu'on eût confisqué les biens, cette atrocité, loin d'empêcher la sortie des métaux, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un salaire proportionné au danger qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait sortir beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel étoit l'état de l'Espagne, lorsqu'elle-même aggrava volontairement ses calamités par l'expulsion des Maures.

Cette nation avoit long-tems régné sur la péninsule presque entière. De poste en poste, elle se vit successivement poussée jusqu'à Grenade, où, après dix ans de sanglans combats, on la réduisit encore, en 1492, à subir le joug. Par la capitulation, il lui étoit permis de professer son culte : mais bientôt, sous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré ; & elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara

contre ces infortunés musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se réfugier en Afrique. Le reste fut condamné à paroître chrétien.

Cette démonstration, dont Ferdinand & Charles avoient voulu se contenter, blessa Philippe II. Ce prince inquisiteur voulut que les infidèles fussent réellement de sa religion. Dans l'espérance de les y amener plus sûrement & en moins de tems, il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiome, à leurs noms, à leurs vêtemens, leurs bains, à leurs usages, à tout ce qui pouvoit les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domoile sans l'aveu du magistrat, de se marier sans la permission de l'évêque, de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. Une résistance vive devoit être la suite de cette aveugle tyrannie. Malheureusement des hommes qui manquoient de chefs, de discipline, de moyens de guerre, ne purent faire que des efforts impuissans contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage & commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes & des campagnes, qui étoient entrés dans la rébellion, furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux même de Maures, qui étoient restés paisiblement dans leurs foyers, furent transportés dans les provinces intérieures du royaume, où ils ne trouvèrent que des insultes & de l'opprobre.

Cette dispersion, cette humiliation ne produisirent pas l'effet qu'on en attendoit. Les criantes; qu'un tribunal de sang renouvelloit sans cesse, ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne restoit de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ses ennemis opiniâtres de sa

doctrine ; & son vœu fut exaucé , en 1616 , malgré l'opposition de quelques hommes d'état , malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptoient dans leurs palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivoit la superstition.

On trouve par-tout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitans. Des pièces authentiques , recueillies par Bleda , auteur sage & contemporain , démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cens vingt-neuf mille trois cens quatorze. Ce n'étoit pas tout ce qui avoit échappé de Maures à l'animosité des guerres , au fanatisme des vainqueurs , à des émigrations quelquefois tolérées & plus souvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens ; ceux dont la foi n'étoit pas suspecte aux évêques , & tous les enfans au-dessous de sept ans.

Cependant l'état perdoit la vingtième partie de sa population , & la partie la plus laborieuse , comme l'ont toujours été , comme le seront toujours les sectes prosrites ou persécutées. Quellesque fussent les occupations de ce peuple ; que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs , dans les ateliers , ou dans les plus vils offices de la société , il se fit un grand vuide dans les travaux ; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avoient porté les infidèles , fut principalement jetté sur les tisserands. Cette surcharge en fit passer beaucoup en Flandre beaucoup en Italie ; & les autres , sans sortir d'Espagne , renoncèrent à leur profession. Les soies de Valence , les belles laines d'Andalousie & de Castille , cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'yant plus de manufactures à opprimer , opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea ; furent également vicieux par leur nature , par leur multiplicité & par leur excès. Aux impo-

sitions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une manière de lever de l'argent sur une classe particulière de citoyens : imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état : ils furent autorisés à sous-affermir les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplièrent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pièges tendus à la bonne-foi. Avec le tems, ils usurpèrent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers & à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnèrent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zèle, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources ? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier ; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins chères ; de faciliter le monopole, pour l'écarter ?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la popula-

tion, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclaircit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entre elle toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'aperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivières, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers, que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbareques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *navires* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de vil métal, un prix presque aussi fort qu'à l'argent.

Ces défordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne, remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siècle de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans; Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières & les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractère.

L'Inquisition, cet effroyable tribunal, établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & de l'alcoran, avoit dénaturé le caractère des peuples. Il les avoit formés à la réserve, à la défiance, à la jalousie. Et comment en fût-il arrivé autrement ? Lorsqu'un fils put accuser son père, une mère son fils & son époux, un ami son ami, un citoyen son concitoyen ; lorsque toutes les passions devinrent également délatrices, également écoutées ; lorsqu'au milieu de vos enfans, la nuit, le jour, les mains des satellites vous saisirent & vous jetterent dans l'obscurité des cachots ; lorsqu'on vous oela le crime dont vous étiez accusé ; lorsqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, & qu'emprisonné pour une faute que vous n'aviez pas commise, vous fûtes détenu & jugé sur une faute secrète que vous aviez avouée ; lorsque l'instruction de votre procès se commença, se poursuivit, s'acheva sans aucune confrontation avec les témoins ; lorsqu'on entendit la lecture de sa sentence sans avoir eu la liberté de se défendre ? Alors les yeux se familiarisèrent avec le sang, par les spectacles les plus atroces. Alors les âmes se remplirent de ce fanatisme qui se déploya si cruellement dans les deux hémisphères. L'Espagne ne fut, il est vrai, ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion ; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérables & ridicule, exerça au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matières de religion ressemblent à ces parties actives, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation : elles troublent d'abord la limpidité de la

liqueur, mais elles agitent bientôt toute la masse. Dans ce mouvement elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuración arrive, & il surnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matières resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

Au lieu d'une énergie nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde régulière auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline; il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner

à vil prix , ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne ; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions , à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du prince , à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autres titres pour les obtenir , que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux & devenu fier , dédaignant les occupations ordinaires de la vie , ne respiroit qu'après les gouvernemens , les prélatures , les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans , se glorifiant d'une superbe oisiveté , gardoient le ton de la cour , & mettoient autant de gravité dans leur ennui public , que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru fouiller ses mains victorieuses , en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portoit nonchalamment à ceux même qui étoient le plus en honneur & se reposoit pour tous les autres sur des étrangers qui rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit ou l'enrichissoit.

Les hommes nés sans propriété , préférant basement une servitude oisive à une liberté laborieuse , briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite , avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile , & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui , par un reste de vanité , ne vouloient pas vivre sans quelque considération , se précipitoient en foule dans les cloîtres , où la superstition avoit préparé depuis long-tems un asyle commode

à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des collèges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisannes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillissoient de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les isles Baléares & la

Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuisée par ses folles largeesses.

Pendant que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connus leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'ancien-monde, eussent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

xxxv.

Calamités
que l'aveu-
glement de
la cour d'Es-
pagne accu-
mule sur les
colonies

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguier les Indiens; l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entière; l'orgueil si ordinaire aux conquérans; l'ignorance des vrais principes du commerce: ces raisons & plusieurs autres, empêchèrent d'établir dans le Nouveau-Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent

de la terre à l'arrivée de ces barbares ; & c'est la soif de l'or , c'est le fanatisme qu'on accusoit de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme , qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens , ni par aucune espèce de honte , ni par la présence de témoins policés , ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols , l'image d'une organisation semblable à la leur , basée primitive de la morale ; & ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs frères nouvellement découverts , comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphère ? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus , de ceux qu'on court , & de ceux qui restent à courir ? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance , que sur les frontières de sa patrie ? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays ? Pris dans les premiers momens pour des dieux , les Espagnols ne craignent-ils pas d'être démasqués , d'être massacrés ? Ne se défièrent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit ? La première goutte de sang versée , ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandit à flots ? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigènes , dont elle n'entendoit pas la langue , & dont les mœurs & les usages lui étoient inconnus , ne fut-elle pas saisie d'alarmes & de terreurs bien ou mal fondées ?

Semblable aux Visigots , dont ils étoient les descendans ou les esclaves , les Espagnols partagèrent entre eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-tems au carnage , dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette servitude , ne produisi-

rent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle, leur crioient : laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les focs de vos charrues ; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite ; pourquoi donc la multiplier sans fin ? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jeter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étoient privés de la lumière du jour, du bonheur de respirer un air doux & sain, de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches & de leurs amis, ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses qui recèlent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussière ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étoient révoltées de ces barbaries, les écrivains Espagnols essayèrent de prouver que le travail des mines n'avoit rien de dangereux : mais on en croyoit aux démonstrations physiques. On

n'ignoroit point qu'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre, sans inconvénient pour les yeux ; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsénicales ; toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine ; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux mal-saines, sans inconvénient pour l'estomac & pour les humeurs du corps. On voyoit sortir de nos mines la mort sous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec l'hidreuse atropie, avec le noir marasme, avec les convulsions, le raccourcissement, les distorsions des membres. On voyoit aux mineurs les rides, la foiblesse, le tremblement, la caducité, à l'âge de la santé vigoureuse ; & loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols, on s'indignoit de leur mauvaise foi, lorsqu'on ne se moquoit pas de leur ignorance.

Pour se dérober à ces tombeaux & aux autres actes de la tyrannie Européenne, beaucoup d'Américains se réfugièrent dans des forêts, dans des montagnes inaccessibles. Dans ces climats après & sauvages, ils contractoient un caractère féroce qui coûta souvent des larmes & du sang à leurs impitoyables oppresseurs.

Dans quelques cantons, le désespoir fut porté si loin, que, pour ne pas laisser des héritiers de leur infortune, les hommes résolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espèce, que l'histoire nous ait transmis, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais ?

Ainsi la terre fut doublement souillée ; du sang des pères , & du germe des enfans.

Dès-lors , cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tombèrent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes , ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé , ni nourri , ni vêtu , devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation , jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent , qui devoient entrer dans les coffres du souverain , furent continuellement diminués par la fraude , & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice , se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône , ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit pros crits. Les premiers & les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongèrent les affaires , amena le funeste expédient de tous les états mal administrés ; des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie , & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. L'Europe étoit alors peu éclairée. La lumière même qui commençoit à s'y répandre , étoit repoussée par l'Espagne. Cependant un voile plus épais encore couvroit l'Amérique. Les notions les plus simples sur les objets les plus importans , y étoient entièrement effacées.

Comme l'aveuglement est toujours favorable à

la superstition , les ministres de la religion un peu moins aveuglés que les colons , prirent sur lui un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité , ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité , toute règle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce ; les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques , pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays , & ceux qui arrivoient d'Europe , acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares , presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence , sur leur courage , sur leur attachement ; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser , les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes , dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus , une aversion insurmontable. Elle se manifesta par des éclats , qui , plus d'une fois , ébranlèrent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain étoit fomenté par le clergé créole & le clergé Européen , qui avoient aussi contracté la contagion de ces discordes.

XXXIII.

L'Espagne
commence à
sortir de sa
létargie.

Il nous est doux de pouvoir penser , de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassoient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux , mais habiles au maniement des affaires publiques qui furent trop long-tems

l'apanage de la naissance seule. Les campagnes, mieux peuplées & mieux cultivées, offrent moins de ronces & plus de récoltes. Il sort des ateliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolède, de Talavera, & sur-tout de Valence, des foiries qui ont de la réputation & qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonse donnent de très-belles glaces; ceux de Guadalaxara & d'Escaray des draps fins & des écarlates; ceux de Madrid des chapeaux, des rubans, des tapisseries, de la porcelaine. La Catalogne entière est couverte de manufactures d'armes & de quincaillerie, de bas & de mouchoirs de soie, de toiles peintes de coton, de lainages communs, de galons & de dentelles. Des communications de la capitale avec les provinces commencent à s'ouvrir, & ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arrosement ou de navigation, dont le projet, conçu par des étrangers, avoit si long-tems révolté l'orgueil du ministère & celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier; des imprimeries de très-bon goût; des sociétés consacrées aux beaux-arts, aux arts utiles & aux sciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés & l'ignorance. Ces sages établissemens seront secondés par les jeunes gens que le ministère fait instruire dans les contrées dont les connoissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs, si difficile à corriger, a déjà subi des réformes très-avantageuses. Le revenu national, anciennement si borné, s'est élevé, dit-on, à 140,400,000 liv. Si le cadastre, dont la confection occupe la cour de Madrid depuis 1749, est fait sur de bons principes, & qu'il soit exécuté, le fisc verra encore croître ses ressources, & les contribuables seront soulagés.

A la mort de Charles-Quint, le trésor public étoit si obéré, qu'on mit en délibération, s'il ne

convenoit pas d'annuller tant d'engagemens fin-
nelles. Ils furent portés à un milliard, ou peut-
être plus, sous le règne inquiet & orageux de son
fils Philippe. L'intérêt des avances faites au gou-
vernement absorboit, en 1688, tout le produit
des impositions; & ce fut alors une nécessité de
faire une banqueroute entière. Les événemens qui
suivirent cette grande crise furent tous si malheu-
reux, que les finances retombèrent subitement
dans le cahos, d'où une résolution extrême, mais
nécessaire, les avoit tirées. Une administration
plus éclairée mit au commencement du siècle un
ordre dans les recouvrements, une règle dans les
dépenses qui auroient libéré l'état, sans les révo-
lutions qui s'y succédèrent avec une rapidité qu'on
a peine à suivre. Cependant la couronne ne de-
voit, en 1759, que 160,000,000 de livres que Fer-
dinand laissoit dans ses coffres. Son successeur em-
ploya la moitié de cette somme à la liquidation de
quelques dettes. Le reste fut consommé par la guerre
de Portugal, par l'augmentation de la marine, par
mille dépenses nécessaires pour tirer la monarchie
de la langueur où deux siècles d'ignorance & d'i-
nertie l'avoient plongée.

La vigilance du nouveau gouvernement ne s'est
pas bornée à réprimer une partie des désordres
qui ruinoient ses possessions d'Europe. Il a été
porté un œil attentif sur quelques-uns des abus
qui arrêtoient la prospérité de ses colonies. Leurs
chefs ont été choisis avec plus de soin & mieux
surveillés. On a réformé quelques-uns des vices
qui s'étoient glissés dans les tribunaux. Toutes les
branches d'administration ont été améliorées. Le
sort même des Indiens est devenu moins mal-
heureux.

XXXIV. Ces premiers pas vers le bien, doivent faire es-
Moyens perer au ministère Espagnol qu'il arrivera à une
qu'il con- bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais
viendroit à

principes , & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement , comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établissoit , on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout ; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans , elle portoit son inquiétude chez ses voisins , dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien , on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative ; & l'Espagnol décharné , demi-nud , nonchalamment assis à terre , regarde avec pitié ses voisins , qui , bien nourris , bien vêtus , travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil , ce que les autres recherchent par vanité ; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre , & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal , qui le gouverne depuis long-tems , lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien , il ne desire rien : mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

*l'Espagne
d'employer
pour accélérer
ses progrès
en
Europe & en
Amérique.*

De son ancien caractère , il n'est resté à ce peuple , pauvre & superbe , qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères , une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands , lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort : qu'on cherche les moyens , plus aillés qu'on ne croit , de lui faire trouver le travail honorable ; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nou-

veau-Monde, dans ces tems brillans, où, sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'ancien hémisphère ont envisagés leurs établissemens du nouveau. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son système avant que la lumière fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le tems, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui par le recensement très-exact de 1768 n'a que neuf millions trois cens sept mille huit cens quatre habitans de tout âge & de tout sexe, & qui ne compte pas dans ses colonies la dixième partie des bras qu'exigeroient leur exploitation, ne peut ni se peupler, ni les peupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du sou-

lagement des peuples, aussi-tôt que les possessions de l'ancien & du Nouveau-Monde auront été tirées du cahos où deux siècles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition.

La superstition, qu'elle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes, & de ses remèdes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomènes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les tems & dans tous les pays, vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi, à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des éléments qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit vénimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens, bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se fera élevé de l'idolâtrie au théisme : mais cette dernière idée simple & sublime, fera toujours restée informe dans les esprits grossiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être

unique ; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du Nord, qui inondèrent les provinces de l'empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révéés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siècles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle, qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entre eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoir entretenu dans son sein un germe de division, qui devoit, tôt ou tard, se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévorait toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité, un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti ; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouvèrent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordeoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette

discussion, elle se sentit fière d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis, dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systèmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espèce de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet fidèle; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables, ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tardèrent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, de-

vinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque, fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énermoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que le Romains formèrent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit la Victoire; Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspirait à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour première condition; que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles de l'ancien & du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'un & l'autre hémisphère, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, possédés de l'ambition

l'ambition des richesses qui caractérise notre siècle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulières. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément & de distinction, pour perdre le souvenir de leur pays natal.

L'Espagne verroit bientôt arriver sa population au point où elle doit la désirer, si elle n'ouvroit pas seulement son sein aux peuples de sa communion, mais indistinctement à toutes les sectes. Elle le pourroit sans blesser les principes de la religion, sans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne sont pas troublés par la diversité des opinions, & un christianisme bien entendu ne proscriit pas la liberté de conscience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de servir de règle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la manière qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du Nouveau-Monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matières premières & la main-d'œuvre ; mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même per-

fection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporterait en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entière. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses, qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation intérieure, y avilissent bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, fera une fuite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle & les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de première nécessité, l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère Espagnol, qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les ma-

nufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions ; peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce ; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une augmentation immense. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance : mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure ; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

On n'a que des notions vagues sur la quantité de métaux, sur la quantité de denrées que l'ancien monde recevoit du nouveau, dans les premiers tems qui suivirent la conquête. Les lumières augmentent, à mesure qu'on approche de notre âge. Actuellement l'Espagne tire tous les ans du con-

266 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

tiennent de l'Amérique 89,095,052 livres en or ~~ou~~ en argent, & 34,653,902 livres en productions. En tout 123,768,954 livres. En prenant ce calcul pour règle, il se trouveroit que la métropole a reçu de ses colonies, dans l'espace de deux cens quatre-vingt-sept années, 35,515,949,798 livres.

On ne peut dissimuler qu'autrefois il arrivoit moins de productions qu'il n'en vient aujourd'hui : mais alors les mines étoient plus abondantes. Voulez-vous vous en tenir à la multiplication des métaux seulement ? l'Espagne n'aura reçu que 25,570,279,924 l. Nous compterons pour rien les 9,945,669,874 l. de productions.

Il seroit possible d'augmenter la masse des métaux & des denrées. Pour atteindre le premier but, il suffiroit que le gouvernement fit passer des gens plus habiles dans la métallurgie & qu'il se relâchât sur les conditions auxquelles on permet d'ouvrir des mines. Mais ce succès ne seroit jamais que passager. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses ; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenus communs, depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur.

qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Tel est le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans l'ordre inférieur qui leur convient, elle se détermine à fonder spécialement la félicité publique sur les productions d'un sol fécond & vaste, le nouvel hémisphère sortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laissé. Le soleil qui n'a lui jusqu'ici que sur des déserts en friche, y fécondera tout par son influence.

Au nombre des denrées que ses rayons, secondés par le travail & l'intelligence de l'homme, y feront éclore, l'on comptera les denrées qui enrichissent actuellement les îles du Nouveau-Monde, dont la consommation augmente de jour en jour, & qui, après avoir été long-tems des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une nécessité indispensable.

Il est possible qu'on fasse prospérer les aromates, les épiceries de l'Asie, qui font annuellement sortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet espoir est plus particulièrement fondé pour la cannelle. Elle croit naturellement dans quelques-unes des vallées des Cordelières. En la cultivant, on lui donneroît peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Plusieurs Provinces du Mexique récoltoient autrefois d'excellentes soies que les manufactures d'Espagne employoient avec succès. Cette richesse s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce qu'on leur en fournit n'est rien en comparaison de ce qu'elles en demandent. Le



plus sûr moyen de multiplier ces toisons précieuses ne seroit-il pas de laisser vivre l'animal qui les donne , après l'en avoir dépouillé ?

Qui pourroit nommer les productions que des régions si vastes , des climats si variés , des terrains si différens pourroient voir éclore ? Dans tant d'espèces de cultures ne s'en trouveroit-il pas quelqu'une du goût des Indiens ? Quelqu'une ne fixeroit-elle pas de petites nations toujours errantes ? Distribuées avec intelligence , ces peuplades ne serviroient-elles pas à établir des communications entre des colonies , maintenant séparées par des espaces immenses & inhabités ? Les loix , qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat , ne seroient-elles pas observées ? Le commerce , continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver les marchandises à leur destination , ne seroit-il pas plus animé ? En cas de guerre , ne seroit-on pas averti à tems du danger , & ne se donneroit-on pas des secours prompts & efficaces ?

Il faut reconnoître que le nouveau système ne s'établira pas sans difficulté. L'habitude de l'oïveté , le climat , les préjugés contrarieront ces vues salutaires : mais des lumières sagement répandues , des encouragemens bien ménagés , des marques de considérations placées à propos , surmonteront , avec le tems , tous les obstacles.

On accéléreroit beaucoup le progrès des cultures , en supprimant la pratique devenue générale des majorats ou successions perpétuelles , qui engourdit tant de bras dans la métropole , & qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans & ceux qui marchaient sur leurs traces , usurpèrent ou se firent donner de vastes contrées. Ils en formèrent un héritage indivisible pour l'ainé de leurs enfans ; & les cadets se virent , en

quelque sorte , voués au célibat , au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche & y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse & sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires , aujourd'hui si borné , malgré l'étendue des terres , se multipliera , & les productions se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceroient plus rapidement s'il étoit permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes Espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous , à l'époque même de la découverte. Les loix prescrivoient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auroient pénétré de quelque manière que ce pût être. Pressé par ses besoins , Philippe II autorisa , en 1596 , ses délégués à naturaliser le peu qui s'y étoient glissés , pourvu qu'ils payassent cette adoption au prix qu'on leur fixeroit. Cette espèce de marché a été renouvelé à plusieurs reprises , mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays , que pour des marchands qu'on supposoit devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auroient acquises. Cependant le nombre des uns & des autres a toujours été excessivement borné , parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole , & que les colonies elles-mêmes , soit défiance , soit jalousie , les repoussent. Le progrès des lumières autorise à penser que cette infociabilité aura un terme. Le gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq & trente ans , sain , vigoureux ; quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie , & quel présent il fait à la nation étrangère chez laquelle il porte ses bras & son industrie ; l'étrange stupidité qu'il y auroit à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendrait multiplier par ses travaux utiles , ou les productions du sol , ou les ouvrages des manufactures ; la profon-

deur de la politique d'un peuple qui inviteroit, soit à se fixer dans ses villes, dans ses campagnes, soit à traverser ses provinces, les habitans des contrées adjacentes; quel tribut il imposeroit sur les nations qui lui fourniroient, & des ouvriers, & des cultivateurs, & des consommateurs; combien l'intolérance qui exile est funeste; quel fonds de richesse on appelle chez soi par la tolérance; & combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des mains Espagnoles ou à des mains Hollandoises.

Mais les plus grands encouragemens au travail des terres, mais toutes les faveurs qu'il seroit possible d'y ajouter ne produiroit rien, sans l'assurance d'un débouché facile & avantageux pour leurs productions. M. de la Ensenada comprit le premier que l'extraction en seroit impraticable, tout le tems que le commerce du Nouveau-Monde seroit conduit comme il l'avoit été. Aussi, malgré les obstacles qu'on lui opposa, malgré les préjugés qu'il falloit vaincre, substitua-t-il, en 1740, des vaisseaux détachés, à l'appareil si antique & si révérend des galions & des flottes. Il méditoit des changemens plus avantageux encore, lorsqu'une disgrâce imprévue l'arrêta au milieu de sa brillante carrière.

La moitié du bien qu'avoit fait ce ministre hardi & habile fut annullé, en 1756, par le rétablissement des flottes: mais le mal fut en partie réparé huit ans après par l'établissement des paquebots qui, de la Corogne, devoient porter tous les mois à la Havanne les lettres destinées pour les colonies septentrionales, & tous les deux mois à Buenos-Aires pour les colonies méridionales. On autorisa ces bâtimens, assez considérables, à se charger à leur départ de marchandises d'Europe, & à leur retour de denrées d'Amérique.

La sortie des métaux étoit prohibée sous des peines capitales. On se jouoit de cette dépense absurde, parce qu'il falloit bien que le commerce étranger retirât la valeur des marchandises qu'il avoit fournies. Les gouvernemens anciens, qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroit pas manqué d'en abroger une dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires sont plutôt conduits par les caprices des administrateurs que par des principes raisonnés, l'Espagne se contenta, en 1748, de permettre l'extraction de l'or & de l'argent, pourvu qu'on payât au fisc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut portée vingt ans après à quatre, quoique des fraudes continuelles avertissent sans cesse le gouvernement qu'il étoit de son intérêt de la diminuer.

L'an 1774 fut l'époque d'une autre innovation heureuse. Jusqu'alors toute liaison entre les différentes parties du continent Américain avoit été sévèrement proscrire. Le Mexique, Guatimala, le Pérou, le nouveau royaume : ces régions étoient forcément étrangères l'une à l'autre. Cette action, cette réaction qui les auroient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avoit partagés, étoient placées au rang des crimes, & très-sévèrement punies. Mais pourquoi n'avoit-on pas étendu la proscription d'une ville à une autre ville ; d'une habitation à l'habitation voisine, dans le même canton ; d'une famille à une autre famille, dans la même cité ? Le doigt de la nature a-t-il tracé sur le sol qu'habitent les hommes, quelque ligne de démarcation ? Comment sous la même domination un lieu placé à égale distance entre deux autres lieux peut-il exercer librement à l'Orient un privilège qui lui est interdit à l'Occident ? un pareil édit, bien interprété, ne signifie-t-il pas : défendons à chaque contrée de cultiver au-delà de sa propre

consommation, & à chacun de leurs habitans d'avoir besoin d'autre chose que des productions de son sol. Une communication libre fut enfin ouverte à ces provinces; & on leur permit de se croire concitoyens, de se traiter en frères.

Une loi du mois de février 1778 autorise tous les Ports d'Espagne à faire des expéditions pour Buenos-Aires, à en faire pour la mer du Sud. Au mois d'octobre de la même année, cette liberté a été accordée pour le reste du continent, excepté pour le Mexique qui ne doit pas tarder à jouir du même avantage. Ce sera un grand pas de fait : mais il ne sera pas suffisant, comme on s'en flatte, pour interrompre le commerce interlope, l'objet de tant de déclamations.

Tous les peuples, que leurs possessions mettoient à portée des établissemens Espagnols, cherchèrent toujours à s'en approprier frauduleusement les trésors & les denrées. Les Portugais tournèrent leurs vues vers la rivière de la Plata. Les François, les Danois, les Hollandois sur la côte de Caraque, de Carthagène & de Porto-Belo. Les Anglois, qui connoissoient & qui pratiquoient ces voies, trouvèrent dans les cessions qui furent faites à leur nation par les traités, de routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres atteignirent leur but en trompant ou en corrompant les garde-côtes, & quelquefois aussi en les combattant.

Loin de remédier au désordre, les chefs l'encourageoient le plus qu'il étoit possible. Plusieurs avoient acheté leur poste. La plupart étoient pressés d'élever leur fortune, & vouloient être payés des dangers qu'ils avoient courus en changeant de climat. Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce qu'il étoit rare qu'on fût continué au-delà de trois ou de cinq ans dans les places. Entre les moyens de s'enrichir, le moins dangereux étoit de

favoriser la contrebande ou de la faire soi-même. Personne, en Amérique, ne réclamoit contre une conduite favorable à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivoient jusqu'à la cour, ils étoient aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les maitresses, sur les confesseurs ou les favoris. Le coupable ne se mettoit pas seulement à l'abri de la punition, il étoit encore récompensé. Rien n'étoit si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration.. „ Si l'on vous calomnie, lui „ dit son ami, vous êtes perdu sans ressource : „ mais si l'on n'exagère pas vos brigandages, „ vous en serez quitte pour en sacrifier une partie ; vous jouirez paisiblement & même glorieusement du reste „.

Le commerce frauduleux continuera jusqu'à ce qu'on l'ait mis dans l'impossibilité de soutenir les frais qu'il exige, de braver les dangers auxquels il expose ; & jamais on y parviendra que par la diminution des droits, dont on a successivement surchargé celui qui se fait par les rades Espagnoles depuis même les sacrifices faits par le gouvernement, dans les arrangemens de 1778, le navigateur interlope a soixante-quatre pour cent d'avantage sur les liaisons autorisées.

La révolution, qu'une politique judicieuse ordonne, formera une vuide & un grand vuide dans le trésor public : mais l'embarras qui en résultera ne sera que momentané. Combien de richesses couleront un jour, de cet ordre de choses si long-tems attendu !

Dans le nouveau système, l'Espagne, qui n'a fourni jusqu'ici annuellement que mille sept cens quarante-un tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, dont

lé cultivateur n'a pas retiré 1,000,000 de livres, y en enverroit dix ou douze fois davantage. Cette exportation fertiliserait un terrain en friche, & dégoûterait le Mexique ; ainsi que quelques autres provinces du Nouveau-Monde, des mauvaises boissons que la cherté de celles qui ont passé les mers leur fait consommer.

Les manufactures, que l'impossibilité de payer celles qui venoient de l'ancien hémisphère a fait établir, ne se soutiendroient pas. C'eût été le comble de la tyrannie de les détruire par autorité, comme quelques ministres inconfidés, corrompus ou despotes n'ont pas craint de le proposer ; mais rien ne seroit plus raisonnable que d'en dégoûter ceux qui s'en habillent, en leur offrant à un prix proportionné à leurs facultés des toiles & des étoffes qui flatteroient leur goût ou leur vanité. Alors la consommation des marchandises d'Europe, qui ne passe pas tous les ans six mille six cents douze tonneaux, s'élèveroit au double, &, avec le tems, beaucoup davantage.

Les bras, que les métiers occupent, se porteroient à l'agriculture. Elle est actuellement très-bornée. Cependant les ports de toutes les nations sont librement ouverts à ses denrées. Peut-être plusieurs peuples s'opposeroient-ils à ce que l'Espagne mit ses îles en valeur, parce qu'une semblable amélioration porteroit nécessairement un préjudice notable à leurs colonies : mais tous desireroient qu'elle multiplie dans le commerce les productions de son continent, qui, la plupart, sont nécessaires & ne peuvent pas être remplacées.

Ce nouvel arrangement seroit également favorable aux mines. On rouvrirait celles qui, ne pouvant pas soutenir le prix du mercure & des autres marchandises, ont été abandonnées. Celles dont l'exploitation n'a pas été interrompue seroient suivies avec de plus grands moyens & plus

de vivacité. L'abondance des métaux ouvrirait à l'industrie des débouchés que les plus habiles ne soupçonnent pas.

Les Américains, plus riches & plus heureux, se défieroient moins du gouvernement. Ils consentiroient sans peine à payer des impositions, dont la nature & la perception ne peuvent être sagement réglées que sur les lieux même, & après une étude réfléchie du caractère, des usages des peuples. Ces tributs, quelque foibles qu'on les suppose, feroient plus que remplir le vuide qu'auroit opéré dans les caisses publiques la modération des douanes.

La couronne, jouissant d'un revenu plus considérable, n'abandonneroit plus ses provinces à la rapacité de ses agens. Elle en diminueroit le nombre, paieroit, convenablement ceux qu'elle auroit conservés, & les forceroit à respecter les droits des peuples, les intérêts du gouvernement. C'est mal connoître les ressources d'une autorité bien dirigée, que de croire impossible de faire régner cet esprit de justice. Campillo y réussit pendant son austère ministère, quoiqu'alors les administrateurs de l'Amérique eussent contracté l'habitude du brigandage, & qu'ils n'eussent pas des appointemens suffisans à la représentation que paroïssoit exiger leur rang.

Il ne faut pas dissimuler que la liberté du commerce de toute l'Espagne avec l'Amérique a passé pour une chimère. Les ports de cette péninsule sont, a-t-on dit, si pauvres que, quoi qu'on fasse, celui de Cadix restera seul en possession de ce monopole. Sans doute, qu'il en arriveroit ainsi, si l'on ne s'écartoit qu'en ce point de l'ancien système : mais qu'on dirige le nouveau plan sur les principes déjà établis, déjà pratiqués chez les nations commerçantes ; & il se trouvera, dans la plupart des rades du royaume, des fonds suffisans

pour faire des expéditions. Bientôt même les armemens se multiplieront, parce que la modicité du fret & des droits permettra d'envoyer des marchandises communes, de recevoir en retour des denrées peu précieuses. Avec le tems, la navigation de la métropole avec ses colonies du continent qui n'occupe maintenant que trente à trente-deux navires chaque année, prendra des accroissemens dont les spéculateurs les plus hardis n'oseroient fixer le terme.

On a prétendu, avec plus de fondement, qu'aussi-tôt que l'Amérique seroit ouverte à tous les ports de la monarchie & qu'il n'existeroit plus aucun genre d'oppression dans les douanes, le commerce, débarrassé de ses entraves, exciteroit une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de tout bien, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression continuelle.

Enfin, l'objection qui a le plus occupé la cour de Madrid, a été, à ce qu'il paroît, que toutes les nations de l'Europe verroient augmenter, par ces arrangemens, leur activité. C'est une vérité incontestable. Mais l'industrie Espagnole ne seroit-elle pas également encouragée, puisqu'elle seroit débarrassée de l'impôt que les marchandises étrangères continueroient de payer à l'entrée du royaume, elle conserveroit tous ses avantages? Mais le gouvernement ne percevroit-il pas toujours les droits qu'il auroit cru devoir laisser subsister sur ces

productions ? mais ses navigateurs ne gagneroient-ils pas toujours leur fret ? mais ses négocians ne seroient-ils pas les agens de ce commerce ? mais ses sujets du Nouveau-Monde n'obtiendroient-ils pas à meilleur marché tout ce qu'on leur porte ? Il est peut-être heureux pour cette puissance d'être obligée de partager avec les autres peuples l'approvisionnement de ses possessions d'Amérique. S'il en étoit autrement, les puissances maritimes feroient les plus grands efforts pour l'en dépouiller. Y réussiroit-on ? C'est ce qui reste à examiner.

Les Hollandois furent les premiers qui osèrent tourner leurs armes contre le Pérou. Ils y envoyèrent, en 1643, une foible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili & la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies ébranlèrent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya de Callao contre eux achevèrent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se seroient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

xxxv.

La domination Espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau Monde ?

Ainsi le pensoient ceux des François qui, en 1595, unirent leurs fortunes & leur audace pour aller piller les côtes du Pérou & pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres

du brave de Gènes , jusques vers le milieu du détroit de Magellan. On croyoit toucher au succès ; lorsque les navigateurs , opiniâtrément repoussés par les vents contraires & assaillis de toutes les calamités possibles , se virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Cés aventuriers , toujours avides de périls & de richesses , s'occupoient à former une nouvelle association : mais les événemens donnèrent aux deux couronnes les mêmes intérêts.

L'Angleterre avoit , avant les autres peuples , jetté des regards avides sur cette région. Ses mines la tentèrent dès 1624 : mais la foiblesse du prince , qui tenoit alors les rênes de l'empire , fit dissoudre une association puissante qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir Norboroug pour observer ces parages peu connus & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les sauvages du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition , qu'averti que son confident étoit de retour aux Dunes , il se jeta dans sa berge , & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile , le ministère Britannique ne se découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne alluma un incendie universel. L'Angleterre , qui s'étoit mise à la tête de la confédération formée pour dépouiller ce prince , vit par-tout prospérer ces armes , mais cette gloire lui fut chèrement vendue. La nation gémissoit sous le poids des taxes , & cependant le fisc avoit contracté des engagemens immenses. Il paroissoit difficile de les remplir & de continuer la guerre lorsqu'on eut l'idée d'une association qui auroit exclusivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud & d'y former des établissemens , mais à condition qu'elle se chargerait

seroit de liquider la dette publique. Telle étoit l'opinion qu'on avoit alors des richesses du Pérou & des grandes fortunes qu'il seroit aisé d'y faire, que les regnicoles & les étrangers versèrent avec enthousiasme leurs capitaux dans cette entreprise. L'administration en fut confiée au grand trésorier Oxford, auteur du projet, & il employa aux dépenses de l'état des fonds destinés pour tout autre usage.

Alors les actions de la nouvelle société tombèrent dans le plus grand avilissement : mais elles ne tardèrent pas à se relever. A la paix la cour de Londres obtint de celle de Madrid que la compagnie du Sud pourroit enfin remplir sa destination. Le commerce du Pérou lui fut solennellement livré. Elle s'enrichissoit tranquillement lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre commandée par Anson, remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis la dernière paix les François ont entrepris en 1764, & les Anglois en 1766, de former un établissement, non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante & un degré trente minutes de latitude australe, dans trois isles que les uns ont appellées Malouines & les autres Falkland. L'Espagne alarmée de voir des nations étrangères dans ces parages, a obtenu aisément de la cour de Versailles le sacrifice de sa faible colonie ; mais les plus vives instances n'ont rien produit à celle de Londres qui n'avoit pas les mêmes motifs de ménagement & de complaisance. Les esprits se sont aigris. Le port d'Egmont, nouvellement occupé, a été inopinément attaqué & pris

sans résistance. On alloit encore voir les deux hémisphères inondés de sang, si l'agresseur ne se fut enfin déterminé à restituer un poëte dont il n'auroit pas dû s'emparer dans un tems où l'on avoit ouvert des négociations pour l'éclaircissement des droits réciproques. L'Angleterre s'est depuis engagée, par une convention verbale du 22 Janvier 1771, à laisser tomber peu-à-peu ce foible, inutile & dispendieux établissement. Il n'y restoit plus en effet que vingt-cinq hommes lorsqu'on l'évacua au mois de Mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siècles à venir que ces isles avoient appartenu & n'avoient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insulte à la puissance rivale. C'est par condescendance & non par crainte qu'ils veulent bien se déshériter de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde ? Les noms de quelques illustres personnages, les noms d'un Christophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits états, avec la prétention aux grandes destinées de Rome !

Sans le secours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anson croyoit voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire Espagnol dans l'Océan pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur, douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneroient leurs voiles vers la mer du Sud. Ils trouveroient des rafraîchissemens à Bahia, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Brésil, qui desireroit avec passion l'abaissement des Espagnols. Les réparations qui pourroient devenir nécessaires dans la suite, se feroient avec sûreté sur la côte

inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Desiré ou dans celui de Saint-Julien. L'escadre doubleroit le cap de Horn ou le détroit de Magellan, suivant les saisons. En cas de séparation on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Valdivia.

Cette fortification, la seule qui couvre le Chili, emportée par une attaque brusque & impétueuse, que pourroient pour la défense du pays, des bourgeois amolis & inexpérimentés contre des hommes vieilliss dans les exercices de la guerre & de la discipline? Que pourroient-ils contre les Aroques & les autres sauvages, toujours disposés à renouveler leurs cruautés & leurs ravages?

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Elles ne sont protégées que par Callao, où une mauvaise garnison de six cents hommes ne tarderoit pas à capituler. La prise de ce port célèbre ouvreroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues & qui est absolument sans défense. Les foibles secours qui pourroient venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroit pas; & l'escadre intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé & sans ouvrages extérieurs, seroit obligé de se rendre. Sa garnison, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie à Châgre, à Porto-Belo, à d'autres postes, seroit hors d'état de repousser le moindre assaillant.

Anson ne pensoit pas que les côtes, une fois soumises, le reste de l'empire pût balancer à se soumettre. Il fondeoit son opinion sur la mollesse, sur la lâcheté, sur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ses lumières, un ennemi audacieux ne devoit avoir guère moins d'avantage sur les Espagnols qu'ils en eurent eux-

mêmes sur les Américains , à l'époque de la découverte.

Telles étoient , il y a trente ans , les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eu l'Angleterre. Tiendrait-il aujourd'hui le même langage ? Nous ne le pensons point. La cour de Madrid , réveillée par les humiliations & les malheurs de la dernière guerre , a fait passer au Pérou des troupes aguerries. Elle y a confié ses places à des commandans expérimentés. L'esprit des milices est entièrement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui peut-être étoit possible ne l'est plus. Une invasion deviendrait sur-tout chimérique , si dans cette région éloignée , les forces de terre étoient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'assurer que la réunion de ces deux moyens en écarteroit infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'escadre ne devroient pas se borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaisseaux , qui la composeroient , seroient utilement employés à faire naître ou à recueillir sur ces côtes des denrées qui n'y croissent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireroient vraisemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois siècles. Assurés que le produit de leurs cultures arriveroit sans frais à Panama & y seroit embarqué sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres , ils aimeroient des travaux dont la récompense ne seroit plus douteuse. L'activité augmenteroit , si la cour de Madrid se déterminoit à creuser un canal de cinq lieues qui achèveroit la communication des deux mers , déjà si avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations ; l'utilité du commerce exigent que l'isthme de Panama , que l'isthme de Suez , ouverts à la navigation , rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-

tems, le despotisme oriental, l'indolence Espagnole privent le globe d'un si grand avantage.

Si de la mer du Sud nous passons dans celle du Nord, nous trouverons que l'empire Espagnol s'y prolonge depuis le Mississipi jusqu'à l'Orenoque. On voit dans cette espace immense beaucoup de plages inaccessibles, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes regardés comme importants : Vera-Cruz, Châgrè, Porto-Belo, Carthagène, Puerto-Cabello sont fortifiés, & quelques-uns le sont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit inexpugnable. Elles pourroient donc être forcées de nouveau : mais qu'opéreroient ces succès ? Les vainqueurs, auxquels il seroit impossible de pénétrer dans l'intérieur des terres, se verroient confinés dans des forteresses, où un air dangereux dans toutes les saisons & mortel durant six mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuseroit plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête seroit achevée, peut-on penser que les Espagnols Américains, idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion & de leurs loix, ne romproient pas, un peu plutôt, un peu plus tard, les fers dont on les auroit chargés ? Que si, pour prévenir la révolution, on se déterminoit à les exterminer, ce cruel expédient ne seroit pas moins insensé en politique qu'horrible en morale ? Le peuple qui se seroit porté à cet excès de barbarie ne pourroit tirer parti de ses nouvelles possessions qu'en leur sacrifiant sa population, son activité, son industrie, & avec le tems toute sa puissance.

Tant d'obstacles à l'envahissement de l'Amérique Espagnole avoient, dit-on, fait naître en An-

gleterre durant les dernières hostilités, un système étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse de toutes les mers, étoit de s'emparer de la Vera-Cruz, & de s'y fortifier d'une manière redoutable. On n'auroit pas proposé au Mexique un joug étranger, pour lequel on lui connoissoit trop d'éloignement. Le plan étoit de le détacher de sa métropole, de le rendre arbitre de son sort, & de le laisser maître de se choisir un souverain ou de se former en république. Comme il n'y avoit point de troupes dans le pays, la révolution étoit assurée; & elle se seroit également faite dans toutes les provinces de ce vaste continent qui avoient les mêmes motifs de la desirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ses droits devoient être impuissans; parce que la Grande-Bretagne se chargeoit de les repousser, à condition que les nouveaux états lui accorderoient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avoient si long-temps gémi.

S'il étoit vrai que de pareilles idées eussent jamais occupé sérieusement le cabinet de Londres, il doit avoir renoncé à ces vues ambitieuses depuis que la cour de Madrid a pris le parti d'entretenir des troupes régulières & Européennes dans ses possessions du Nouveau-Monde. Ces forces contiendront les peuples, elles repousseront l'ennemi, appuyées comme elles le sont maintenant par une marine respectable.

Les Espagnols eurent à peine découvert un autre hémisphère, qu'ils songèrent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur administration, les chefs des grands établissemens déjà formés, tentoient tous les jours de nouvelles entreprises; & les particuliers, passionnés pour la même renommée, suivoient généra-

lement ces traces brillantes. Les calamités inséparables d'une carrière si peu connue n'avoient pas encore altéré ce courage actif & infatigable ; lorsque des navigateurs hardis & entreprenans osèrent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation , qu'à celle qui les avoit conquises. Les succès qui couronnèrent cette audace firent juger à Philippe II qu'il étoit tems de mettre des bornes à son ambition ; & il renonça à des acquisitions qui pouvoient exposer ses armes ou ses escadres à des insultes. Cette politique timide ou seulement prudente , eut des suites plus considérables qu'on ne l'avoit prévu. L'enthousiasme s'éteignit ; l'inaction lui succéda. Il se forma dans les Indes une nouvelle race d'hommes. Les peuples se plongèrent dans une mollesse superbe , & ceux qui les gouvernoient ne s'occupèrent plus qu'à accumuler des trésors dont on acheta les distinctions autrefois réservées aux talens , au zèle , aux services. A cette époque s'arrêta la navigation en Amérique ; à cette époque , elle s'arrêta en Europe.

Il ne sortit plus des ports de la métropole que peu de vaisseaux mal construits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portoient ses ennemis, les vexations ruineuses qu'elle éprouvoit de la part de ses alliés : rien ne tiroit l'Espagne de sa léthargie.

Enfin , après deux siècles d'un sommeil profond , les chantiers se sont ranimés. La marine Espagnole a acquis une vraie force. Soixante-huit vaisseaux , depuis cent quatorze jusqu'à soixante canons , dont cinq sont en construction ; quatre-vingt-huit bâtimens , depuis cinquante-six jusqu'à douze canons , la forment au tems où nous écrivons. Elle compte sur ses registres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entre eux servent dans les armemens que le gouvernement ordonne.

La navigation marchande de la Biscaye, de Majorque, de la Catalogne en occupent beaucoup aussi. Il en faut pour une centaine de petits navires destinés régulièrement pour les îles d'Amérique qui en voyoient si peu autrefois. Ils se multiplieront encore, lorsque les expéditions au continent de l'autre hémisphère se feront avec toute la liberté qu'annoncent de premiers arrangemens. Les mers, qui séparent les deux mondes, se couvriront d'hommes robustes, actifs, intelligens, qui deviendront les défenseurs des droits de leur patrie, & rendront ses flottes redoutables.

Monarques Espagnols, vous être chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémisphères. Montrez-vous dignes d'une si haute destinée. En remplissant ce devoir auguste & sacré, vous réparerez le crime de vos prédécesseurs & de leurs sujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avoient découvert; ils ont donné la mort à des millions d'hommes; ils ont fait pis, ils les ont enchaînés; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avoit épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont souffert qu'un moment; les malheureux qu'ils ont laissé vivre ont dû cent fois envier le sort de ceux qu'on avoit égorgés. L'avenir ne vous pardonnera que quand les moissons germeront de tant de sang innocent dont vous avez arrosé les campagnes, & qu'il verra les espaces immenses que vous avez dévastés couverts d'habitans heureux & libres. Voulez-vous savoir l'époque à laquelle vous ferez peut-être absous de tous vos forfaits? C'est lorsque ressuscitant par la pensée quelqu'un des anciens monarques du Mexique & du Pérou, & le remplaçant au centre de ses possessions, vous pourrez lui dire : VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS; INTERROGE-LES, ET JUGE NOUS.

Fin du huitième Livre.

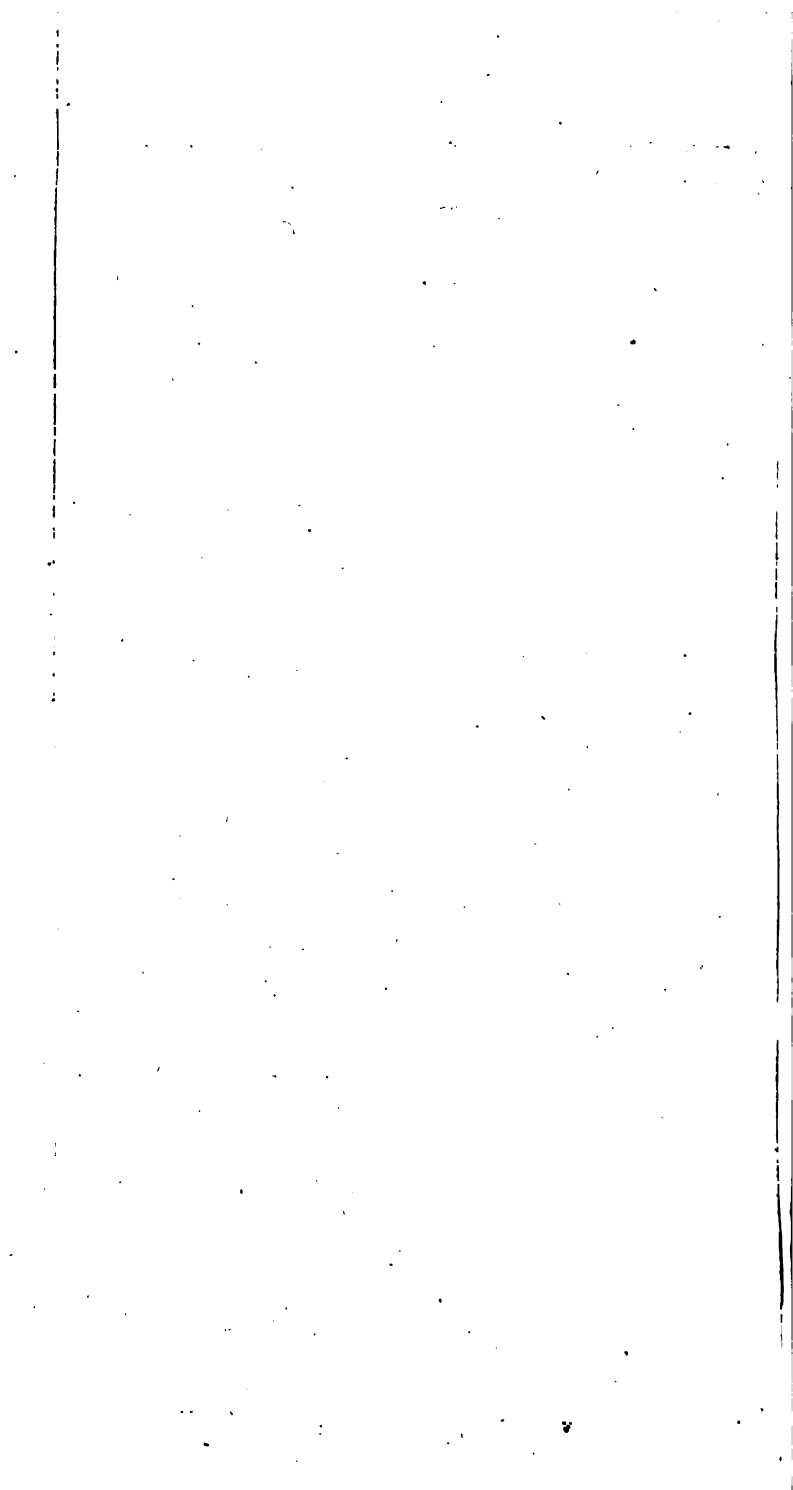
Dte d'ARANDA, Président du

ARO.	CLERGÉ séculier & régulier.	TOTALITÉ.	PRIVILÉGIÉS dans la population totale.
Tol ⁶⁸	35,054	2,110,212	45,915
Sév ¹⁷	19,734	1,058,851	37,940
S. J ⁶⁷	24,260	1,864,397	85,730
Exc ¹²	6,713	571,925	306,378
Gre ¹⁰	5,119	383,359	7,434
Bur ⁶⁴	18,330	1,042,364	324,661
Tar ⁰⁹	14,235	1,030,244	10,948
Sarr ⁰⁵	11,561	529,566	16,948
Val ⁸⁷	12,799	716,886	10,703
T99	147,805	9,307,804	846,657

Ville	les Privilégiés du Roi.	89393
Paroi	le Département des Finances. . . .	27577
Couv	le Département de la Croixade . . .	4248
Couv	le Département de l'Inquisition . .	2645
Laïqu	la Noblesse.	722794
Laïqu		
Syndi		846657
Re		

Espagne pour la Vera-Cruz.

	1765.	1768.	1772.	1776.
	IDIAQUES.	TILLY.	CORDOVA.	ULLOA.
Mar	486,943	452,282	914,807	934,366
Can				
Pap	642,896	148,563	479,282	184,172
Circ	14,150	4,178	11,031	673½
Bra	33,528	23,574	56,960	18,490
Toi	660	3,225	1,800	2,427
And	1,131	1,834	3,021	1,474
Caif	705	177	401	
Caif	275	119	157	
Poi	445	107	878	334½
Clo	50		
Vif	7,506	8,000		
Fer	23,696	30,403	21,583
Fer	42,857	893	78	
Clo	42	210	1,135	617
Fer	677	453		
Fil	158			
Ac				



Liv. VI. VII. & VIII. N°. 3.

Argent de l'Amérique à l'Espagne ;
s l

R O D
du D
d'Ind
Garde

OBSERVATIONS.

16,5

53,1

68,8

40,6

87,5

66,7



T A B L E
ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

- A**bstinence, réflexions sur les abstinences, ordonnée par l'Eglise. Page 226.
- Alcannizas**, l'une des dernières maisons des souverains du Pérou, sortie du mariage de la fille du dernier des Incas & de Loyola. 44.
- Almagro**. Les chefs du parti de Pizarre & les siens en viennent aux mains : Almagro est décapité. Pizarre est ensuite massacré par le parti d'Almagro, son fils est revêtu de l'autorité 35, 36.
- Alvarès (Pedro)**, commandant du parti de Pizarre après la mort. 36.
- Anglois**, tentés par l'attrait des mines du Pérou, ils essayent de s'y établir en 1624 & ne sont pas heureux 272. Ils réussissent en 1766. 273. Le ministère consent en 1771 à laisser tomber son établissement. 274.
- Arancos**, peuples du Chili, ennemis irréconciliables des Espagnols. Leur manière de faire la guerre. 157.
- Arequipa**. Ville du Pérou qui a 40 mille habitants. 107.
- Atabaliba**, fils de l'empereur Huyana-Capac, souverain du Pérou. Démêlés qu'il a avec Huascar son frère Consanguin. 13. Ayant appris que Huascar offroit plus d'or aux Espagnols qu'il n'en promettoit pour sa rançon, il le fait étrangler. 15, 16. Mais après avoir partagé son or, on lui fit son procès & il fut livré à la mort. *ibid*, 17.

Auto-da-fe, cérémonie barbare qui s'oppose à l'agrandissement des états où l'inquisition l'a établie. 256.

B

B*AIROA*, chef des Castillans à la conquête du Pérou. 5
Cruautés qu'il exerce sur les peuples du Darien. 7. Au milieu des succès les plus grands il est privé de son commandement. Pedrarias lui succède & lui fait trancher la tête. 9.

Benalcázar, commandant Espagnol à Quito, qui attaque Bogota en 1526. 76.

Blasco-Nunnez-Vela, envoyé en 1544 au Pérou en qualité de vice-roi. Ordres de la cour d'Espagne dont il est porteur. 37. vices dans la manière dont il s'y prit pour les faire exécuter, troubles qui s'ensuivirent. 38. Il est mis aux fers. 40. Il est tiré de son exil, mais son parti est défait & lui-même massacré. 41.

Bogota, nom que portoit le pays auquel les Espagnols ont donné celui de nouveau royaume de Grenade. 76.

Buenos-Aires. Province formée du démembrément du Paraguay par les Espagnols, sa position est agréable. 175. Nombre des troupes qui la défendent, commodité & sûreté de son port. 109.

C

C*ACAORYA*. Description de cet arbre qui a très-bien réussi dans Venezuela, contrée du nouveau-monde. Description des fleurs & du fruit. 56. nature du terrain qui lui est propre. 57.

Caraque, contrée du nouveau-monde où croît le meilleur cacao. La compagnie des Indes Espagnoles en obtient le commerce exclusif. 60 & suiv.

Carthagene, province de l'Amérique voisine de Panama. Sa description géographique, climat & productions de cette contrée. 46. Bastidas est le premier Européen qui y aborda en 1502, plusieurs autres y abordèrent depuis & furent contraints de se retirer. Enfin Pedro de Heridia s'y établit en 1527 & bâtit Carthagene. Elle est pillée par des corsaires françois en 1544, brûlée par les Anglois en 1584, prise par Pointis, amiral de Louis XIV, en 1697, & asségée inutilement.

lement par les Anglois en 1741. 47; 48. Influence du climat sur les habitans, maladie singulière qu'on y éprouve. 49. Remède qu'on y emploie utilement selon Godin. Conjectures sur un autre remède qu'on pourroit employer. *ibid.* 50. Malgré ces dangers Carthagene est très-peuplée. 51. Balance du commerce qui s'y fait. 52.

Carvajal, confident de Pizarre, rebelle dans le Pérou, est écartelé, férocité de son caractère, qualités qui auroient pu en faire un grand homme. 42.

Castro (Vaca de) licencié envoyé d'Espagne pour juger les meurtriers du vieux Almagro. 37.

Chaco, très-grande contrée du Paraguay dont les Espagnols viennent à bout, après bien des peines, de former trois grandes provinces. 172.

Chaglas, nom d'un osier du Pérou dont on se sert pour lier les uns aux autres les poteaux dont on construit les maisons à Lima. 136.

Chapetons, nom donné aux Espagnols Européens qui passent en Amérique, leurs enfans sont appelés Créoles. 201.

Chica, sorte de boisson du Pérou, manière dont on la fait. 110.

Chili. Description géographique de cette possession Espagnole; Les Incas essayent de s'y établir, mais les Espagnols sont plus heureux. 155. Dangers qu'ils surmontent sous la conduite d'Almagro. *ibid.* Etat des troupes que les Espagnols entretiennent dans toutes les villes de cet empire. 163. Il a toujours eu des liaisons avec le Pérou & le Paraguay. Les sauvages lui fournissent le *Poncho*, objet de commerce qu'il fournit au Pérou. 166. Objet de son commerce avec le Paraguay, ce qu'il reçoit en échange. 167. Voie par laquelle cette communication pourra s'étendre. *ibid.* combinaisons fausses qui privèrent long-tems cet empire de toute liaison directe avec l'Espagne. 168.

Chimborazo, l'une des Cordelières, est élevée de 3220 toises au-dessus du niveau de la mer. 94.

Christianisme, manière horrible avec laquelle les Espagnols, ayant à leur tête un Dominicain, le prêchèrent dans le Pérou. 14.

Coca, arbrisseau du Pérou dont les Péruviens mûchent

la feuille avec plaisir ; si ceux qui travaillent aux mines n'en avoient pas , rien ne pourroit les contraindre au travail. 110.

Colomb , conduite qu'il tient dans ses voyages pour découvrir un océan qu'il soupçonnoit devoir aboutir aux Indes Orientales. 2, 3.

Colonies , réflexions philosophiques sur le droit que les hommes s'arrogent de fonder des colonies où il leur plaît. 152 & suiv.

Compagnie des Indes Espagnoles , on lui accorde la province de Venezuela en 1728. 58. Différentes modifications apportées depuis ce tems au commerce de cette province , privilèges accordés à la compagnie. 59. Nouveaux arrangemens faits en 1776. Divers établissemens de la compagnie dans ces parages. 60. Lorsque cette compagnie s'établit en Espagne la confiance n'y fut d'abord pas grande. Adresse par laquelle elle gagna peu à peu cette confiance. 63, 64.

Conception (la). Ville du Chili bâtie par les Espagnols en 1550 , détruite & rebâtie plusieurs fois. 160.

Conquêtes. Réflexions philosophiques sur les cruautés qui accompagnèrent la conquête du nouveau monde. 1.

Conquimbo ou la Serena , ville du Chili élevée en 1544 par les Espagnols. 159.

Cordelières , montagnes du Pérou. Leur description , élévation de Chimborazo l'une d'elles ; plumes où elles sont situées. 93. Nature de leur terrain & leurs différentes productions. 94, 95. Maladies particulières aux habitans de ces montagnes , selon qu'ils sont plus ou moins élevés. *ibid.* 96.

Cour de Rome. Réflexions sur la prétention qu'elle s'arrogeoit de disposer de la propriété des empires , & notamment des conquêtes à faire dans le nouveau monde. 4.

Créoles , on appelle ainsi les enfans nés en Amérique des Espagnols qui y sont passés d'Europe. 20.

Grosfode , sorte d'impôt qui a lieu en Espagne , ce que c'est. 225.

Gumana , côte d'Amérique découverte par Colomb en 1498. Les cruautés qu'on y commit par la suite furent arrêtées par Las Casas. 65.

DES MATIERES.

285

Cusco, ville du haut Pérou, bâtie par le premier des Incas. 107.

D

D*arien*, golfe qui joint à l'Amérique septentrionale à la méridionale; usages singuliers qui s'y observoient lorsque les Espagnols en firent la conquête, espèce singulière des sauvages qui s'y trouverent. 5 & suiv. Description géographique de cette langue de terre abandonnée par les Espagnols: douze cens Ecois s'y rendent en 1698, & tâchent de soulaver les sauvages originaires contre les Espagnols. 45. Cette entreprise déplaît à toutes les puissances de l'Europe. Suites de cette affaire. 46.

Diaz de Solis, capitaine Castillan qui découvrit en 1515 le fleuve Paraguay; il est massacré avec les siens par les sauvages. 169.

Diego d'Almagro, compagnon de Pizarre dans la conquête du Pérou; qualités de cet homme. 9.

Dividi, nom d'un bénéfice que fait la compagnie des Indes Espagnoles à Venezuela en Amérique. 62.

E

E*meraudes*. On a long-tems cru qu'elles nous venoient des grandes Indes. On fait maintenant que ce sont les provinces du Popayan & du Choco dans la nouvelle Grenade qui les fournissent. 77.

Ensenada (M. de la), ministre célèbre d'Espagne qui par des vues sages y rétablit le commerce. 279.

Espagne. Lorsqu'en 1492 les Maures furent contraints de subir le joug Espagnol, les manufactures furent anéanties, & cette couronne commença à décliner. 236, 237. L'inquisition y occasionne de très-grands maux. 239. La guerre & la politique y sont mal administrées. 240. Vices de toute espèce qui hâtent sa ruine. 242. Tous ces maux influent sur les colonies Espagnoles. 243. La découverte des mines du nouveau-monde, fut pour elle une grande cause de destruction. 245. Le commerce ne fut plus en Espagne que l'art de tromper publiquement. 247. Les affaires

y ont depuis quelque tems pris un meilleur train. Les arts , les manufactures y sont en vigueur ; l'agriculture y est encouragée. 259. Etat d'épuisement où se trouva ce royaume à la mort de Charles-Quint. 251. Moyens dont il peut se servir pour se relever. 257. Et par lesquels on peut y augmenter la population.. 257. L'augmentation des manufactures de luxe lui seroit meurtrière ; raisons qui appuient cette assertion, 258. Balance de son commerce actuel de laines. Produit des mines du Pérou. 259 Il seroit avantageux pour elle de permettre aux étrangers l'entrée de ses colonies. 263. On a levé en 1774 l'interdiction de communication qui jusqu'alors avoit été établie entre différentes colonies Espagnoles, 264. Conseils à cette puissance sur son agrandissement. 267 & *suiv.* Le commerce des colonies en concurrence avec d'autres nations seroit-il avantageux ou nuisible à l'Espagne? 267. Tentatives des Hollandois, des François & des Anglois sur les colonies. 271. Considérations qui pourroient déterminer les puissances à s'y établir. 275. Motifs de tranquillité pour l'Espagne. 277. Voie qu'elle doit suivre pour réparer les cruautés de ses conquérans barbares. 280.

Espagnols, Leur sort est d'être par-tout un sang mêlé, en Europe avec les Maures, en Amérique avec les Indiens. 171. Les deux chefs Pizarre & Almagro après la conquête du Pérou en viennent aux mains pour le commandement. Almagro est pris & décapité. 35.

F

FEMMES, condition où elles sont réduites chez un peuple sauvage & guerrier, chez un peuple pasteur, 69, 70. & chez un peuple policé. 71.

Fernand de Luques, compagnon de Pizarre dans la conquête du Pérou ; il étoit prêtre & s'étoit enrichi par la superstition. 10.

François, encouragés par la spéculation des richesses du nouveau-monde, ils tentent en 1595 d'y pénétrer ; Louis XIV, encourage de pareilles tentatives, l'une & l'autre ne sont pas heureuses. 271. Ils ont repris

DES MATIÈRES. 287

le même chemin en 1764, mais la cour de Versailles a fait le sacrifice de sa colonie. 272.

G

GORGONE, isle du Pérou où Pizarre & quelques-uns de ses compagnons passent six mois à lutter contre la faim & le climat. 11.

Grenade (nouveau royaume de) très-grande contrée d'Amérique. Sa description géographique. Conjectures sur son origine. Il s'appelloit anciennement Bogota. Il fut attaqué & pris en 1526. 76. Merveilles qu'on en a racontées. Son état actuel. 77.

Guanaco, espèce de Lama sauvage plus fort que les Lamas domestiques ; on leur fait la chasse pour avoir leur toison. 113.

Guanca Velica, pays où se trouve la seule mine du mercure qu'il soit permis d'exploiter au Pérou. 130.

Guaranis, peuple du Paraguay forcé par le gouvernement des Jésuites à quitter la vie sauvage. 189 & *suit*.

Guayaquil, contrée du Pérou où se trouvent les limaçons qui donnent la couleur pourpre qu'on avoit crue perdue ; objet du commerce immense qui s'y fait. 105. Désagrément du climat & maladies qui y regnent. 106.

Guerres civiles, réflexions sur leurs effets selon qu'elles proviennent de la tyrannie ou de l'anarchie. 34, 39.

H

HERRADA, (Jean d'), conseil & guide du jeune Almagro, gouverneur du Pérou. 36.

Hollandais, encouragés par la prospérité de l'Espagne, ils tentent de pénétrer au Pérou en 1645. 271.

Horn (cap de) doublé en 1616 par des navigateurs Hollandais & pratiqué depuis, fait négliger le détroit de Magellan. 148.

Huascar, frère consanguin d'Atabaliba, roi du Pérou ; démêlés que ces deux frères ont ensemble pour l'Empire. 13.

Huyana-Capac, onzième empereur du Pérou, après avoir détrôné le roi de Quito, épouse l'héritière du trône pour légitimer son usurpateur ; il a pour fils Atabaliba. 12.

I

INDIENS, ils font la dernière classe dans un pays qui appartenoit à leurs ancêtres. 201. Changemens successifs qui furent apportés dans leur condition. 202 & *suiv.* Etat où ils sont actuellement. 276.

Ingratitute, anecdote presque incroyable qui prouve où peut être porté l'homme par l'ingratitude. 128.

Inquisition, anecdote qui prouve l'injustice & le despotisme de ce tribunal Espagnol. 166. Ce tribunal fut d'abord établi en Espagne pour arrêter les progrès du Judaïsme & de l'Alcoran : il y occasionne des maux sans nombre. 239.

Ivrognerie, réflexions philosophiques sur les suites de ce défaut. 165.

J

JESUITES, moyens qu'ils employèrent au Paraguay pour en civiliser les sauvages. 184 & *suiv.* Causes qui s'opposèrent à la multiplication des hommes dans ces contrées. 188 & *suiv.* Eloge de la manière dont ils se font servis. 190. Véritables causes qui se sont opposées à la population qu'on devoit attendre de leur conduite au Paraguay. 192 & *suiv.* Soupçons qui se sont élevés sur leur genre de gouvernement. 196. Lorsqu'ils furent chassés du Paraguay en 1768, ce pays étoit très-abondant. L'exercice de la religion fut confié aux Jacobins, aux Frantoisains & aux moines de la Merci. 199, 200.

Jussieu (M. Joseph de), botaniste célèbre qui par goût pour son art a voyagé toute sa vie ; éloge de ce savant ; sa fin malheureuse. 86. Il a voulu enseigner aux Péruviens à perfectionner la cochenille sylvestre, mais ils s'y sont refusés. 87.

L.

LAMMA, animal du Pérou, avec la laine duquel les Péruviens font leurs habits, sa description. 111. Usage domestique qu'en on tire ; mœurs douces de cet animal.

DES MATIÈRES.

289

mal. 112. Fêtes que les Péruviens font à cet animal avant de les destiner au travail. 113.

Las Casas, homme célèbre dans les annales du nouveau monde; singularité de la conduite qu'il y tient. 65. Peu de réussite de son entreprise. 66. Il est envoyé dans le nouveau monde pour juger de l'état qu'on devoit assigner aux Indiens originaires; ses vues de bienfaisance ne sont pas écoutées: éloge de ce grand homme. 208 & suiv.

Lima, ville capitale du Pérou qui renferme cinquante-quatre mille habitans. 107. Cette ville a été bâtie en 1535 par François Pizarre; climat & productions de ses environs. 133. Elle a été renversée par un tremblement de terre arrivé en octobre 1746; elle a été rebâtie avec plus de solidité, moyens qu'on y a employés. 135.

M

MAGELLAN (détroit de), découvert par Magellan en 1520 à l'extrémité méridionale de l'Amérique. 146. Il a été long-tems négligé à cause des dangers de sa navigation; l'Espagne prend des mesures pour défendre ses possessions contre le passage des pirates par ce détroit. 148.

Majorats, on appelle ainsi en Espagne des terres données à titre de succession perpétuelle, & qui s'opposent au progrès de l'agriculture. 262.

Mama-Ocello, femme de Manco Capac, premier Inca du Pérou. 18.

Manco Capac, premier Inca du Pérou, conjectures sur son origine. *ibid.*

Mantas, monstre marin, auquel les pêcheurs d'huîtres sont obligés de faire la guerre pour n'en être pas étouffés. 142.

Manufactures, en quoi elles consistent au Pérou. 116.

Maures. Cette nation qui avoit long-tems regné sur l'Espagne entière, est repoussée jusqu'à Grenade & contrainte en 1492 de subir le joug Espagnol. Philippe II établit une Inquisition pour s'assurer de la foi

de ces peuples. 234. 235, Ils sont chassés entièrement en 1610. *ibid.* Les ouvriers des manufactures surchargés des tributs qu'on levoit auparavant sur les infidèles, se réfugient en Flandres; les cultivateurs sont vexés. 236.

Mendoza, capitaine Espagnol, atorde sur le fleuve Paraguay & y fonde la ville de Buenos-Aires. 170.

Mercure. Avant 1571, les mines du Pérou étoient exploitées par le moyen du feu, on lui substitua le mercure. 128. Il y en a de deux sortes, le mercure vierge & celui qu'on tire du cinabre; les seules mines qu'il y ait en Europe sont à Ydria dans la Carniole, si ce n'est celles qu'on a découvertes sous la ville de Montpellier même. 129. Le cinabre se trouve en beaucoup d'endroits. *ibid.*

Métis, peuple provenu des races mêlées d'Espagnols avec les Indiens, très-commun dans l'Amérique méridionale. 171. C'est aussi le nom qu'on donne aux enfans nés d'un Européen avec une Indienne. 202.

Mines. Tableau des maladies dont les ouvriers qu'on y emploie sont la proie. 245.

Montagnes du Pérou. Description des Cordelières: réflexions sur la formation des montagnes. 88. Analyse des divers systèmes. 89 & *suiv.*

N

NÈGRES. C'est en 1503, peu de tems après la découverte du Nouveau-Monde, qu'on y porta quelques noirs. 203. Toutes les nations d'Europe à mesure qu'elles y ont eu des possessions y en ont porté. 204. réflexions philosophiques sur le commerce des Nègres 206.

Nicuesa. Voyez *Ojeda*.

Nouveau-Monde. Nature du gouvernement qui y a été introduit. 217. Administration de la justice; régime ecclésiastique. *ibid.* 218. Scandale universel: vices du clergé. 219. Les terres sont partagées à tous les sols

DES MATIERES. 291

Etats qui en avoient partagé la conquête. 220. Réglemens pour l'exploitation des mines. 224. Impôts. *ibid.* L'usage du papier timbré y est introduit en 1641, le monopole du tabac en 1752 & 1754, celui de la poudre, du plomb & des cartes; celui de la croifade. 225. Etat de foiblesse où furent long-tems les finances de ce pays; réforme que M. de la Ensenada y a introduite; augmentation qui en a été le fruit. 228. Entraves qui furent mises au commerce à la découverte du Nouveau-Monde. 229. Causes qui ont perpétué cette faute. 231. Suite funeste que ces entraves eurent pour le commerce de la métropole. 233. Excès de désespoir auquel se livrèrent les Indiens forcés de s'enterrer dans les mines. 246.

O

OJEDA & NICUESA, navigateurs Espagnols qui conçurent en 1509 le projet de former des établissemens en Amérique; avantages que leur accorde Ferdinand, roi de Castille. 4.

Or (mines d'). Ce n'est que dans les lieux très-froids & élevés du Pérou qu'elles sont abondantes. 123. Enumération de celles qu'on y a successivement exploitées. 124.

Oréllana, gouverneur du Pérou, qui bâtit en 1537 une ville près du golfe de Guayaquil. 104.

Orenoque, grand fleuve d'Amérique qui tire sa source des Cordelières: phénomènes particuliers à ce fleuve. 65. Conjectures propres à les expliquer. *ibid.* Ceux qui en entreprennent la navigation sont dans certains endroits obligés de porter leurs bateaux & leurs marchandises. 69. Condition des femmes dans cette contrée. *ibid.* Réponse d'une femme de ce pays à un Jésuite qui lui reprochoit d'avoir causé la mort de sa fille par un usage meurtrier adopté dans cette contrée. 72 & *suiv.* Les Espagnols ne pouvant conserver leurs conquêtes quittent l'Orenoque; ils ne s'y établissent de nouveau qu'en 1535; état actuel des éta-

bliffemens formés dans cette contrée depuis 1711. 74
& suiv.

Oropesa, l'une des dernières maisons des souverains du Pérou; sortie du mariage de la fille du dernier des Incas & de Loyola. 44.

Ortis de Zarata (Jean); commandant Espagnol, qui sur les ordres de la cour d'Espagne rétablit en 1581 Buenos-Aires au Paraguay. 172.

P

Paco, animal domestique du Pérou, sa description. 113. Utilité qu'on en tire: manière dont on le nourrit, fêtes que les Péruviens leur font avant de les destiner au service. *ibid.*

Panama, golfe qui sépare l'Amérique méridionale de la septentrionale; il prit ce nom lorsque Pedrarias y eut transféré la colonie auparavant établie à Sto. Marié. 9. Ville du Pérou où se fait la pêche des perles: comment elle se fait. 141. Ce commerce a contribué à la célébrité de Panama, mais son commerce en est la plus grande cause. 142.

Paraguay, vaste région entre les terres Magellaniques, le Brésil, le Chili & le Pérou, qui doit son nom à un grand fleuve appelé de même. 168. Mœurs & usages des originaires du pays. 169. Province de ce nom formée par les Espagnols dans le pays appelé du même nom, & qu'ils divisèrent en trois provinces. 174. Objet de commerce que fournit cette contrée aux autres contrées du Nouveau Monde, 180. Manière dont on s'y procure les cuirs des bœufs sauvages dont le commerce est devenu considérable. 182. Montant du produit de cette colonie pour l'Espagne. 183.

Paraguay, fleuve du pays de même nom, découvert en 1515 par Diaz de Solis, pilote Castillan. 169.

Paraguay (herbe du). On nomme ainsi la feuille d'un arbre qui croît au Paraguay; il s'en fait un grand commerce. 178. On s'en sert comme du thé. 179.

Pedrarès, successeur de Balboa au gouvernement du Pérou, lui fait trancher la tête; il transfère la colonie de Ste. Marie dans un lieu qu'on nomme Panama.

9. Los-Rios lui succède. 11.

Pedro de la Gasca, vieux prêtre Espagnol envoyé au Pérou pour pacifier les troubles qui s'y étoient élevés; il combat le rebelle Gonzale Pizarre qui est pris & décapité. 42.

Pérou, à quelle occasion cette contrée fut découverte; cette expédition a été commencée le premier Septembre 1513. 7. Manière dont Balboa en prit possession: sa conquête fut commencée par trois Espagnols au mois de Novembre 1524; cette tentative n'est pas heureuse. 10. La cour de Madrid leur accorde des secours; ils s'embarquent en 1531. Cette entreprise leur réussit; raisons qui en furent cause. 11, 12. Cruautés exercées contre l'empereur qui venoit se rendre chez Pizarre, commandant Espagnol, à la sollicitation d'un moine; fanatisme dont ce moine couvre son attentat. 14. La nature de ce pays sembloit le mettre à couvert de l'invasion. 18. Cet empire a été fondé par Manco-Capac & par Mama Ocello sa femme; conjectures sur l'origine de ces deux personnages. *ibid.* 19. Religion de ses premiers habitans. 20. Sagesse de leur législation. 21. Moyens par lesquels ils consacroient les actions d'éclat: on y représentoit des comédies & des tragédies; devoirs des magistrats. 22. Gouvernement politique des Incas. 23. Enfance où les arts étoient réduits. 25. Doutes sur les merveilles qu'on a racontées de ce pays. 26 & *suiv.* Point de vérité auquel il faut réduire tout ce qu'on a raconté de merveilleux de la perfection des arts chez les Péruviens. 31, 32. Les chefs Pizarre & Almagro en viennent aux mains, celui-ci est pris & décapité; les mécontents de son parti se rassemblent à Lima. 35. Pizarre est massacré ainsi que les chefs de son parti; troubles qui suivirent. *ibid.* Après bien des horreurs, des cruautés & des guerres sanglantes, sa conquête fut consommée vers l'an 1560. 44. Température qui y règne, phénomènes singuliers qu'on y observe. 99. Il est aujourd'hui dé-

sert. 101. Causes de cette dépopulation. 102. Ce qui reste de Péruviens est tombé dans l'abrutissement. *ibid.* Les Espagnols y sont en grand nombre, pourquoi; état actuel du Pérou. 103. L'empire des moines y est universel. 137. Les femmes y sont charmantes; le concubinage y est universel. 139. La musique est la passion dominante à Lima. *ibid.* Etat actuel de cette contrée; balance de ses produits depuis 1748 jusqu'en 1753. 150.

Péruviennes. Graces naturelles & beauté de ces femmes. 139.

Petite vérole, portée au Pérou en 1588: l'inoculation a été introduite à Lima il y a deux ans. 96.

Philipillo, interprète d'Atabaliba, & qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes; contribue à déterminer les Espagnols à faire mourir ce prince. 16.

Pizarre, l'un des trois Espagnols qui entreprennent la conquête du Pérou sans aucun secours du gouvernement; bassesse de son extraction; il s'associe Diego d'Almagro & Fernand de Luques; convention de leur association. 9. Impiété par laquelle ils la scellerent; leur tentative n'est pas heureuse; ils sont obligés de retourner à Panama. 10. Trahison dont il se souille dans la personne d'Atabaliba, prince Péruvien. 15. Dans le tems où il étoit repassé en Europe il s'étoit fait donner la supériorité sur Almagro: les deux partis en viennent aux mains, & Almagro est pris & décapité. 35. Ses partisans se concertent & massacrent Pizarre; on fait mourir tous ceux qu'on croyoit disposés à le venger; troubles qui en sont la suite. *ibid.* Pedro Alvarès se met à la tête de son parti après sa mort. 36.

Pizarre (Gonzale), successeur de Pizarre, chef de parti contre Almagro; il s'empare de l'autorité à la détentation de Nunnez; son parti est vainqueur. 40. Honneur qu'il reçoit; cruautés auxquels il se livre; un commandant envoyé d'Europe propose un pardon général. 42. Pizarre livre le combat, est pris & décapité. *ibid.*

Plata, nom donné par Cabot, capitaine Espagnol, au

DES MATIERES. 295

fièvre Paraguay ; raison du nom qu'il lui donna.

170.

Platine, substance métallique découverte depuis peu au Pérou ; sentimens des meilleurs chymistes sur sa nature. 119 & suiv. Opérations par lesquelles on la separe de l'or, du fer & du sable magnétique qu'elle contient. 120. Propriétés de la platine, usages auxquels on pourroit l'employer. 122.

Poncho, étoffe de laine qui sert de vêtement aux habitans du Chili, & que les sauvages leur fournissent.

163.

Porto-bello, ville du Pérou près de Panama, nommée tombeau des Espagnols : température & climat du pays. 142, 143. Il s'y tenoit une foire considérable, la confiance y étoit sans bornes. 144. La prise de la Jamaïque a changé la face des affaires dans cette contrée. 145.

Potosi, histoire de la découverte des mines de cette contrée du Pérou. 126. Produit qu'a rapporté à l'Espagne, depuis la découverte jusqu'en 1763, le quint qu'elle se réserve sur toutes les productions du Nouveau-Monde. *ibid.* 127.

Pouvoir spirituel, excès où le fanatisme allumé par les persécutions, le porta lorsque les guerres des peuples du Nord contre les chrétiens attaquèrent la domination romaine. 196, 197.

Q

QUESADA, commandant Espagnol qui attaqua Bogota en 1526. 76.

Quinquina, description de l'arbre qui produit ce remède. 84. Il y en a de trois espèces. 85. Epoque à laquelle il fut introduit en Europe. M. de Jussieu a enseigné l'art d'en tirer l'extract, éloge de ce fameux botaniste 87.

Quipos, registres de cordes où des nœuds variés & des couleurs diverses tenoient, à ce qu'on dit, chez les Péruviens, lieu d'écriture ; ces histoires mises au rang des fables. 50.

Quito, province de l'Amérique méridionale, singularités qu'on y remarque. 81. Le printems y est éternel : les moissons s'y succèdent sans cesse ; la population y est immense. 82. Les manufactures y ont été long-tems en vigueur ; cependant le bon marché des produits des manufactures d'Europe a altéré les richesses de ce pays , le quinquina est la seule denrée qui en constitue le commerce. 84.

R

Richesses, passage philosophique de Caffiodore sur les moyens d'acquérir de l'or. 89, 90.

S

Saint-Lazare, citadelle de la ville de Carthagène en Amérique. 48.

Sainte-Marthe, province d'Amérique voisine de Carthagène ; cruautés que les Espagnols y commirent ; foible commerce qui s'y fait actuellement. 53. Superstition qui y règne. 54.

Salcedo, découvre en 1660 la mine de Laya-cota , générosité avec lequel il partage le produit avec le premier venu ; cruauté qui en fut la récompense. 128.

Santa-fé, capitale du nouveau royaume de Grenade. Etat où elle se trouvoit en 1774. 81.

Sant-Yago, ville du Chili au pouvoir des Espagnols , bâtie en 1541. Détruite en 1730 par un tremblement de terre & rétablie aussi-tôt ; population de cette ville ; gouvernement & administration de cette capitale de l'empire du Chili, 160, 161. Elle possède du cuivre & de l'or ; somme que le fisc en a retirée depuis 1750 jusqu'en 1771. 162.

Superfusion. Cette reine de toute la domination Espa-

DES MATIÈRES. 207

gnole tient deux sceptres au Pérou ; l'un d'or, l'autre de fer. 137. Causes qui lui ont donné naissance & qui la perpétuent. 233. Quelles ont été ces causes chez les Romains. 256.

B

T *REMBÈSEMENT DE TERRE*, très-communs au Pérou ; leurs avant-coureurs ; les oiseaux volent par élan ; ment & vont s'écraser contre les édifices ; les chiens heurlent, tous les animaux en ressentent l'approche.

97.

Tuzilla, ville du Pérou qui a neuf mille habitans 107.

Tucuman, l'une des trois provinces formées au Paraguay par les Espagnols ; ses productions ; sa population. 173.

Tumbez, bourgade assez considérable du Pérou, d'où Pizarre s'embarque pour retourner à Panama en 1527. 11.

V

V *ALDIVIA*, commandant Espagnol à la conquête du Chili en 1541 ; singulière défense que lui opposa un capitaine Indien. 156. Il est vaincu : les Indiens lui versent de l'or fondu dans la bouche. 156. 157.

Valdivia, ville du Chili au pouvoir des Espagnols 160.

Valparaíso, anciennement amas de cabanes, maintenant ville florissante du Chili. 160.

Valverde (Vincent), moine dominicain, qui, le crucifix & l'Evangile à la main, commande la trahison la plus noire contre un prince Péruvien. 14. Et encourage les Espagnols au massacre des sujets du malheureux monarque. *ibid.*

Vasco-Nuguès de Balboa. Voyez *Balboa*.

Vénéquela, petite contrée de l'Amérique découverte par Alphonse Ojeda ; pourquoi elle fut ainsi nommée ; causes politiques qui contribuèrent à son agrandissement. 54. Ce pays est devenu fertile. en cacao. 56. Il est mis

TABLE DES MATIERES.

sous le joug de la compagnie des Indes Espagnoles en 1728; divers changemens opérés depuis ce tems dans le monopole. 58 & *suiv.* Accroissement que la compagnie y a procuré. 62. Balance du commerce de cette compagnie. 63 & *suiv.*

Vigognes, espèce sauvage de Pacos qui se trouvent sur les Cordelières; elles ne peuvent vivre que dans le plus grand froid; manière dont on leur fait la chaise; c'est leur toison qu'on recherche sur-tout. 114.

Volcans, divers aspects sous lesquels un observateur éclairé les a considérés. 98.

Fin de la Table des Matieres du Tome quatrieme.



TABLE . DES INDICATIONS.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de domination.

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| I. <i>P</i> eut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde ? | Pag. 1 |
| II. Extravagances & cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique Méridionale. | 2 |
| III. On donne aux Espagnols la première notion du Pérou, | 7 |
| IV. Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement.. . . . | 9 |
| V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire. | 12 |
| VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou à l'arrivée des Espagnols. | 18 |
| VII. La soumission du Pérou est l'époque | |
| Tome IV. | 2 |

II	T A B L E	
	<i>des plus sanglantes divisions entre les conquérans.</i>	34
VIII.	<i>Un vieux prêtre fait enfin finir l'effusion du sang Espagnol.</i>	42
IX.	<i>Notions sur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de diviser les nations ?</i>	45
X.	<i>Etendue, climat, sol, fortifications, forts, population, mœurs, commerce de Carthagène.</i>	46
XI.	<i>Causes de l'oubli où est tombée la province de Sainte-Marthe.</i>	53
XII.	<i>Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre.</i>	54
XIII.	<i>Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Espagne sur Venezuela.</i>	56
XIV.	<i>La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérité de la compagnie.</i>	58
XV.	<i>La cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las-Cosas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante.</i>	65
XVI.	<i>Du fleuve Orenoque.</i>	68
XVII.	<i>Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Orenoque, & quelle elle est encore.</i>	69
XVIII.	<i>Etat de la colonie Espagnole, formée sur les rives de l'Orenoque.</i>	74
XIX.	<i>Courte description du nouveau royaume de Grenade.</i>	76
XX.	<i>Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir.</i>	77
XXI.	<i>Singularités remarquables dans la province de Quito.</i>	81
XXII.	<i>Le pays de Quito est très-peuplé, & pourquoi. Quels sont les travaux de ses habitans.</i>	83

DES INDICATIONS.

XXIII. <i>Le quinquina vient de la province de Quito. Considérations sur ce remède.</i>	111
XXIV. <i>Digression sur la formation des montagnes.</i>	84
XXV. <i>Organisation physique du Pérou propre.</i>	88
XXVI. <i>En quoi diffèrent les montagnes, les plaines & les vallées du Pérou.</i>	93
XXVII. <i>Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, sont tombés dans l'abrutissement.</i>	95
XXVIII. <i>En quel état est maintenant le Pérou.</i>	101
XXIX. <i>Particularités sur le lama, le laco, le guanaco & la vigogne.</i>	103
XXX. <i>Description des mines du Pérou, & spécialement de celles de platine & de mercure.</i>	111
XXXI. <i>Renversement & réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.</i>	118
XXXII. <i>Panama fut long-tems le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenoit ce commerce.</i>	133
XXXIII. <i>Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama.</i>	141
XXXIV. <i>Le Pérou est-il aussi riche qu'il l'étoit autrefois.</i>	146
	149

 LIVRE HUITIÈME

Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols. Détail des événemens qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. <i>Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde ?</i> | 151 |
| II. <i>Premières irruptions des Espagnols dans le Chili.</i> | 155 |
| III. <i>Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis se font la guerre.</i> | 157 |
| IV. <i>Etablissemens formés dans le Chili par les Espagnols.</i> | 159 |
| V. <i>Fertilité du Chili, & son état actuel.</i> | 162 |
| VI. <i>Commerce du Chili avec les Sauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.</i> | 163 |
| VII. <i>Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siècle.</i> | 168 |
| VIII. <i>Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne se réfugient au Chaco.</i> | 172 |
| IX. <i>Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.</i> | 173 |
| X. <i>De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.</i> | 178 |

DES INDICATIONS

XI. <i>De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la colonie.</i>	178
XII. <i>Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec l'Espagne.</i>	180
XIII. <i>Innovation heureuse, qui doit améliorer le sort du Paraguay.</i>	183
XIV. <i>Principes sur lesquels les Jésuites fondèrent leurs missions du Paraguay.</i>	184
XV. <i>Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions ?</i>	188
XVI. <i>Examen des reproches faits aux Jésuites touchant leurs missions.</i>	194
XVII. <i>Les peuples étoient-ils heureux dans ces missions, & ont-ils regretté leurs législateurs ?</i>	198
XVIII. <i>Mesures préliminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ces missions.</i>	199
XIX. <i>Peuples qui habitent l'Amérique Espagnole, & premièrement les chape- tons.</i>	201
XX. <i>Les créoles.</i>	ibid.
XXI. <i>Les Métis.</i>	202
XXII. <i>Les nègres.</i>	203
XXIII. <i>Ancienne condition des Indiens, & leur état actuel.</i>	208
XXIV. <i>Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde.</i>	217
XXV. <i>Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique ?</i>	218
XXVI. <i>Partage fait au tems de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant.</i>	219
XXVII. <i>Réglemens faits à diverses époques, pour l'exploitation des mines.</i>	224
XXVIII. <i>Impôts établis dans l'Amérique Espagnole.</i>	226

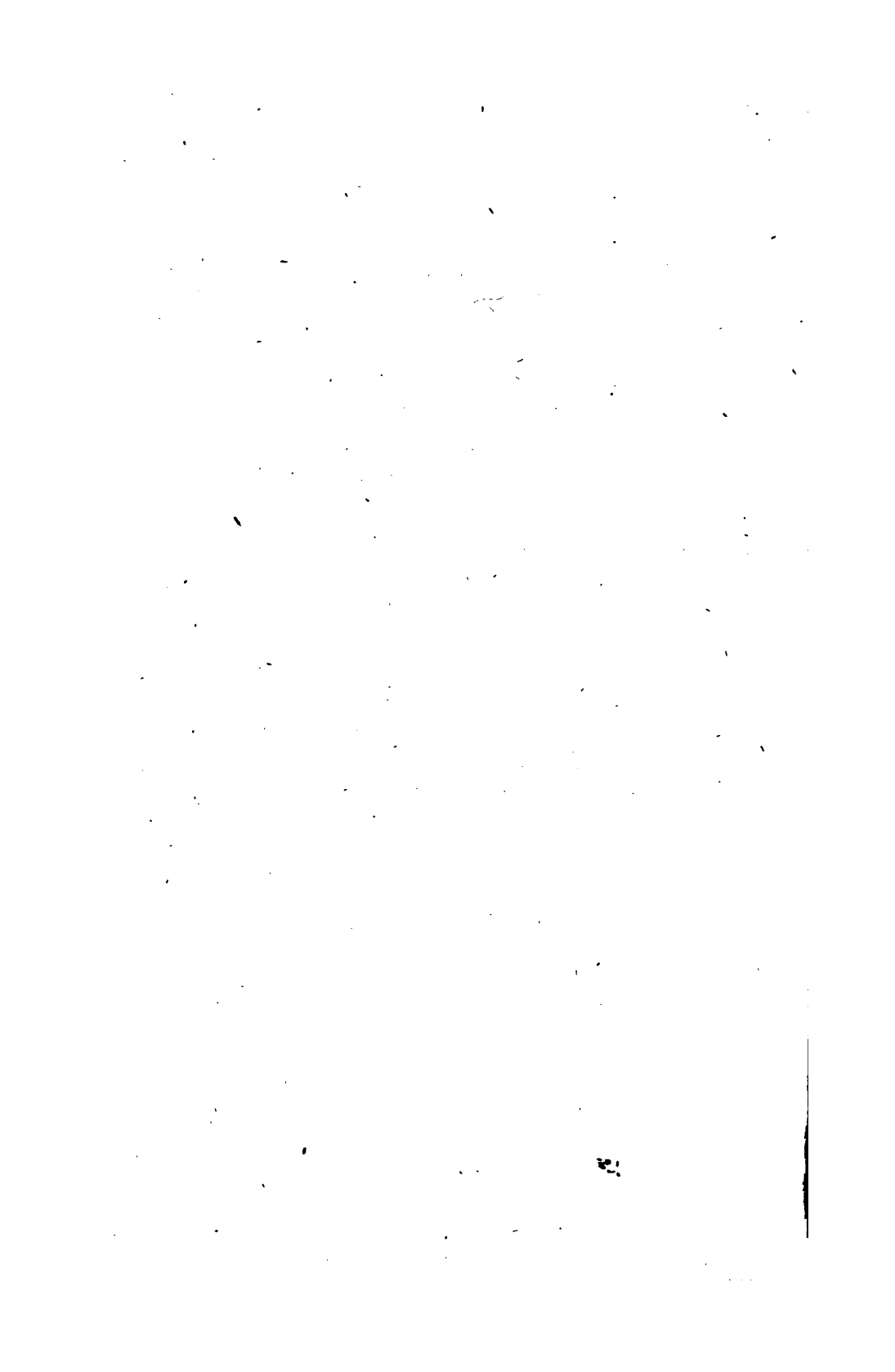
XXIX. <i>Principes destructeur sur lesquels l'Espagne fonda d'abord ses liaisons avec le Nouveau-Monde.</i>	229
XXX. <i>Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais système ?</i>	231
XXXI. <i>Suites que les funestes combinaisons du ministère Espagnol eurent dans la métropole même.</i>	233
XXXII. <i>Calamités que l'aveuglement de la Cour d'Espagne accumula sur les colonies.</i>	243
XXXIII. <i>L'Espagne commence à sortir de sa léthargie.</i>	248
XXXIV. <i>Moyens qu'il conviendrait à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe & en Amérique.</i>	250
XXXV. <i>La domination Espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde ?</i>	271

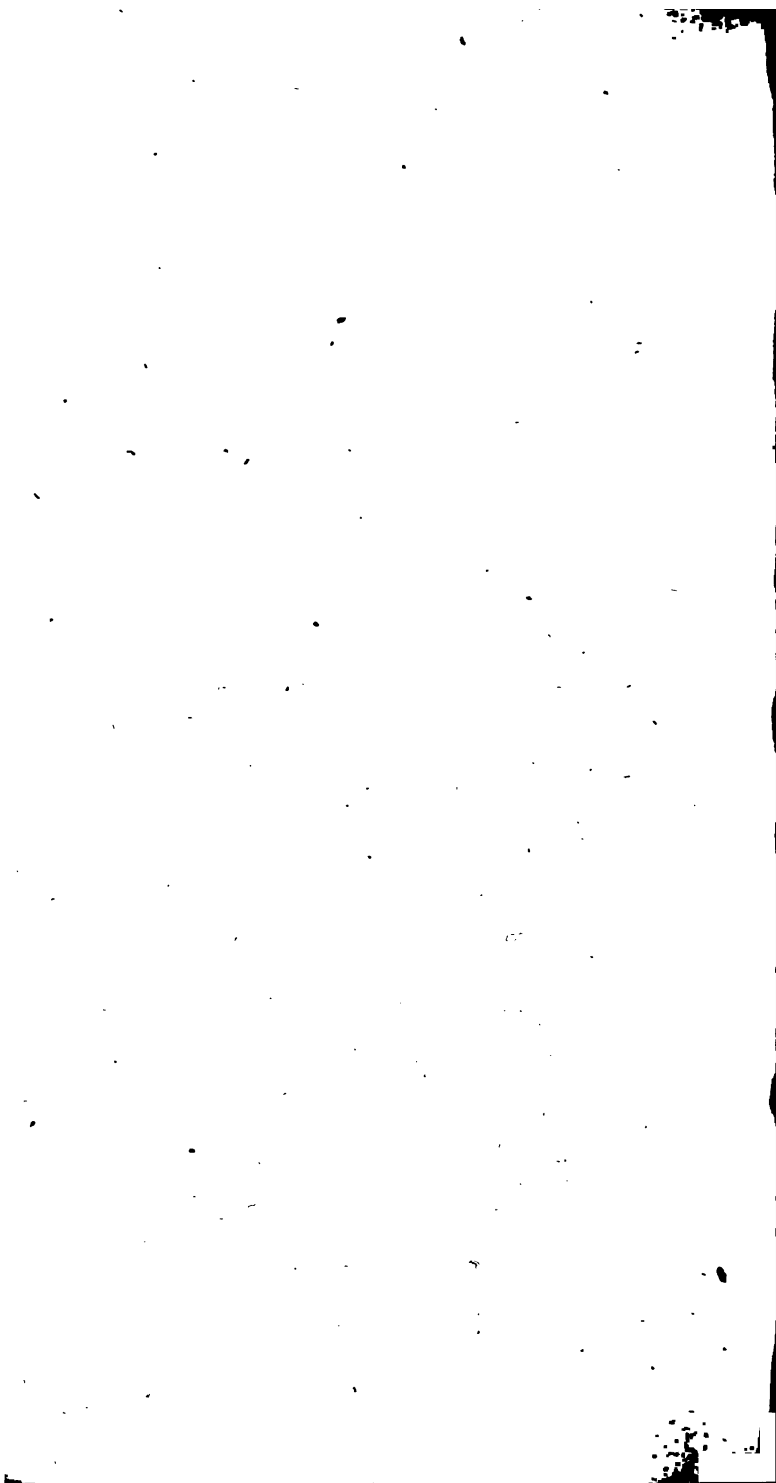
Fin de la Table du tome quatrième.

73740031









Vet. Fr. II B. 757



**ZAHAROFF
FUND**

